
3 1761 09939806 7





JEAN JACQUES DE NANTES

DU MÊME AUTEUR

Librairie de France (Sant'Andrea et Marcerou)

La Couronne de Carton. Pièce en cinq actes. *(Couronné par l'Académie française.)*
Le Pêcheur d'Ombres. Pièce en quatre actes .... Un volume.

Le Cœur d'Enfance. Poèmes............ Un volume.

A PARAITRE :

Le Mariage d'Hamlet. Pièce en trois actes et un prologue.......................... Un volume.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1922.

JEAN SARMENT

JEAN JACQUES DE NANTES



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE-6e

A

JACQUES BELLEMÈRE,

je dédie ce livre où passent les formes de quelques vivants et les ombres de quelques morts.

JEAN JACQUES DE NANTES

PREMIÈRE PARTIE

I

Il naquit à Nantes — la ville grise au bout de la Loire. Il y pleut deux cents fois par an et le ciel aux plus beaux jours y est pâle comme la robe des Vierge Marie, sur les images de sainteté qui ont séjourné au soleil.

Il naquit près la place Viarmes en cette rue Porte-Neuve, où, d'une fenêtre, aux temps héroïques, le général Charette de la Contrie, marchant à la mort, reçut l'absolution plénière... La rue est calme et sent les légumes. Le samedi, jour de foire, les chevaux des carrioles butent sur le pavé haut, et les bestiaux y passent, lents et calmes, comme s'ils allaient à l'abreuvoir.

Il y a un bourrelier : le cuir des harnais pâlit à sa devanture ; un bureau de tabac offre des illustrés périmés, des cordons d'amadou, et des pipes inutili-

sables. Il y a un boulanger, un charbonnier, deux buvettes, une fruiterie, une épicerie.

Il naquit dans l'épicerie. A la mairie il fut enregistré sous les prénoms de Jean Jacques. Il avait un nom de famille que jamais sa famille avant lui n'illustra. Ses ascendants vécurent loin de toute gloire — de tout scandale — de toute réputation : leur nom familial ne dépassa pas leur rue. Cette histoire ne réserve aucune surprise — Jean Jacques ne doit pas illustrer un nom que les siens ont reçu obscur et ont transmis tel — Pour ceux qui liront ce conte je désire que Jean Jacques soit ce qu'il fut — sans plus — pour lui-même : Jean Jacques de Nantes.

. . . .

Jean Jacques naquit pareil à d'autres, second enfant d'un père qui n'en avait point désiré, d'une mère qui avait pleuré sur la mort du premier, et, vieillie avant le temps, n'en attendait point d'autres.

Quand on lui présenta son fils, elle le regarda — lui sourit — le trouva beau, ce qui lui était bien permis — vu la circonstance, et quoiqu'elle eût beaucoup de bon sens dans la vie quotidienne.

— C'est mon ange chéri, dit-elle.... C'est mon petit Ernest qui m'est rendu... » Puis, ses cheveux emmêlés et pauvres sur l'oreiller, elle se mit à pleurer doucement, unissant dans son amertume de vieilles tendresses blessées à sa souffrance de l'heure, et à la crainte de l'avenir.

L'épicier était monté de sa boutique en pantoufles. A l'instant de la délivrance, sa belle-sœur le poussa vers le lit et il embrassa sa femme ; au premier cri de son fils, il fit un calembour — puis, inutile et obsédant, alla de l'un à l'autre ; il lissait sa mous-

tache de sous-officier, répétant son calembour, et en cherchant un autre.

La tante Léa assistait à l'accouchement : avant de diriger un bureau de placement elle avait été sage-femme.

— J'ai dû passer deux nuits, tant qu'elle souffrait et que c'était imminent « d'un moment à l'autre ».

La femme du boucher, et la sœur du bourrelier l'avaient bien assistée. Elles suppléaient à l'insuffisance d'événements dans leur vie, en rôdant autour des naissances, en surveillant le soir, de leurs fenêtres, les couples qui s'attardent dans l'embrasure des portes, et en suivant les enterrements.

L'oncle Charles fut admis ; il apportait le froid de l'hiver et la buée de l'estaminet.

Madame Gomeril elle-même quitta la boulangerie et vint aux nouvelles. Elle était mère depuis trois mois, et portait sur les bras sa fille qu'elle secouait d'un mouvement continu pour lui donner le sens du sommeil.

Quand la chambre fut pleine, et que chacun eut ri à son trait d'esprit, l'épicier descendit, et remonta avec une bouteille et des verres.

On but « aux présents et aux absents ». L'accouchée but comme les autres, et sa dernière larme, dans le cidre n'eut pas de goût. Elle était sensible à cette manifestation amicale — l'épicier venait de lui donner un petit nom d'intimité — et elle remettait provisoirement à plus tard la suite de ses souvenirs et de ses pressentiments.

Les verres sonnaient l'un contre l'autre.

La petite fille sur les bras de sa mère se mit à pleurer — Jean Jacques, gémissant, lui répondit. Elle s'appelait Marie Lucienne. Ce fut leur première rencontre.

II

Aucune fatalité ne présida à la naissance de Jean Jacques. Aucune coïncidence particulière ne l'illustra — Aucun de ces petits signes qu'on interprète par la suite à sa guise et qu'on élève rétrospectivement au rang de présages.

Jean Jacques naquit comme tout le monde — sans cheveux ni dents — un jour de plein hiver, à l'heure où les bons travailleurs rentrent chez eux en tramway, et où les boutiques sentent la soupe et le lard rôti. Il n'était ni gros ni maigre ; rien ne faisait prévoir qu'il pût devenir beau ou laid. Une même mesure de bien et de mal était en lui. Son destin n'était pas inscrit sur son front. Rien n'indiquait qu'il dût souffrir, ou se réjouir, au delà de la moyenne permise.

— Beau garçon, dit son père, solide — solide ! Ce sera un beau gaillard. » — « Il a la tête plus grosse que le corps, dit l'oncle Charles ; ça nous promet une forte tête. »

L'épicier sourit : il aimait l'esprit et qu'un homme ne se laissât pas aller à des façons d'attendrissement sur les naissances et les décès. « C'est ceux qui ont de fortes têtes qui se débrouillent le mieux, ajouta l'oncle. Va donc voir Giroire — s'il ne s'est pas bien tiré avec cette tête de bois qu'il a ! » Il faisait allusion

à un camarade de jeunesse que sa forte tête avait mené aux Bataillons d'Afrique et par la suite à une jolie situation aux abattoirs municipaux. — Le père fut de son avis : ils n'imaginèrent rien au delà : leur imagination était courte : la lecture d'un illustré du Dimanche, que l'un passait à l'autre quand il l'avait lu, suffisait à l'entretenir.

......Ils quittèrent la chambre où la tante Léa relatait des accouchements difficiles.

...... « Je ne l'aurais pas attendu celui-là » dit l'épicier.

« Tu es encore vert pour ton âge » dit l'oncle Charles. et dans l'escalier en colimaçon ils échangeaient de bruyantes bourrades — en témoignage de leur parfaite intelligence sur les questions de virilité.

. . . .

. . . .

Depuis quinze ans, l'épicier tenait boutique. Il s'était marié à trente huit ans : la petite dot de sa femme avait payé l'épicerie. Avant son mariage, il était sergent-major. De ce premier état il avait gardé des bouffées d'orgueil aux approches du 14 Juillet, et le mépris de l'introspection.

Il aimait la République, et aimait parler d'elle, le sujet lui permettant de mettre bout à bout des expressions définitives qu'il avait soigneusement recueillies dans la théorie, les poésies patriotiques de son journal et les affiches des élections législatives.

Il s'intéressait à la politique coloniale, suivait le cours des changes à New-York et à Londres, disait « nous » quand il parlait de l'État et s'affligeait de « nous » savoir en déficit.

Il achetait chaque soir le journal régional, dis-

cutait les causes criminelles et s'indignait contre les châtiments trop doux.

Dans son lit, il lisait le roman, pourvu qu'il y fût peu question d'amour et qu'on n'y vît pas de « curés » ou alors des « mauvais prêtres ».

Physiquement c'était un petit bonhomme aux jambes courtes, au torse lourd. Il avait eu le cheveu dru, et l'avait plus rare. Sa moustache eût grisonné s'il ne l'eût passée régulièrement à la teinture.

Il avait des façons revêches et brutales qu'il appelait « de commandement ».

Il traînait ses savates, mais boutonnait tous les boutons de son veston —. Tel quel, dans le quartier, l'épicier bénéficiait d'une sincère estime, dont il reportait l'honneur mi à ses avantages physiques et à son attitude — mi aux principes qu'il défendait.

. . . .

Par bienséance, il ferma sa porte et cloua sur sa devanture une petite pancarte « *Fermé pour cause de naissance* », comme d'autres affichent en des circonstances différentes mais qui demandent aussi que « le commerçant perde de l'argent ce jour-là » : « *Fermé pour cause de décès.* »

. . . .

Il y eut une petite fête de bienvenue, où les gens spirituels et bien cotés de la rue Porte Neuve se retrouvèrent en une agape fraternelle et un tournoi d'esprit à leur portée.

Chacun avait fourni un plat et aidé à la cuisine. La tante Léa et la bouchère servaient. L'oncle Charles avait apporté les boissons : il se les procurait au rabais étant placier en spiritueux.

On but beaucoup — La politique tendit les cœurs

— mais, à l'heure des liqueurs et des retours sur soi-même, les grivoiseries les détendirent. Chacun raconta sa polissonnerie avec tendresse, comme on fait à un ami les honneurs d'un jardin de choix.

Une fois de plus l'épicier brilla en évoquant les « belles affligées » à qui, aux temps glorieux des garnisons, « il en avait fait voir de toutes les couleurs » — et les enfants qu'il leur avait laissés en souvenir et « qu'il n'aurait pas pu reconnaître, n'ayant jamais voulu les voir ».

. . . .

Quant à lui.... Jean Jacques — le solide gaillard, la forte tête — on l'avait couché dans la chambre jaune, près de sa maman, sur le lit conjugal de son père épicier.

La pauvre femme somnolait. De temps à autre, réveillée en sursaut, elle étendait la main, touchait ce petit corps, se retournait avec effort sur le flanc. C'était son fils !... Cela représentait le résultat d'une heure d'oubli de ses sens mal employés... Une nuit l'épicier était revenu gai d'un banquet du 3e dragons.....

Et cette petite chair boursouflée était là — à tout jamais commémorative ! La mère avait honte de son fils — et il lui semblait que par la suite elle dût lui faire honte à son tour.

.....Puis, venait à travers les murs le bruit régulier d'un métier à tisser. Un passementier avait son atelier dans la cour.... Doucement le bruit la berçait — Il lui parlait de ce qui dure, de ce qui est long, et des enfants qui entrent dans la vie dans le même temps que les mères ont envie d'en sortir. Et ce qui à la pauvre femme avait paru si près de sa fin, lui paraissait maintenant prolongé sans date, sans limite —

et, dans l'incertitude de savoir si c'était pour elle un bien ou un mal, elle berçait doucement le petit et s'endormait.

Et lui, perdu parmi les draps du lit, geignait doucement, et faisait les grimaces qui remplacent les larmes, chez les tout nouveaux venus, et — déjà — sans le savoir, avec sa gueule chiffonnée, la bouche ouverte, « se lamentait dans son âme » — comme l'écrit le vieil Ὅμηρος.

.....Trois jours plus tard il ouvrit les yeux à la lumière blanche de l'hiver — et l'on put juger d'ensemble sa physionomie : il était toujours à égale et incertaine distance de la beauté et de la laideur ; il avait une tête ronde, signe de confiance — un menton honteux de se montrer, signe de faiblesse — de gros yeux bizarres pleins d'un étonnement profond et d'une sorte de bonne volonté avant la lettre — et ils roulaient à fleur de tête, tels ceux des homards. Sa mère s'en affligea comme d'une disgrâce.

L'épicier, s'il s'en aperçut, ne le témoigna pas. Il avait autre chose à faire qu'à essayer de lire sur la figure « d'un républicain qui a encore vingt ans devant lui, avant de devenir citoyen ».

III

Jusqu'à l'âge de trois ans et deux mois, Jean Jacques vécut sans joie ni peine, sans se poser de questions, ou — s'il s'en posait — sans attendre d'autrui la réponse.

En maillots, en robe, puis en petit pantalon, il passa ce temps dans la boutique, s'intéressa aux savons en pyramides, aux boîtes d'amidon vides, guettant les chats qui se coulent dans les maisons, craignant les chiens qui font irruption, fuyant, le soir, les coins des chambres où ne va pas la clarté de la lampe, escomptant vaguement une taloche chaque fois que la curiosité le tentait d'un objet découvert ou d'une escapade vers la rue. Ses parents le dépassaient en taille et il attendait d'eux le soleil et la pluie.

Quand il eut trois ans et deux mois...

Pour l'anniversaire de sa naissance, son père lui avait donné une petite chaise basse, en paille de couleurs vives. On la mettait devant la porte de la boutique, appuyée à la devanture entre le sac de noix et la caisse de pruneaux — De là il regardait la rue, un peu méfiant à cause des chiens qui surgissent des portes cochères, et sont sur vous sans vous laisser le temps de fuir ; il contemplait de loin les enfants et, timide, admirait ceux qui prennent l'eau

du ruisseau avec une petite boîte, et la recueillent dans une grande.

Ce jour-là, il avait un jouet. Tante Léa le lui avait donné. Il n'aimait pas tante Léa, à cause de son odeur, mais il était content de son jouet : un soldat en carton pâte, rouge et bleu, et qui tenait debout. Il l'avait appuyé contre la marche de la boutique et s'appliquait à élever autour de lui un petit mur de sable.

Un garçon de l'école passa, se baissa, prit le soldat et le porta dans le ruisseau : « Regarde comme il nage ! » Accroupi au bord du trottoir, il le guidait dans l'eau avec son porte-plume. Jean Jacques restait assis, intimidé et triste. Pour la première fois de sa vie, il connut le pressentiment. Quand le garçon de l'école fut parti et que Jean Jacques ne craignit plus son retour, il se mit sans espoir à la recherche de son soldat. Il l'aperçut pourtant dans un creux, entre deux pavés. Il le prit, le soldat fondit dans sa main comme du chocolat mouillé — Son sarrau maculé, il rapporta, les larmes aux yeux, une petite poignée de boue colorée.

— Mon jeu — dit-il — maman ! mon jeu !

L'épicier grogna, et envoya une gifle à cet enfant qui salissait tout. Sans rien dire, sa mère lui ôta son sarrau et l'emporta pour le laver.

.....Calmée la brûlure de la gifle, ses larmes épuisées, son nez sec, il regarde, méfiant, à travers les vitres.

Il est triste : il lui semble que la rue l'a chassé ; le soleil qui découpe des carrés clairs au mur d'en face a l'air de lui dire : « Tu ne joueras pas dans ma lumière ». Pour la première fois il regarde sa tristesse comme une image, et lui-même invente la légende : « Il y a les grands — il y a les petits — Un jeu bleu

et rouge devient dans l'eau une sale petite boue — Si un grand ne lui avait pas pris son jeu, il n'aurait pas reçu une gifle pour avoir sali son sarrau. » Et cette suite logique de faits lui serre le cœur comme un avertissement.

Passent deux petites filles : la plus petite a un jeu elle aussi ; une poupée avec des cheveux ; mais la grande ne la lui enlève pas des mains. La grande a une boîte garnie d'étoffes de couleurs pour y coucher la poupée. Elles jouent toutes les deux, loin du ruisseau, avec des manières aisées et quand elles passent dans le carré du soleil, les cheveux de la petite brillent comme la rangée de perles, au bas de l'abat-jour.

.....Un chien passe près d'elles et ne les trouble pas. Elles ont un petit air d'être chez elles sur chaque pavé et de petits gestes qui semblent récuser toutes les attaques.

Et quand l'une parle, l'autre l'écoute : elles se donnent toujours raison, et l'air attentif de l'une semble dire à l'autre : « Parle encore, si tu savais comme je t'écoute avec plaisir — Cherche tes mots : je suis plus patiente que le père de Jean Jacques, j'attendrai que tu les aies trouvés. » Et quand elles ont bien promené la poupée dans sa boîte, elles vont s'asseoir sous une porte — Voici que les cheveux de la poupée brillent eux aussi comme ceux de la petite fille — Et elles partagent sagement quelque chose qui se mange et elles se racontent à l'infini tout ce que Jean Jacques a envie d'entendre et tout ce qu'il a envie de dire.

.....Il les revit le lendemain — elles et d'autres. Marie Lucienne est venue aussi, blanche et bleue, accrochée d'une main à la robe consentante de sa

mère. Marie Lucienne a tiré les cheveux de Jean Jacques. Il a voulu prendre à pleines mains ceux de Marie Lucienne. On ne l'a pas laissé faire et on l'a enfermé dans la salle à manger.

Il y médite, dans le silence, assis sur la pédale de la machine à coudre et se pose une question — avec pour la première fois le désir d'une réponse. Pourquoi est-il né petit garçon en place d'être né petite fille? — C'est un fait : il préférerait être Marie Lucienne ou les autres sans nom à qui le soleil et la rue promettent des joies renouvelées. Il sent vaguement que son âme s'est trompée de corps et ne s'est pas encore habituée à son malaise. Il le sent, cherche une explication, un remède et s'endort sur la pédale en rêvant que des jeux de couleur viennent à lui en file et lui fondent dans les mains comme le soldat de tante Léa, cependant que Marie Lucienne, sous le soleil, suit à perte de vue le bord du trottoir traînant une poupée par les cheveux.

Par la suite, du mieux qu'il put, avec des mots à lui, qui étaient malhabiles, il exposa la chose à sa mère, un jour qu'elle cousait des fleurs neuves à son chapeau de l'année dernière :

— Il n'y a plus d'enfants, dit-elle.

Elle raconta l'histoire aux mères du voisinage qui vinrent ce jour-là acheter du fil, ou des choux-fleurs. Toutes ces dames évoquèrent les enfants précoces d'aujourd'hui — et chacune d'elles en avait un qui dépassait tous les autres en précocité. Elles rirent de tout leur cœur, avec une réciproque condescendance. Elles trouvaient la question drôle, ne se l'étant jamais posée. Il y en eut une pour rappeler

que pareille inquiétude s'était manifestée dès le jeune âge, chez la petite Lorenza — « qui a si mal tourné depuis. » On discuta longuement de l'éducation des garçons et des filles. Finalement elles demeurèrent d'accord sur un point : à savoir que les enfants d'aujourd'hui ne sont pas les enfants d'autrefois.

Jean Jacques le lendemain, posa la même question à son père qui rangeait avec méthode des petites boîtes de sardines dans une grande caisse en bois blanc.

L'épicier parla de secrets de la nature que l'avenir réserve aux enfants de comprendre : « quand il a coulé de l'eau sous le pont. »

— Sacré Jean Jacques, si tu es un garçon, c'est que tes parents ont voulu que tu sois un garçon. Maintenant que tu as la raison, mets-la dans ta poche et ton mouchoir par-dessus.

Il parla aussi de l'honneur d'être un homme et exhorta son fils à porter comme il faut ce périlleux honneur.

— S'il n'y avait que des femmes, ce n'est pas tous les jours qu'on prendrait la Bastille. »

Cette fin où il y avait de la grandeur fut perdue pour Jean Jacques. Une idée unique surnagea : ses parents avaient voulu ce qui était. Il n'avait pas à vouloir puisque ses parents voulaient — et la compréhension était réservée pour l'avenir.

Il sentit se dresser devant lui la grandeur paternelle et conçut pour lui-même un grand dédain. Son père était là, courbé, qui à la peinture noire inscrivait quelque chose sur la caisse.

Jean Jacques ne voyait ni sa tête, ni son torse. Il voyait son pantalon.

.....Cette image le frappa, et, comme il n'entendait jamais parler de Dieu, sinon en une brève locution, longtemps il se représenta ainsi l'omnipotence qui pèse sur les destinées.

.....Jean Jacques regarda avec respect, avec crainte, ce pantalon gonflé qui le dominait, puis il alla se perdre parmi les tonneaux de saumure — où l'ombre était favorable à son indigne petitesse.

IV

La mère de Jean Jacques était une femme sans grâce. Elle avait dépassé la quarantaine. Son second enfant ne connut jamais les vestiges d'une gaieté de jeunesse, qu'elle avait longtemps essayé de sauver pour les enterrer un jour avec son fils premier-né.

Les dames du quartier la tenaient en haute estime. Elle était très évidemment une brave femme, ponctuelle, travailleuse. Il lui manquait d'être bonne. Elle n'était pas méchante : l'élan sensible lui faisait défaut..... Elle avait une excuse : n'ayant pas été heureuse, elle avait perdu le goût du bonheur — qui est une « affaire d'habitude » — et ne renaît pas de ses cendres.

La tendresse s'était flétrie peu à peu en elle comme les pages d'un livre oublié. Quand Jean Jacques vint au monde, elle fit ce qu'elle put pour secouer la poussière des pages ; mais le moisi tenait bon au cuir, et le papier était bien jauni.

Dans sa jeunesse elle avait été une grande jolie fille qui aime autrui comme soi-même, et croit que la vie récompense les cœurs de bonne volonté. Ainsi l'odeur du linge blanc la récompensait quand elle posait le fer à repasser.

Puis l'épicier était venu : l'épicerie payée, absorbé par différentes mégalomanies, le billard avec les amis,

et le livre de comptes qu'il tenait en sergent fourrier, il avait négligé sa femme — sentiment bien naturel chez cet homme qui était grand et parlait de la République comme d'une grand'tante qui l'aurait élevé.

Peut-être eût-elle pu se distraire et chercher de l'air pur ailleurs. Elle ne l'avait pas fait. Victime entêtée et illusoire, elle avait pincé les lèvres en une manière définitive et remisé toutes ses fraîcheurs d'âme avec ses robes de jeune fille et les piles d'ancien linge blanc.

A cause de cela, elle ne devait point faire le bonheur de son fils, Jean Jacques. Il est vrai que lorsqu'il s'agissait d'être malheureux — par je ne sais quel don néfaste — il y mettait beaucoup du sien.

.....En fait, cette dame avait ses bons moments comme elle avait ses crises de délectation triste. Ou bien elle se lamentait et criait bien haut qu'elle était « la femme martyre » — et il y avait des gifles dans l'air. Ou bien elle prenait le petit bonhomme sur ses genoux, l'y berçait des heures entières, embrassait ses boucles pauvres, et s'avisait de le considérer comme le plus beau des enfants et l'élu parmi les élus. Mais Jean Jacques était ainsi fait que dans les mauvais moments il ne songeait jamais aux bons, et que dans les bons moments il songeait toujours aux mauvais...

...Car il était dans sa nature d'être ainsi et non autrement.

V

......Le frère de Jean Jacques avait porté le nom d'Ernest : il était mort à sept ans, d'une fièvre, six ans avant que Jean Jacques vînt au monde.

Quand on le nommait, à table, l'épicier se mordait les lèvres, penchait le nez sur son assiette par acquit de conscience, et son épouse versait une larme plus machinale de jour en jour.

Deux ou trois fois l'an, on menait Jean Jacques au cimetière. Pendant que son père ratissait le sable autour de la tombe et arrosait un rosier nain sur le tertre, sa mère rêvait, le front barré. Il y avait un ange de porcelaine accroché à une vieille couronne; une de ses ailes était tombée. Jean Jacques tenait consciencieusement le chapeau à la main, mais somme toute, manifestait pour son aîné une indifférence excusable.

Le disparu n'avait pas tout emporté dans la tombe : il avait laissé des chaussures, et des sarraux usagés dont Jean Jacques fit son profit, sans orgueil, jusqu'à sa huitième année.

VI

Il fut élevé de bonne heure dans la pratique de ses devoirs.

Quant il avait commis quelque maladresse, quand par exemple — en courant dans la boutique — il s'était allongé par terre et s'était écorché le nez, son père commençait par le relever, après quoi il le giflait généralement et Jean Jacques ne pleurait pas, soumis qu'il était à la justice supérieure dans toutes ses manifestations.

Quant à sa mère, placée dans les mêmes circonstances, elle commençait également par relever son fils ; puis elle se mettait à geindre et à se lamenter, car c'est un fait dont par la suite Jean Jacques fit rétrospectivement la remarque : toutes les fois qu'il se fit mal, ce fut sa mère qui se lamenta. Elle parlait, pleurait, se mouchait, soupirait dans son effort pour mettre bout à bout les considérations d'une sensibilité tortillée et d'une rancœur répandue au hasard. — Ce n'est donc pas assez d'être la plus misérable des femmes — Dieu m'accablera donc jusqu'au bout ! » Ainsi lancée, elle ne s'arrêtait que loin de son point de départ.

Jean Jacques écoutait sans rien dire : c'était un petit garçon timide et qui avait peur de pleurer.

La voix maternelle montait jusqu'aux plus hautes

notes de l'aigu : « Qu'est-ce qui m'empêche d'aller me jeter dans la Loire, pourras-tu me le dire! dis petit malheureux — peux-tu me le dire? » Il ne pouvait pas la renseigner là-dessus. Elle insistait ou n'insistait pas — cela dépendait des jours. Et la note aiguë craquait, se brisait dans les larmes.

Alors le cœur de Jean Jacques lui montait dans la gorge comme s'il devait lui sortir de la bouche. Il voyait pleurer sa mère et la croyait malheureuse — et vraiment elle pleurait bien — Il s'accusait d'être la cause du malheur et aurait voulu disparaître, fondre comme son soldat dans le ruisseau. Il n'était pas subtil et ne devait jamais l'être : mais déjà, une si grande bonne volonté l'habitait!

Quand sa mère avait fini de pleurer, elle passait à une autre occupation, tricotait, lisait le journal ou arrosait ses capucines.

Mais Jean Jacques restait silencieux, sa joie gâtée pour la journée... Il allait s'asseoir dans un coin près du chat qui perdait ses poils.

Les larmes faisaient violence à ses yeux. Il les réprimait encore et ne leur laissait qu'un étroit passage, si bien qu'il semblait n'en pleurer qu'une seule — toujours la même — toute la journée.

Puis sa mère, oublieuse de l'orage, avait un mot affectueux et lui donnait un sucre d'orge — une voisine entrait — une autre : bruit de la conversation paisible — diapason normal des voix. Ou bien c'était Marie Lucienne qui venait acheter dix sous de bougie et qui disait si joliment « Bonjour, Madame — Ça va-t-y bien, Madame? » L'espoir faisait défiler ses images de toutes les couleurs comme celles de la lanterne magique que Jean Jacques a vue le soir de

Noël. La cuisine sent bon — sa mère chantonne en remuant les casseroles et l'eau du robinet a l'air de dire : « Je suis bien contente de m'en aller, mais je reviendrai. »

.....Et Jean Jacques dans son coin, pour dégager sa conscience, vaincre le remords, et mettre son cœur au niveau de la joie générale, accumule les bonnes résolutions. Il veut que tout le monde soit content et libéré, comme l'eau joyeuse du robinet. Il y a en lui une grande bonne volonté. Il comprend très bien : il faut qu'il soit « un bon petit garçon » : sans quoi il n'a pas le droit de prendre du plaisir à écouter la chanson de sa mère, ni de sourire à Marie Lucienne, qui le domine de si haut par la civilité de ses manières. — « Un bon petit garçon ! » ; il le sera — Et il accable de mépris le Jean Jacques de tout à l'heure si imprévoyant, si enfoncé dans l'erreur et qui vient de grandir en sagesse à la faveur d'un retour sur soi.

VII

Son père, comme sur toutes choses, avait sur l'élevage des enfants des idées bien arrêtées. Lors de la naissance de son fils, avec une application de sergent fourrier, il avait rédigé une sorte de traité, et l'avait recopié sur du papier quadrillé. Il aimait en effet écrire, pourvu qu'il eût une plume dite « Tête de mort » et une règle pour faire les raies.

Ce plan d'éducation abondait en idées générales et en ingénieux aperçus.

Il commençait ainsi :

1º Il faut à l'enfant un père — Il faut à l'enfant une mère.

2º Un enfant qui n'aurait pas de parents serait un immeuble sans escalier.

etc.......

Ce traité-proclamation comportait une trentaine d'articles. L'épicier avait consacré à l'établir le résultat de quarante-cinq ans d'ignorance vécus loin de toute fantaisie, et deux soirées à le transcrire et à le coller sur un carton.

.....Du moins estimait-il que jusqu'à sa dixième année une part égale de travail et de jeu est nécessaire à l'enfant pour « qu'il profite ». Aussi — logique avec lui-même — quand Jean Jacques avait soigneusement

épelé ses lettres sur le compte courant des denrées, son père lui disait :

— Va t'amuser avec tes jouets.

.....Il y allait.

Ces jouets avaient ceci d'original qu'ils n'en étaient point quant à leur attribution première. On lui avait donné de vieilles bobines, des ficelles, des boîtes en bois et en carton, du papier d'étain — de ces objets « qui ne coûtent rien et qui amusent autant les enfants. »

Il étalait devant lui ses jouets modestes et peu fertiles en imprévu. Il s'amusait « comme ça » et puis « comme ça ». Il enroulait les ficelles autour des bobines et mettait le tout dans les boîtes, ou bien il nouait bout à bout les ficelles, car il savait diluer son plaisir.

On trouvait aussi parmi les jouets de cet enfant qui fut très sage, une poupée ; elle n'avait plus de bras et n'avait jamais eu de jambes. Devenu homme, un jour Jean Jacques la retrouva et pensa que ses parents avaient dû la lui offrir dans le moment de sa naissance, sous le coup de la première émotion, alors qu'ils avaient un peu perdu la tête.

Jean Jacques ne goûta guère l'agrément de cette poupée avant sa deuxième année ; mais à l'âge de quatre ans et des premiers examens de conscience, il sut gré à ses parents de la lui avoir offerte et en manière de reconnaissance, il lui donna le nom d'Émilie qui était le nom de sa mère.

Un jour qu'on le menait de comptoir en comptoir dans un bazar, l'élastique de son chapeau neuf lui coupant la respiration, Jean Jacques vit parmi d'autres jouets un petit automobile mécanique — si beau —

si rouge — avec des lanternes — que l'envie l'en prit et tint bon.

Il en parla à table ; il en rêva la nuit ; sa vie se concentra autour de ce désir. L'épicier était économe, mais savait faire les choses quand il s'agissait des enfants. On promit l'auto à Jean Jacques à la condition qu'il le gagnât par son application et sa conduite. On le lui fit attendre longtemps ; on l'éprouva ; et quand on estima qu'il était assez éprouvé, il se trouva que l'auto était vendu. — Mais on lui en acheta un autre qui devait être tout aussi beau puisque l'épicier l'affirmait.

Dans l'arrière-boutique qui sentait les harengs et où chantait le gaz, l'épicier lui montra la façon de s'en servir. Il trouva même plus prudent de s'en servir exclusivement. — « Les enfants sont si maladroits ! ils cassent tout dès le premier jour ! » Peut-être aussi réalisait-il un désir d'enfance auquel son père à lui avait négligé de répondre.

Quatre soirs de suite il fit tourner l'objet autour de la table avec le front grave et l'œil fixe de l'entomologiste qui regarde s'accoupler des hannetons. — Après quoi, Jean Jacques eut la permission de s'en servir — Et ce fut charmant le premier jour.... et ce le fut moins les autres. La curiosité s'était lassée d'avance. Seulement il fallait bien qu'il jouât avec son automobile puisqu'on le lui avait donné ; puisque sa mère lui disait de temps à autre « Tu es content, tu as un beau jeu — Économise-le : il coûte cher » et que son père lui-même y prêtait un intérêt si actif.

— Tu t'amuses bien? — Oh, oui ! » — et il jouait, consciencieusement, comme toujours, n'osant plus — crainte d'être ingrat — sortir la boîte aux bobines,

rêvant sans se l'avouer qu'il serait bon d'aligner des soldats de plomb sur le trottoir, ou seulement de laisser courir avec le ruisseau des bouchons et des bateaux de papier.

.....Un beau jour, en conclusion d'une scène de ménage, l'épicière nerveuse jeta l'automobile par la fenêtre. Jean Jacques le retrouva dans la rue : un camion avait passé dessus. Il éprouva une petite peine, parce que l'épicier le lui avait bien dit : « On ne lui ferait pas des cadeaux comme ça tous les jours ! » et qu'il avait beaucoup sacrifié au travail et à la parfaite conduite pour mériter celui-là.

En même temps, il conçut du soulagement et, libéré, se mit, en vue d'une flottille qu'il destinait au ruisseau, à tailler des bouchons, à réunir des bouts d'allumettes pour les mâts, et des carrés de papier pour les voiles.

VIII

. . . .

. . . .

Comme vous étiez la bien attendue Marie Lucienne, et la bien venue, quand vous veniez ! Vous ne vous en doutiez pas en ce temps. Les femmes qui font tant d'erreurs sur le prix de leurs paroles, de leurs silences, de leurs « oui » et de leurs « non », ne se doutent jamais de l'importance qu'elles eurent petites filles dans le cœur hâtif des petits garçons.

Vous veniez, Marie Lucienne — tous les jours ou tous les deux jours, avec vos cheveux bien peignés, vos mollets nus lavés sous votre robe fraîche — et cet air de soumission innée aux bonnes façons qu'on vous enseigna. Docile vous faites les commissions et vous savez que votre mère vous admire, et l'épicier et le boucher, et tout le quartier, pour les faire avec tant de soin, pour recevoir votre monnaie avec exactitude, et vous retirer avec un petit salut si décent !

Et lui, Jean Jacques, vous admire plus que les autres, Marie Lucienne. — De l'extérieur il n'attend rien que vous — et le sourire du beau temps. Encore mêle-t-il un peu les deux dans son cœur ! Pauvre Jean Jacques qui est dans l'arrière-boutique, ou là-haut dans la chambre, ou seulement sous le comptoir, et qui va surgir en pleine lumière — inutile,

bras ballants au milieu de la boutique — quand vous allez entrer et, polie, dès le pas de la porte, d'un « Bonjour Messieurs, Dames » saluer le vide du magasin.

.....Il vous attendait, Marie Lucienne, dès ce temps où le jeu de la présence et de l'absence étonne comme le plus singulier.

Tante Léa venait de temps à autre, soufflant, chargée de paquets — on eût dit les mêmes à chaque fois — tirait de son sac un bonbon — toujours le même aussi, et que Jean Jacques n'aimait pas.

Venaient, avec leurs mères, des petits garçons trapus, ou des petites filles « qui touchent à tout » — La mère de Jean Jacques profitait toujours de ces moments-là pour faire remarquer que son fils à elle n'était pas un bon fils, et pour le fesser en public, ce qui était gênant pour lui.

D'autant plus que les garçons l'avaient pris en grippe, particulièrement Henri Félix — un gros gars choyé qui est devenu ténor par la suite. Jean Jacques aurait pu avoir des amis : mais tous ces petits garçons l'avaient vu trop de fois fessé ; ils ne le considéraient pas des leurs. Aussi avait-il pris l'habitude, dès qu'entrait un de ces enfants « en liberté », d'aller se cacher sous l'armoire ou derrière la pompe — dans la cour.

Pourtant quand il entendait votre voix, Marie Lucienne, il s'approchait sans bruit et restait là, jusqu'à votre départ, silencieux et bouche ouverte — et c'était sa bravoure à lui.

IX

Le dimanche, ils s'en allaient tous les trois pour une promenade dans les banlieues.

Jean Jacques connut le champ de manœuvres vide de soldats, la route de Rennes, entre ses murs de parcs et ses rangées de hauts arbres, la route de Vannes où passe la diligence jaune et bleue, le port, le minium des navires, les cheminées d'usines et les trains chargés de bois, les ponts l'un après l'autre sur les sept bras de Loire.....

Ils passaient d'un même pas, suivant les trottoirs, devant les grilles des jardins, les marchands de galettes, et devant les cabarets où ils n'entraient pas.

Ils croisaient des soldats flâneurs, des enfants en bandes, des séminaristes en groupes — et des couples — et d'autres familles — et les calèches des riches vieilles dames — et les voitures des nouveau-nés.

Jean Jacques allait deux pas en avant et toute chose le sollicitait. Le cerceau d'une petite fille, l'odeur des galettes chaudes, les brioches blanches de sucre dans les paniers d'une vieille en noir, le bondissement des balançoires par-dessus le mur des guinguettes. Son père se taisait ; sa mère ne disait rien. Aux beaux temps du galon de laine, il « avait bien fêté le jour du Seigneur avec les camarades qui n'ont pas peur de la rigolade ». — Elle avait eu aussi ses dimanches

de jeunesse, embellis d'un chapeau neuf, de confidences entre jeunes filles, d'un bouquet de genêts cueillis, et de l'espoir pour l'avenir en un dimanche prolongé. Aujourd'hui ils craignaient d'abîmer leurs souliers neufs — ils allaient ennuyés l'un de l'autre — lassés d'avance.

Alors Jean Jacques pour les distraire racontait des histoires à lui. Pour éveiller leur intérêt il posait des questions diverses qui restaient sans réponse d'une façon décourageante ; et il se décourageait vite. Seulement pour ne pas le laisser voir, il faisait mine de s'amuser d'une façon qui lui fût propre. Il se gonflait les joues, et tapait dessus, en imitant le bruit d'un ballon qui éclate — par exemple — ou bien, enhardi avec l'âge, allait au devant des chiens de rencontre, leur tendait la main et leur disait bonjour — et se retournait pour voir si ses parents souriaient à ces manifestations d'humour.

Mais quand passaient de petits garçons livrés réellement à la joie, il avait honte de la sienne si incomplète. Il se réfugiait près de ses parents taciturnes et se pelotonnait dans le gris immense et compact qu'ils traînaient partout derrière eux.

X

Un beau jour, Jean Jacques, prit le chemin de l'école de garçons — Ce jour-là, il atteignait l'âge de cinq ans et six mois.

C'est un âge bien normal et un événement bien ordinaire que de l'atteindre. Pourtant, avant-hier Jean Jacques a vu passer l'enterrement de la petite Isabelle — Zabelle on l'appelait — la fille du cabaretier. Sa mère a suivi, son père aussi avec les amis. Jean Jacques, de la fenêtre, a vu passer : un petit enterrement pas riche — sans voiture — deux messieurs portaient sur leurs épaules — comme à la procession. Son père à lui a passé la journée au cabaret — sans doute pour consoler son père à elle.

— Elle avait également cinq ans et six mois, Isabelle — Zabel — peut-être pas six, mais sûrement cinq. Lui va à l'école et personne ne le regarde passer.

. . . .

L'épicier connaissait et appréciait l'instituteur. « Un républicain, un farouche, qui ne raconte pas d'âneries aux enfants, comme les autres avec leur catéchisme et leur Jeanne d'Arc ! C'est un farouche ! »

C'était un farouche qui n'avait pas su intimider ses deux femmes successives : elles l'avaient trompé l'une et l'autre, et abandonné à ses chapeaux ronds, ses moustaches tombantes, ses chaussures à agrafes

et ses petits appointements. C'était un farouche à qui l'enseignement de l'alphabet et des principes de 89 n'avait pas apporté la joie du cœur, et qui trouvait bien loin l'un de l'autre les barreaux de l'échelle sociale. Tel quel, il avait l'estime de l'épicier. L'épicier était plein de sympathie pour les gens qu'on trompe, ayant passé sa vie à écouler un produit pour un autre aux clients qui « sont de vieux amis ».

. . . .

. . . .

Ce matin-là, sa mère mit le manteau qu'elle portait les jours de marché pour aller faire ses emplettes. Jean Jacques eut pour lui un cartable que son père, en son temps d'école, n'avait pas eu le loisir d'user. Il eut aussi le panier d'osier où l'on avait l'habitude d'emporter les chats nouveau-nés, chaque fois qu'on allait les « perdre », hors la ville, près de la voie du chemin de fer.

Depuis l'avant-veille on le bourrait de recommandations graves et son cœur était surchargé du désir de bien faire. Ils sortirent de la boutique. La petite pluie les attendait. L'épicier les regardait partir : il avait beaucoup de dignité sur sa porte — ses pantoufles rouges au pied.

Ils s'en allèrent, Jean Jacques et sa mère, derrière d'autres garçons à cartable. On sentait l'automne revenu : il y avait de la boue dans la rue, les toits luisaient. Ils passèrent devant le marchand de marrons qui allumait son feu avec de petits fagots, devant le magasin de confiserie « spécialité pour arbres de Noël ». Jean Jacques s'était souvent arrêté là sans que cela lui rapportât grand'chose. Ils passèrent devant la boulangerie, mais Marie Lucienne ne se montra pas :

elle devait prendre sagement le café du matin entre son père et sa mère contents d'elle.

.....Ils aperçurent l'école — Jean Jacques eut peur, comme s'il eût senti que beaucoup de choses finissent aux portes des écoles. Il eut un petit recul. Mais sa mère le serra contre elle-même en lui disant des mots aimants. Elle lui avait parlé très tendrement ce matin-là. Quelque chose s'apitoyait en elle de meilleur qu'en d'autres circonstances. Un peu de son cœur retrouvé se donnait ce matin-là à son fils : et pour la première fois, elle réprimait des larmes.

.....Dans la rue des hommes déchargeaient du bois... Sur la porte, l'instituteur tapait dans ses mains....

.....Sa mère le présenta, l'embrassa, et partit.

XI

La première journée de Jean Jacques écolier se passa ainsi : on ne l'entendit pas — on ne le vit pas ; il s'était assis près de la porte, derrière le poêle en fonte, à une table obscure que nul n'eut envie de partager avec lui.

Lui regardait ses camarades : les uns cassaient avec suite le bec de leurs plumes, d'autres établissaient des canalisations d'encre. Un petit se mit à pleurer et fit rire tous les autres.

Jean Jacques cherchait des yeux les bons élèves dont lui avait parlé son père. Il savait que ce sont de petits joufflus sérieux aux vêtements propres, et qui se mouchent quand besoin est : ils n'ont d'oreille que pour la bonne parole et n'éprouvent jamais la tentation de se barbouiller avec l'encre qui est faite pour un autre usage. — Il savait aussi qu'un avenir les attend à la mesure des ambitions paternelles et que plaire à ses parents est le but de la vie. Il le savait pour l'avoir entendu dire par les intéressés et aussi pour l'avoir lu — enfant précoce — dans un vieil almanach.

Jean Jacques cherchait des yeux « le bon élève », avide de savoir, dès ce premier pas vers les responsabilités, à côté de qui se ranger et comment était fait le camarade que le devoir lui assignait.

Il crut l'avoir trouvé en la personne d'un petit gros que courbait vers une besogne méthodique une tension d'esprit de bon aloi. Il n'en était rien : le petit gros creusait un trou dans la table — et l'autre qui maniait là-bas son porte-plume avec tant de grâce dessinait seulement « un bonhomme » sur le livre de son voisin.

Jean Jacques s'affligea : il se sentit seul dépositaire d'une âme de bon élève, et seul pénétré de la bonne intention. Et cela lui était très douloureux et la cause n'était pas très claire. C'était ainsi, non autrement.

.....Les mains sages sur la table, il s'efforça d'écouter la bonne leçon. Mais les explications du cocu n'arrivaient pas jusqu'à lui — peut-être à cause du poêle en fonte.

Un petit soleil pâle entrait par les carreaux et brillait sur un plumier noir. La salle sentait la craie, le lait, et le charbon, et Jean Jacques rêvait, à sa place, tel il rêvait dans la boutique près du chat qui perdait ses poils.

.....Le souvenir passe et engage Jean Jacques à le suivre — Jean Jacques l'aime bien et le recherche comme un petit camarade bien élevé qui prête ses jouets, et dédaigne les jeux bruyants. — Le professeur écrit des lettres au tableau noir. Où le souvenir emmène-t-il Jean Jacques? Voici l'enterrement de la petite Isabelle. Jean Jacques le regarde passer avec persistance. Pourquoi? Il l'avait vue souvent mais elle ne lui avait jamais souri qu'une fois — une seule. Il se souvient aussi que David lui a donné un jour un coup de fouet, un petit fouet rose et blanc que sa mère lui avait acheté. Il y a le jour où il a glissé sur une de ses bobines; celui où on l'a couché sans dîner;

et voici son automobile qu'on a jeté par la fenêtre et qu'il a retrouvé aplati sur le pavé.

Marie Lucienne aussi ; ce matin-là, il pensa à Marie Lucienne, qui achetait des sucres d'orge aussi aisément que d'autres achètent des conserves ou du savon noir, et il crut qu'il allait pleurer.

Puis il pensa qu'on ne l'envoyait pas à l'école dans cette intention, et que son père, là-bas — sous le calendrier qui représente un chasseur à cheval — le suivait par la pensée et ne plaisantait pas avec les larmes.

Alors Jean Jacques croisa les bras, sans les appuyer sur la table, pour ne pas user son sarrau, et mêla sa voix mince et aigre à celle de ses camarades qui glapissaient en chœur :

« Gloire à la France, au ciel joyeux,
Si douce au cœur, si belle aux yeux. »

Il aurait pu s'en abstenir, attendu qu'on ne l'entendait pas.

Mais c'était un bon petit garçon qui voulait très bien faire les choses.

. . . .

. . . .

Quatre heures sonnant, ils s'en allèrent tous les deux, sa mère et lui, par les rues du cœur de la ville. Cette dame était tout heureuse et fière de tenir par la main son enfant écolier. Elle le trouvait infiniment plus beau que tous les autres qui marchaient devant, derrière, ou sur l'autre trottoir de la rue. Tout encline à pardonner à la vie, elle était bien décidée ce soir-là à faire le bonheur d'un enfant si beau, si sage ; elle souriait à lui — à elle-même — aux

premières lumières des boutiques..., à d'autres choses aussi auxquelles elle n'avait point accoutumé de sourire.

Ils achetèrent un livre de lecture dans une papeterie, rue du Calvaire ; elle voulut le livre beau et neuf. Elle acheta en même temps un porte-plume tricolore, deux cahiers : un vert et un rose, et une petite ardoise avec un cadre en bois blanc.

La marchande fit un paquet du tout. Elle s'y reprit à deux fois pour couper la ficelle. Le gaz tremblait, éclairant mal. Jean Jacques se serra contre sa mère ; elle tirait son argent avec un peu d'hésitation, parce qu'elle n'était pas riche et que l'épicier vérifiait les comptes du ménage.

Ils s'en revinrent très vite ; comme le matin, elle lui disait des mots gentils, et lui ouvrait un peu de son cœur.

Et ce fut un moment heureux, dont par la suite il se souvint.

XII

La table du soir desservie, Jean Jacques s'installe devant son premier devoir scolaire.

Le cahier rose est quadrillé — rectitude. Il faut que ta main soit ferme, Jean Jacques, et mette un chiffre dans chaque carré. Tu y viendras, Jean Jacques, et par la suite tu chercheras des carrés pour mettre les choses à leur place et faire des additions justes, et des soustractions exactes, et tu te tromperas dans tes comptes et tu regretteras le cahier rose où tu inscrivais l'absolu.

Sur le cahier vert on a tracé des modèles d'écriture d'une calligraphie soignée. Celui qui les a rédigés le premier n'a pas volé son argent. « *Heureux l'enfant docile qui a bien rempli sa tâche* », dit le modèle d'écriture, et il laisse dix lignes en blanc pour que Jean Jacques répète la phrase dix fois et se l'enfonce bien dans la tête.

« *Tu aimeras les autres plus que toi-même, si tu veux être aimé des autres.* »

« *Il faut obéir à ses parents en toutes choses.* »

Et ceci — tout espoir :

« *Les bons seront récompensés et les méchants seront punis.* »

Et ceci — toute promesse :

« *Heureux l'homme de bonne volonté.* »

Il y a bien aussi des lignes de bâtons et des lignes

de majuscules : mais elles sont là pour assouplir la main, le reste pour fortifier le cœur.

.....L'épicier fit remarquer à Jean Jacques qu'il n'y avait pas là seulement un modèle d'écriture, mais un enseignement profitable :

— Fais attention à ce que tu écris ; tout cela n'est pas mis au hasard. On a raison de montrer le plus vite possible aux enfants ce qui est et ce qui n'est pas ! Tout cela n'est pas mis au hasard !

Jean Jacques en est persuadé, et accepte le dogme.

Dix fois de suite, de son écriture tremblée mais qui cherchait à s'affermir, il affirma que « *l'enfant docile est heureux* » et dix fois de suite que « *les bons sont récompensés et que les méchants sont punis* ».

Il écrivit tout cela de son mieux, et de sa meilleure application. Quand il eut fini il sécha sa page avec du buvard rose.

Son père digérait, béat — Sa mère raccommodait du linge, avec son front recouvré des mauvais jours —

Jean Jacques alla se coucher, et reçut une bourrade en passant pour avoir marché sur le pied de son père qui obstruait la porte.

.....L'heure sonne plus tardive que les autres soirs, et Jean Jacques s'endort tristement, étonné que la bonne intention n'apporte pas plus de sérénité dans une âme de bon élève qui a bien écrit sa page.

. . . .

Le lendemain, il refit le chemin de l'école seul désormais, petit garçon raisonnable qui marchait droit dans la rue et méprisait les jeux du trottoir — le lendemain et les jours qui suivirent.

. . . .

. . . .

XIII

Jean Jacques a peu de camarades. — Dans la cour de récréation sous les acacias qui laissent tomber leurs fines aiguilles, les mauvais élèves ont leur revanche. Le bruit est à eux, et le galop de leurs gros souliers sur les pavés, et leurs bousculades dans le sable. Les studieux, les consciencieux, vivent à l'écart : ils pourraient former un petit groupe, mais je ne sais quelle question — déjà ! — de préséance, les éloigne l'un de l'autre.

Jean Jacques, quand il en a, joue aux billes. Mais il est trop économe de ses billes : il voudrait jouer petit jeu et redoute les coups de chance ; il a trop entendu mépriser chez lui ceux qui s'abandonnent au hasard et n'a point fait sienne la devise de la ville natale : « *Favet Neptunus eunti* ».

.....D'autre part sa vie privée porte une ombre sur sa vie publique. L'épicier l'accompagne invisible et écarte de lui l'amitié.

Quelquefois au sortir de la classe, les mauvais élèves qui habitent le quartier entrent chez l'épicier acheter des bonbons, ou des bâtons de réglisse. L'épicier les regarde de haut, méprisant dans son cœur de père ces enfants d'autrui qui dilapident en sucreries l'argent de leurs malheureux parents. Puis il emplit un cornet de papier jaune fait d'avance et qui ne contient pas le poids.

Jean Jacques est là dans un coin ; le nez baissé sur un livre. Les autres ricanent en sourdine et poussent la porte sans saluer. L'épicier hausse les épaules, et Jean Jacques se sent chaque fois un peu plus exilé, et le lendemain, en effet, il s'exile de lui-même, opposant d'avance son dédain et son éloignement à l'ostracisme qu'il redoute.

XIV

.....Il avait pourtant ses amis : la mère Landelle et le père Challe.

.....La mère Landelle passe tous les jours à onze heures, poussant sur sa petite brouette les paniers d'osier où sont les moules et les poissons — les boîtes en bois blanc où s'alignent les sardines bleu-de-mer. La mère Landelle connaît tout le monde et les préférences de chacun pour tel poisson ou pour tel autre. Elle va aux halles, le matin, de très bonne heure — Faut bien que je m' « assortisse » pour ne pas perdre ma clientèle », dit-elle.

Elle porte la coiffe d'un pays de Bretagne ; elle a de grosses joues tannées que caressent les brides amidonnées de sa coiffe. On se l'imagine une petite fille joufflue et hâlée pêchant, les mollets nus, à marée basse, le poisson que d'autres dans les villes poussent sur d'autres petites brouettes — tirant avec les hommes pour amener les barques au rivage — dure à la peine — riant au soleil — et pleurant quand les garçons lui jetaient du sable sur les jupes.

— Vous n'avez rien de bon aujourd'hui, mère Landelle?

— J'ai de la belle raie... et du « gros yeux »...

— Ah ! quel vilain choix, aujourd'hui, ma pauvre mère Landelle !....

— Je n'ai pas pu m'assortir, ma pauvre dame — toute la belle moule était enlevée... J'ai quelques petites écrevisses pour Jean Jacques.

— Jean Jacques, dis merci à la mère Landelle.

— Ah ! dame, il grandit... il « pousse » sa maman. Ah ! dame oui... Prenez-moi donc mon « gros yeux »... Je vous jure qu'il est frais comme un cœur... Je vous le gardais, je n'ai pas voulu le vendre au bureau de tabac.

— Dix-huit sous, pas plus....

— C'est bien parce que c'est vous — et que je n'ai pas pu « m'assortir ».

— C'est bien pour que vous ne soyez pas venue pour rien, mère Landelle.

Le ventre de la mère Landelle est proéminent, sa taille courte, ses jambes lourdes. Jean Jacques compare le poisson qui file entre deux eaux à la mère Landelle, qui coulerait comme une pierre. Elle a eu quatorze enfants.... De temps à autre elle en évoque un. Ils sont à droite, à gauche. Il y en a qui ont de bonnes places, paraît-il. — Ils ont tous oublié de revenir la voir, même sa plus jeune fille, qui habite encore la ville, de l'autre côté des ponts. « C'est pas qu'ils sont ingrats ... c'est qu'ils sont oublieux.... » La mère Landelle rend la monnaie lentement, pour prolonger plus longtemps son histoire : elle compte les sous un à un dans ses grosses mains incrustées de fines écailles, comme une queue de sirène.

Et Jean Jacques pendant ce temps aligne les poissons dans le fond des paniers ; il les classe par espèce ; il aime leur contact et leur odeur de mer.

Si — les années venant — il rêva de marine et de

départs, il le dut à ses lectures et à ses promenades sur le port. Mais cela lui venait aussi de plus loin, des paniers de la mère Landelle où il alignait sur une litière de fougères sèches, les poissons de toutes les couleurs.

. . . .

La mère de Jean Jacques a toujours connu la mère Landelle : elle a toujours connu aussi le père Challe qui fait pousser des légumes et des fruits dans une « tenue », au bout des « Hauts Pavés » près de l'octroi. Lui, c'est une pomme, une poire, un petit artichaut qu'il apporte à Jean Jacques, et les premières fraises de la saison. Il est brave et parle d'abondance, essuyant quand il reprend haleine ses moustaches d'un revers de main, comme s'il venait de prendre un coup de vin ; il aime Jean Jacques mais se méfie de l'instruction :

— Père Challe, j'ai été premier en lecture !

— La lecture, mon gars, c'est ton affaire. — Moi je ne lis jamais les journaux, parce qu'il n'y a dedans que des menteries. — Et puis, je ne sais pas lire !

Jean Jacques a passé de bons jeudis chez le père Challe, à cueillir les asperges dans le sable, à secouer les pruniers et à jeter des pierres dans le puits.

Comme il a de l'estime pour l'instituteur, l'épicier a de la condescendance pour le père Challe. Il le juge « dans le vrai » — illettré mais intelligent — et n'hésitant pas à dire ce qu'il pense, touchant les prêtres qui sont « l'ennemi de la société ».

Aux dimanches des élections, le père Challe vient chercher l'épicier : ils vont voter ensemble. Le père Challe ne sait pas lire, mais quand l'épicier lui a mis un bulletin dans chaque main, il s'en tire tout

comme un autre. « Il vote très intelligemment, dit l'épicier. »

A vrai dire, l'irréligion du père Challe a un point de départ précis qui gêne un peu l'épicier.

Le père Challe eut jadis une femme et un garçon. Sa femme était pieuse, allait à la messe la plus matinale avant de revenir bêcher les carrés de terre, tirer l'eau du puits et tenir la maison..... Le père Challe l'accompagnait quelquefois le matin — aux jours creux — fêtait la Noël à minuit et saluait les processions. Ç'avait été un temps heureux de tolérance dans les idées et dans le cœur.

La femme mourut d'un refroidissement, en deux jours — et le père Challe « n'avait pas trouvé cela juste ». Mais c'est un fait commun que les uns s'en aillent quand les autres restent ... et puis enfin « elle avait pris un froid. On peut dire que là il n'y avait rien à dire. » Pourtant s'il ne leur manifesta pas de rancune, le maraîcher dédaigna de fréquenter plus longtemps les prêtres. « Ah ! ils sont bons à promener le Saint Sacrement sous un dais, mais demandez-leur de vous guérir un malade, ils s'y entendent pas plus que les médecins. »

Le petit garçon avait grandi : « Et beau, tu sais, Jean Jacques, et intelligent. Et, à quatre ans, quand il avait ramassé une mirabelle il t'aurait dit : « Ça c'est une mirabelle » — et si c'était une prune de plein vent, il t'aurait dit : « Ça, c'est du plein vent. » — Il comprenait tout ! On lui a appris à lire, à écrire et tout — moi j'ai pas voulu faire la mauvaise tête, vu qu'on me dit quelquefois : « Pourquoi ne savez-vous pas lire, père Challe ; on ne vous a donc pas appris? » J'ai laissé faire, vu que si cela ne fait pas de bien, des

fois cela peut ne pas faire de mal.... On en voit qu'ont des situations.....

Le père Challe parlait. La mère de Jean Jacques quittait la pièce. — Alors, à un de ces jours, père Challe » — Alors, bonsoir la compagnie.... » Il montait dans ses sabots, posait en équilibre son panier sur sa tête.... et continuait son histoire pour Jean Jacques qui coloriait son histoire de France sans l'écouter, — pour l'horloge qui enfonçait tout cela, à petits coups, dans le périmé et l'oubli — pour le chat sur son tabouret, — pour lui-même qui savait pourtant à quoi s'en tenir, et qui s'en tenait à ce qu'il savait : « Alors ça fait que..... Sais-tu comment il est mort?... C'est les « frères quatre bras » qui l'ont tué.... Tiens! je t'ai apporté une pêche, enlève le ver, ce qui reste est bon. Ils sont venus me dire un jour : « Votre gars va bien pour le catéchisme et le chapelet et tout. On va le faire enfant de chœur. » J'ai dit : « Je veux bien », je pensais que ça aurait flatté sa mère. Puis, y avait le fils du voisin, le frère de celui qui a été zouave, et qu'il s'est marié avec la nièce de l'épicier... qu'a eu un procès.... et bien, ça fait que son fils avait été enfant de chœur et on m'avait dit que les « quatre bras » lui donnaient trois francs la semaine. — J'ai su depuis que c'étaient des menteries vu qu'ils mentent tout le temps — et qu'ils m'ont encore fait un affront devant le juge de paix pour la barrière qu'ils m'ont démolie.....

Je te dis.... ça fait qu'ils lui ont donné un costume rouge et blanc — il avait l'air d'un pape — il était des mariages, des enterrements et de tout.

Sais-tu ce qu'ils lui ont fait? Ils lui ont donné à porter à la messe un évangile qui pesait peut-être vingt ou trente livres. Ça fait qu'il est tombé avec.... le dos

sur les marches.... Il s'est cassé la moelle épinière...

Ça fait que moi je leur ai dit : « C'est de votre faute ; vous êtes des propre-à-rien, vous voulez pas faire vous-même la besogne ; vous l'avez tué cet enfant-là.... J'ai voulu faire un procès ; on m'a dit que je le perdrais.... Mais je leur ai dit : « Faut plus parler du bon Dieu. — S'il y en avait un, il aurait pas voulu que mon fils se casse la moelle épinière à son service. Ça fait que faut plus me parler du bon Dieu : c'est des menteries. Je crache sur lui et je crache sur vous — et puis je connais vos manigances..... Ça fait que : la messe, mon gars — ils ne m'y verront plus..... D'abord mon bon Dieu à moi, c'est le soleil.... et mes saints c'est la pluie quand il faut, et l'engrais, et les fumiers.

C'est-y pas vrai....? ... Alors ça fait que... Bonsoir la compagnie... »

Et il s'en allait, le panier sur la tête, allongeant le pas le long des trottoirs... promenant devant lui son ombre bizarre... ruminant ce qu'il savait de recettes agricoles, d'arguments de procédure et de théologies comparées.

. . . .

. . . .

Quelquefois de son propre mouvement, les samedis où il a bu plus que de coutume, en venant de la place Bretagne il entre dans l'épicerie :

— Dis donc Jean Jacques, tu diras à ton père que j'en connais une qu'il ne connaît pas, sur le curé de Saint-Félix.... C'est la bonne du « Chêne vert », la grosse qu'est au courant de tout cela, qui me l'a racontée..... Alors ça fait que mardi je vous apporterai deux bottes d'asperges....

L'épicier écoutait l'histoire, comme il se faisait un devoir de les écouter toutes ; pourtant cette origine un peu simplette de l'hostilité du père Challe en matière religieuse — la chute de l'enfant sur les marches de l'autel — le choquait. Il aimait l'anticléricalisme inné — idéal — et qui « ne donne pas ses raisons ». Il le rêvait général. Il eût aimé qu'on reclouât le Christ à nouveau, et cette fois sans lui dire pourquoi.

Pourtant, il passait l'éponge sur l'origine un peu douteuse de l'athéisme du père Challe. « On ne peut pas demander à tout le monde d'être dans le vrai du premier coup. Quand on reconnaît son erreur, cela prouve qu'on n'est pas entêté. »

Il se rapprochait ainsi sans le savoir de l'Évangile qui dit : « Il y aura plus de place au ciel pour un pécheur qui se repent que pour dix justes qui persévèrent. » Son ciel à lui était seulement pavoisé de drapeaux tricolores. Un ministre y parlait avec agrément de politique coloniale — et des chœurs de vieux médaillés y chantaient : « Le père la Victoire. »

XV

Le temps passe — Jean Jacques connaît les heures courtes et les journées longues, et que, si la pluie attriste chacun, le soleil ne déride pas tout le monde.

Il a six ans — il a sept ans — il a neuf ans. Voici un costume neuf, et voici ceux de l'année passée qu'on allonge. Voici un cahier commencé, et voici les cahiers finis — tous, jusqu'à celui des bâtons et des premiers chiffres. Jean Jacques les a conservés, « à cause des couvertures illustrées » dit-il, en réalité à cause — déjà — d'un besoin inavoué de garder sous la main de quoi se récapituler lui-même.

.....Le temps passe.

Jean Jacques apprend ce qu'on lui enseigne et de bonne foi croit ce qu'on lui dit. Il récite ses fables avec le ton, moule son écriture, sait par cœur les dates de l'histoire, et le nombre d'habitants de chaque État européen. Son père s'intéresse beaucoup à son instruction ; il s'attache surtout à ce que son fils ait des idées générales — et ne se laisse pas fausser l'esprit par des bandes d'imbéciles qui veulent vous « en remontrer ». Pour lui, celui qui lui en remontrera, il l'attend ! Au demeurant il a ses idées à lui sur la morale à tirer des fables. Il estime que Vercingétorix était un « gars qui n'avait pas peur ». Il n'aime

pas Jeanne d'Arc, parce que les femmes n'entendent rien aux questions militaires, et que celle-là particulièrement « n'était ni chair ni poisson ». Par contre, toute sa sympathie est acquise aux sans-culottes « qui ont coupé la tête à Hugues Capet », et qui offrent encore matière à deux ou trois plaisanteries grasses.

Jean Jacques écoute tout cela. Peut-être s'ils n'étaient point de son père, les jeux de mots de l'épicier ne le feraient-ils pas rire. D'autant plus que sa mère les accueille très mal, et dans le fond Jean Jacques lui en sait gré. Une fois surtout, il lui en eut de la reconnaissance. Ce fut la première fois qu'il apprit sa leçon pour le catéchisme du jeudi. Sa mère la lui faisait réciter à table, en attendant que le potage refroidît dans les assiettes.

— Etes-vous chrétien?

— Oui je suis crétin par la grâce de Dieu »... répondit pour lui l'épicier. C'était une vieille plaisanterie à lui qu'il trouvait toujours aussi drôle.

Jean Jacques rit d'abord — puis s'attrista. Il eût voulu n'avoir pas entendu, et mépriser la plaisanterie sans manquer de respect à son père :

— Tu n'as pas honte de tourner tout en ridicule devant un enfant, dit la mère.

— De quoi te mêles-tu?

— Tu pourrais ne pas dire ces choses-là par égard pour la mémoire de mon frère. » (Une larme lui vint : le frère était mort à vingt ans, petit séminariste).

— Des égards ! Pour qui me prends-tu? Parce qu'il allait se faire curé peut-être?

— Parce qu'il est mort.... A vingt ans, Jean Jacques, il est mort, ton oncle.

— Demande au pape de le ressusciter, qu'est-ce

que tu veux ! Moi cela m'étonne qu'il soit mort. D'habitude il n'y a rien de tel que les gens qui ont mal tourné pour vivre vieux....

.....Ce soir-là dans son cœur, Jean Jacques désavoua nettement son père. Mais ce sentiment de révolte fut d'un soir et exceptionnel. Le plus couramment ses étonnements étaient destinés à la plus parfaite soumission. Et il en fut longtemps ainsi.

XVI

Le temps passe.......

Jean Jacques connut davantage Marie Lucienne, et cela parce que leurs deux familles en vinrent à se fréquenter plus régulièrement.

De tous temps les deux hommes — les deux pères — s'étaient réciproquement estimés. Une discussion politique où le boulanger soutint l'épicier de son éloquence, et le défendit de ses poings, les serra plus étroitement l'un contre l'autre. Ils étaient d'espèce identique et purent apprécier facilement avec quel bonheur coïncidaient le point de vue de chacun et sa ligne d'horizon.

Le rapprochement qui s'ensuivit de famille à famille entrait donc tout naturellement dans l'ordre logique des choses.

. . . .

En certains jours de fêtes ou de réjouissances nationales, on se réunissait chez l'épicier, dans l'arrière-boutique, autour de la nappe à carreaux.

On place Jean Jacques, comme faire se doit, près de Marie Lucienne. Elle a une robe bien repassée dont elle sait prendre soin sans en sembler gênée. Jean Jacques a la cravate blanche des dimanches nouée en foulard et qui lui donne l'air de traîner une vieille coqueluche.

Les deux hommes parlent, s'animent, et quand l'un lisse sa moustache, on dirait qu'il le fait pour s'assimiler mieux encore les idées de l'autre.

Les deux dames échangent en confidence des propos moindres, bien qu'ils semblent lourds d'importance....

.....Marie Lucienne raconte ce que sa mère lui fait raconter.

Seul, Jean Jacques reste silencieux, près d'elle. De temps en temps, il lui sourit très gentiment, promène les doigts le long de ses cheveux, ou exprime des choses minimes, en baissant le timbre de sa voix naturellement sans ampleur. Elle y répond par un petit hochement de tête, dont elle use à bon escient avec une coquetterie encore en bouton mais qui ne demande qu'à fleurir, et un brin de préciosité.

.....Ces réunions enchantaient et troublaient Jean Jacques à l'avance. Il aima beaucoup Marie Lucienne, et cela en somme pouvait devenir pour lui par la suite une chose très jolie.... si le hasard le permettait.

. . . .

XVII

Quand Jean Jacques avait fini ses devoirs, il allait chercher sous le comptoir un gros livre que sa reliure avait quitté. Il s'asseyait, à l'abri des chapelets d'oignons, sur la caisse où tout petit il avait ramassé ses jeux. Là, il lisait — un bout de chocolat dans la bouche qu'il suçait sans l'avaler — d'une main tournant les pages, de l'autre grattant sa tête tondue. L'épicier avait voulu qu'on le passât à la tondeuse pour qu'il se fît à l'avance « une idée du régiment ».

Le livre racontait d'étonnantes histoires. Au bord des étangs, non loin des perrons, des jeunes gens en pourpoint mettent le genou en terre devant les jeunes filles, aussi jeunes que vous les voulez, et qui ne vieilliront pas, du moins rien ne l'indique. Les uns et les autres sont fils et filles de roi : quand l'un d'eux ne l'est pas, ce n'est que par erreur, et elle se répare.

Par les forêts profondes et pourtant lumineuses, les cavaliers galopent vers le combat. — La rencontre est à chaque carrefour. — Et ceux qui ont voulu le bien, rejoignent le bien et s'y dorlotent pour le reste de leurs jours — et ceux qui ont voulu le mal, le mal les rejoint, les frappe et les abat.

Nobles et belles histoires. ! — Les cuirasses brillent si complaisamment sur les poitrines — et les maillots bien tirés sur les jambes ne font pas de plis — et

comme chacun, lorsque l'événement le presse, lance d'un jet la phrase sonore et balancée qu'il faudrait au moins huit jours à Jean Jacques pour composer dans toutes ses parties.

Et chaque chevalier, pour peu qu'il soit loyal, a laissé quelque part une jeune fille blonde à qui l'attente ne fait pas peur. Il combat pour elle, elle attend pour lui. Et quand ils se revoient, ils se trouvent aussi beaux. Ils se marient : ce mariage est l'acte dominant de leurs vies. Tout ce qui précéda pour eux le préparait. Par la suite... « ils furent très heureux », dit l'histoire — et Jean Jacques n'a jamais songé à se demander comment, ni si le bonheur remplit la vie.

Un conte surtout hantait Jean Jacques. Celui de ce timide chevalier et de cette tendre prisonnière, si jeunes tous deux, et si définitivement bien habillés, contre qui tous s'acharnent et qui ne se rejoignent que pour se séparer. Mais quelle certitude du retour et de la rencontre à venir dans sa voix à lui — et dans ses yeux à elle ! « Rien ne vaincra mon amour, mon chevalier. Les années sont pour moi des siècles, mais reviens dans vingt ans, je n'aurai pas changé ! » Il part sûr d'elle, et sûr de lui, et une cloche sonne si doucement à chaque départ, comme si Dieu lui-même leur confiait à l'oreille : « Je suis avec vous, vous ne perdrez rien pour attendre ! » Et chacun de son côté renverse les obstacles. De loin, ils se communiquent leur confiant courage, et leur fidélité est entre eux comme un fil qui se tend sans se rompre d'un bout du monde à l'autre. Belles histoires ! Nobles invitations à l'erreur !

L'anonyme auteur de ces contes devait être un sage ou un naïf — peut-être les deux à la fois — peut-être

ni l'un ni l'autre — peut-être un romancier vériste qui se vendait mal à Paris, ou un instituteur primaire qui pour arrondir son traitement écrivait des volumes de distributions de prix.

Quoi qu'il en fût, Jean Jacques le goûtait avec la complaisance d'une nature crédule, et l'application d'une belle âme qui cherche de beaux exemples pour se réaliser au mieux.

Le matin quand il se rendait à l'école, il composait lui aussi de petits romans à l'imitation de ceux du livre, dont il était invariablement le héros fringant et dont l'héroïne ressemblait étrangement à Marie Lucienne. La suite des péripéties tantôt lui ralentissait le pas — tantôt le poussait en avant. Ici il galope et saute les ruisseaux..... ici il hésite et son cheval se cabre sous lui..... ici il va frapper..... ici il va tomber ! Les harnais des chevaux de combat sont à la devanture du bourrelier..... Voici dans un bocal les dragées qu'il « Lui » rapportera au retour définitif et qu'ils croqueront ensemble sur une terrasse devant la mer..... Les chevaux du Roi ne frappent pas autrement le pavé qu'en ce moment ceux du capitaine de dragons et de son ordonnance..... Voici une branche de glycines au-dessus du mur ; cueille-la Jean Jacques, debout sur tes étriers ! le violet pâle est Sa couleur ! Va ! enfonce l'éperon ! saute l'obstacle ! va Jean Jacques, enlève ton béret ! non ! salue de ta toque ! tu sais bien qu'un salut à son adresse ne peut jamais être perdu !

.....Quelquefois.... en cours de route, il apercevait Marie Lucienne. Son rêve eût dû s'exalter de la rencontre. Mais Jean Jacques remarqua, avec l'expérience, que son roman se prolongeait avec beaucoup plus d'aisance, quand il ne l'avait pas rencontrée.

......Le roman se brisait net devant le perron de l'école — celui où Gautier s'est emporté le menton un jour qu'il sautait les marches à reculons. Mais dans la tiédeur de la classe, l'image de Marie Lucienne renaissait et reprenait corps..... et Jean Jacques s'attendrissait à longueur d'heures et de jours devant cette vision persistante d'une petite fille en robes courtes, embellie et quasi diaphane — plus énigmatique que nature.

......Une autre exaltation que celle du rêve imagé — ou plus exactement l'exaltation d'un autre rêve — prend quelquefois Jean Jacques à la sortie de l'école et l'accompagne jusque chez lui.

Dans le vestibule de l'école, au-dessus de la loge du concierge, il y a une plaque de marbre. Les pouvoirs publics de la ville y ont fait graver une dizaine de noms à la file : ce sont ceux d'anciens élèves dont l'école s'enorgueillit. Tous ces gens-là — les uns avaient été de bons élèves — les autres, de déplorables — se sont signalés hors de l'école : il y a Léopold Leroux qui a été fait prisonnier au cours d'une guerre lointaine, et coloniale (l'épicier est au courant) ; et S. P. Planche qui a commandé un bateau marchand et a failli sombrer avec ; et Martial Quintin qui s'est enrichi dans le commerce.

Jean Jacques a entendu raconter par l'instituteur, par son père — et plutôt trois fois qu'une — l'histoire de ces condisciples grandis et disparus qui avaient été de grands citoyens, de leur vivant.

Ils ne l'avaient peut-être pas fait exprès, mais c'est une considération à laquell Jeean Jacques ne devait s'arrêter que dans la suite de son âge.

Pour l'instant le respect qui entoure ces disparus

l'émeut et le trouble. Il les imagine, il les voit, définitifs comme des statues ; et autour d'eux viennent se grouper tous ceux dont il lit les noms dans les journaux, sous des portraits — un pêle-mêle d'explorateurs, de généraux, de gens riches, et de gardiens de la paix tués en service commandé.

La gloire qui touche les vivants et rejaillit en lettres d'or sur les plaques de marbre, l'attire et le sollicite. Et quand il sort du lycée, tout exalté de bonnes intentions, sa parfaite conduite de la journée sanctionnée par un bon point, ce rêve de gloire, comme l'autre, le précède, fanion levé — « Je serai »... « Je serai ».... « Je ferai ».... Et Marie Lucienne en sera comme de juste ! Elle sera là pour admirer et pour bénéficier aussi ! Le jour où Jean Jacques fera « l'action d'éclat » elle aura sa place dans « la tribune ». Il fera ce qu'il fera *pour elle*, puisque aussi bien « nous jouons notre vie devant les femmes » comme dit un que Jean Jacques n'a pas lu.

Jean Jacques, écolier consciencieux, premier de sa classe, et « prix d'excellence » rentre chez lui. Il se renouvelle la promesse quotidienne d'être un homme grand parmi les hommes et il suffira très certainement que le destin lui en accorde l'occasion.

.....Il la lui refusa avec une rare persévérance.

XVIII

Près de l'abattoir, au bas des marches de Saint-Similien où Jean Jacques fut baptisé, il y a un marché. On y vend des légumes, de la viande, de la volaille, et des produits frelatés des colonies. Voici venu le moment d'évoquer — parce qu'il doit jouer dans la vie de Jean Jacques un rôle de premier plan — Louis Gustave Auffray, marchand de poules.

Il habite une ferme à quelques lieues de la ville, une ancienne villa de hobereaux doucement éteints faute de descendance, et qu'il tient de son père qui l'acheta à bon compte.

Devant la ferme est une barrière blanche ; devant la barrière une douve ; à l'entour ce sont les prés, plantés de pommiers. Il y a aussi un petit bois qui est là pour compléter la beauté des choses.

Auffray élève des poules, veille aux poussins sortis de l'œuf, les entoure de soins, les engraisse devenus poulets, les met en mue puis les tue sans raffinement ni cruauté, seulement parce que c'est leur destin à eux, et son gagne-pain à lui.

Tous les samedis, vers la fin de la nuit, l'hiver, au point du jour, l'été, il attelle son petit cheval pommelé à une carriole dont les roues étaient jaunes quand lui-même était jeune.

Avec lui, il emmène quelques-unes de ses volailles.

Seulement pour qu'elles ne s'échappent pas sans doute en cours de route, il prend régulièrement soin de leur tourner le cou sur lui-même. Puis il les place symétriquement dans un panier d'osier.

.....L'attelage s'en va par les chemins longés d'ornières....

Tous les samedis, sonné le dernier coup de la cloche de onze heures, Jean Jacques quitte l'école comme de coutume et s'en va retrouver sa mère parmi le marché aux volailles où cette dame fait ses provisions. Il la rencontre ordinairement dans les environs de la boutique de Louis Auffray. Il y a longtemps que Louis Auffray connaît la mère de Jean Jacques — il a même connu dans son temps la mère de la mère de Jean Jacques — c'est un homme qui a vu bien des choses, et qui n'en paraît pas plus fier. A sa longue confrontation avec la vie de tous les jours, il a acquis un éternel hochement de tête où il y a beaucoup d'ironie, et l'habitude de ne jamais lâcher sa pipe ; il démontre ainsi clairement aux gens qui aiment à regarder, qu'un homme constitué normalement, avec une âme comme tout le monde, après avoir vécu durement, n'a trouvé à la fin du compte d'attachement fidèle que dans une vieille pipe en bois.

Louis Auffray parle peu. Il écoute la mère de Jean Jacques qui récrimine tous les samedis comme elle récrimine tous les jours. Pendant ce temps-là il regarde Jean Jacques avec beaucoup d'attention. Il cligne un œil, puis l'autre, et sourit. Pourquoi sourit-il comme cela? et pourquoi hausse-t-il les épaules? — Une fois même, pour embrasser Jean Jacques, il a ôté sa pipe de sa bouche — mais il n'a fait un pareil

geste qu'une fois ; c'est resté net dans le souvenir de Jean Jacques.

Quand l'épouse de l'épicier a longuement raconté ses peines, Louis Auffray prend un air grave et lance de la salive par terre. Après quoi il dit à Jean Jacques — et c'est toujours ainsi que finit la conversation : « Crapaud, tu devrais venir me voir... » Ils s'en vont. Jean Jacques se retourne. Louis Auffray le suit des yeux, en balançant des plumes de poulet machinalement dans sa main gauche.....

Jusqu'à ce jour, ils ne sont jamais allés le voir.

. . . .

Un matin ils suivirent le chemin de la campagne qui mène à la ferme aux volailles de Louis Auffray ; ils étaient tous les deux la mère et le fils. L'épicier était resté à son comptoir ; « les boutiques ne se gardent pas seules. »

Il y avait de la douceur sous le ciel. Les prairies s'étalaient jusqu'au bord de la route et des voix venaient de très loin. Jean Jacques se disait qu'il ferait bon pour lui de parcourir ce chemin en la compagnie de Marie Lucienne. Puis il eut honte de désirer une autre présence alors que celle de sa mère eût dû largement lui suffire. Il se pressa contre elle et il demanda pardon intérieurement à Celui qui conduit les choses, car il était un vraiment bon petit garçon et il se torturait pour bien faire dans ses actes et dans ses pensées.

Quant à la mère de Jean Jacques, elle rêvait à d'autres printemps et à d'autres promenades dans des campagnes — car cette dame eût trouvé assurément quelque félicité à sa situation présente, si elle n'avait ruminé sans cesse dans son cœur le regret des choses

qui étaient mortes et de celles qui auraient pu naître. Voilà pourquoi elle faisait son front des mauvais jours — barré et froncé.

Jean Jacques se sentit triste et une fois de plus il éprouva des inquiétudes sur la marche générale des choses. Il s'étonna de n'éprouver pas plus de plaisir à accompagner sa mère, alors qu'il est de toute évidence que pour un bon enfant, le comble du bonheur réside en la compagnie de ses parents et d'eux seuls. Il s'étonna du peu d'intensité de son plaisir. Il en conclut que la vie est bien compliquée, et que le bonheur est une chose somme toute assez mince, et assez voisine de la résignation.

Telles étaient les pensées de Jean Jacques un matin que le printemps souriait sur les plantes de la terre.

Vers dix heures, ils arrivèrent devant la ferme du père Auffray. Un chien aboyait dans la cour.

Ils passèrent toute la journée dans la ferme. L'épicière s'était installée dans la grande salle, où les fenêtres ont des petits carreaux. Elle comptait des œufs, pesait du beurre, s'attendrissait — sur elle toujours — essuyait une larme le long de son nez desséché. Auffray la regardait faire sans étonnement, avec son même sourire et sa même pipe, qui tous les deux semblaient avoir vieilli ensemble.

Jean Jacques — pour la première fois de sa vie — connut la joie de la liberté. Cette liberté était à la vérité fugitive, mais il en est à peu près ainsi de tous les biens, qui nous sont marchandés avec parcimonie. Il connut le bonheur de courir dans les champs, de se coucher dans l'herbe, sur le ventre et sur le dos ; il sut l'allégresse de jeter des petits bouts de bois dans le ruisseau. Il prenait grand soin de sa blouse

de velours et il sut résister, à cause de ses souliers, au plaisir de traverser le ruisseau sur des pierres.

Des réflexions multiples l'attendaient devant le poulailler où s'employait depuis des années la sollicitude de Louis Auffray. Il regarda longuement les volailles aller et venir sur le carré de terre noire où la pluie de la veille avait laissé de sales petites flaques. De vieilles plumes de poussins s'étaient collées çà et là et il y avait aussi des coques d'œufs maculées et brisées au hasard de quelque éclosion.

Jacques resta longtemps en contemplation devant ce tableau d'une vie autre — et plus humble — que jusqu'à ce jour de son âge il avait ignorée. Ses douze ans, front au grillage, regardaient s'ébattre les poules et enviaient leur insouciance.

Il comprit que toutes ces bêtes ne s'occupaient qu'à vivre — et il admira qu'elles le fissent si simplement. Aucune fièvre n'était en elles. Elles semblaient posséder la paix maxime, et subir avec sagesse un destin qu'elles n'avaient pas choisi.

Une poule jaune avec des taches blanches lui rappela sa mère — et ce rapprochement il le fit en toute candeur et sans la moindre impertinence — simplement parce que la poule traînait derrière elle un petit poussin mal bâti. Jean Jacques pensa à lui, et à sa vie de tous les jours. « Etre un poussin dans le poulailler » ! La vie des poules lui semblait soudain réunir certaines conditions de bonheur qu'il n'avait pas trouvées chez lui, ni à l'école, ni dans la compagnie tapageuse des petits garçons de la rue où régnait en despote le fils du boucher.

.. Il passa sa journée ainsi. Vers le soir, sa mère l'appela. Ils s'en retournèrent vers la ville par les

mêmes chemins, à l'heure où les grenouilles commencent à chanter.

Il y eut le soir une scène abominable où Jean Jacques se trouva mêlé une fois de plus par la force des choses.

Une fois de plus il reconnut la main précise du destin qui lui faisait payer rigoureusement une journée de joie et de paix ; il s'étonna toutefois que pour d'autres la balance fût moins exacte mais il n'en était pas à un étonnement près et la chose tirait peu à conséquence.

Il plia ses vêtements et les déposa sur la chaise qui était au pied de son lit. Ils avaient gardé et conservèrent jusqu'au matin une odeur de campagne et de terre mouillée ; ils ne devaient pas tarder à reprendre leur senteur primitive et de tous les jours, où se mêlaient harmonieusement des parfums divers de savons, d'épices et de poissons fumés.

XIX

Le lendemain, l'école le reprit, et la longue série des devoirs sous la lampe. Et quel élève « méritant », il fut au cours de sa carrière scolaire !

Il avait pris l'habitude d'être le premier parmi les bons élèves et il le fut sans discontinuer. La première année il eut beaucoup de prix et une couronne de laurier argenté. Son père lui en témoigna une vive satisfaction orale. La deuxième année, il en eut autant. Ses parents trouvèrent la chose naturelle. La troisième il en eut deux de moins. On ne le gronda pas, mais on lui fit comprendre qu'il venait de démériter.

Jean Jacques en tira un enseignement : il s'aperçut qu'on se doit à sa renommée et que le titre d'élève consciencieux confère des obligations.

L'an suivant, il eut tous les prix de sa classe, reprenant ainsi un rang qu'il conserva consciencieusement par la suite sans oser même regretter de s'y être un jour hasardé.

XX

Les jours où il n'y a pas classe, les garçons de l'école ont coutume de se réunir dans le jardin public, près du vieux palais de justice, pour donner des coups de pied dans un ballon, lancer les chiens sur les plates-bandes et tirer les cheveux des petites filles.

.....Ce sont les jours où Jacques s'en va tout seul sur le port de fleuve rêver avec un air grave, une petite canne sous son bras, le long des chantiers et des docks....

Jean Jacques vient là pour les bateaux : il les aime. Il ne s'intéresse ni à leur gréement, ni à leur tonnage, ni à leur désignation. Il sait tout au plus qu'il y en a des grands et des petits — des qui ont des voiles et des qui n'en ont pas.

Il les aime d'une autre manière, parce qu'ils viennent de loin, qu'ils partiront loin, pour des raisons nombreuses, qu'il sent très bien et qu'il n'exprima jamais, faute d'en avoir eu l'occasion.

Il les regarde longtemps : celui-ci qui a des cheminées jaunes ..... cet autre où les marins font sécher du linge et puis cet autre..... qui porte un drôle de nom et qui vient sans doute de Norvège..... Jean Jacques, assis sur une caisse débarquée ou sur un sac de quelque chose, se plaît à mûrir des projets avec la meilleure foi du monde, les coudes aux genoux, les deux poings serrant son menton.

Parfois le grognement des débardeurs qu'il gêne de sa personne passive coupe le fil de son roman plein de départs sur de grandes mers, et de retours dans une maison chaude où l'attend obstinément Marie Lucienne devenue femme.

Le soir venant le rappelle au monde restreint des contingences. Il s'en revient vers la ville haute par des petites rues mal pavées, avec des réverbères perdus et des cabarets sans éclat. Ces soirs-là, il allait très vite.... avec un peu de fièvre en lui — et cela parce que de tout temps il marqua certaine propension à prendre pour des choses à venir ce qui était uniquement le produit de son imagination et de la pure fantaisie.

Son père se chargea de remettre les choses au point, un soir de dîner familial où Jacques exposa son idée de partir un jour sur les mers.

L'épicier, en sa qualité de père de famille le prit de très haut ; sa mère pleura, tordit ses mains recouvertes de mitaines jusqu'à la hauteur des phalanges.

Et tous les deux s'entendirent parfaitement sur ce point : que les enfants sont des ingrats — sur cet autre : qu'eux vivants, jamais Jacques ne mettrait les pieds sur un bateau.

Leurs deux voix se mêlaient également hostiles.... et le bec de gaz siffotait avec un air irritant de dire : « Je t'avais prévenu — pff ! Je t'avais prévenu ! »

— Ah ! dit Jean Jacques, ce que j'en disais, vous savez.... Je ferai autre chose....

— On te trouvera ça, dit le père.

— Oui... on me trouvera ça.

— Et tu ne quitteras pas ta mère, ajouta la dame.

— Non, je ne quitterai pas ma mère... ».

Ils se remirent, lui à fumer — et les spirales montaient de sa pipe béatement — elle à tricoter, précise et sèche ; avec à chacun de ses gestes répondaient des cliquetis d'aiguilles inquiétants. Jean Jacques, une fois de plus, alla se coucher avec une amertume renfermée qui semblait rapprocher ses deux poumons l'un de l'autre :

— Ils ne sont pas méchants, disait-il ; mais ils ne se mettent pas à ma place.

Dans la pièce à côté il entendit le prélude d'une discussion aigre, et cela très évidemment parce que, de son fait à lui, il y avait de l'orage dans l'air.

Alors il ramena les draps très haut sur lui à seule fin de ne pas entendre.... dégoûté que son renoncement n'eût pas même évité une scène entre deux personnes susceptibles.

..... La flamme de la bougie se faisait toute petite près de lui.....

Cette nuit-là, il rêva à perte de vue de voiliers qui s'éloignaient sur la mer et le laissaient obstinément, lui, Jean Jacques, tout seul — à jamais — sur une île.

XXI

Ce fut un petit événement dans sa jeunesse.... rien de plus ; une déconvenue qui venait à son heure, après d'autres.

Il ne retourna pas sur le port parce qu'il s'y sentait déplacé..... et que sa vie ne serait pas là.... Son père tint promesse. Quelques mois après, Jean Jacques quitta l'école des garçons d'une manière définitive, avec un peu de mélancolie — comme faire se devait. Il avait quinze ans et demi. L'épicier lui avait trouvé une situation chez Richard et Moussier. Jean Jacques y rentra avec sa bonne volonté coutumière, chargée de résignation.

Jean Jacques bon élève était devenu tout naturellement Jean Jacques employé. C'était un échelon de plus, sinon en mérite individuel, tout au moins en valeur sociale.

Par la suite, il retourna sur le port — sans autrement d'émotion — en jeune homme devenu raisonnable.

Il connut qu'on se résigne à toute chose et que le secret de la vertu — sinon du bonheur — consiste à faire des concessions.

XXII

— Vous êtes bien jolie, Marie Lucienne

— Oh !

— J'aime beaucoup regarder vos yeux parce qu'ils sont très doux. Ils ne me regardent jamais quand je les regarde, mais je sens bien qu'ils me regardent quelquefois quand je ne vous regarde plus. Cela me fait plaisir.....

. . . .

Il lui disait cela de tout près au soir d'une promenade de dimanche qui les avait menés au bord du fleuve dans une prairie de banlieue.

On avait pris l'habitude de se promener en commun. A deux heures sonnant, les deux familles se rejoignaient dans la boulangerie.

Le boulanger offrait un verre de vin « pour se mettre en train ». La boulangère emportait dans son réticule le bec de cane de la porte. On partait, laissant aux balances sur le comptoir le loisir de peser le silence de la boutique et l'ennui du dimanche.

Chacun avait ses beaux habits. Corrects et désuets chez les deux hommes, ils étaient corrects et démodés chez les femmes, corrects et étriqués sur le corps de Jean Jacques. Seule Marie Lucienne se permettait une certaine fantaisie que réglait savamment sa mère et que Jean Jacques appréciait

sans réserve dans son cœur de jeune homme épris.

..... Il aimait Marie Lucienne; depuis des semaines déjà, ce jour de promenade était son jour à lui, et il le vivait avec une fièvre silencieuse et un désir — chaque fois sans effet — de ne pas laisser Marie Lucienne rentrer chez elle sans lui avoir confié ce qu'il retournait dans son cœur sur toutes les faces.

. . . .

Jean Jacques regardait derrière lui. Ses parents et ceux de la petite s'étaient assis sur un talus face à la voie du chemin de fer et leur tournaient le dos. Les dames avaient relevé leurs robes, et s'étaient assises soigneusement sur des journaux dépliés.

Personne ne s'occupe de vous, Jean Jacques! Et voici les cinq minutes vides, que Dieu accorde à tout homme une fois dans son existence pour qu'il en fasse les plus pleines de sa vie!

Tu le sais, Jean Jacques — tu le pressens — Nul ne te voit; ne perds pas de temps. Ce sera démesuré par la suite — « dans le souvenir » — mais c'est très court! Enhardis-toi, et regarde bien autour de toi — pour le souvenir! Le soir allonge par-dessus ta tête, une ombre.... Une fumée d'usine monte toute droite comme un jonc..... C'est l'heure amicale des banlieues: voici des chansons fatiguées... un air d'accordéon... et l'appel obstiné d'un bateau sur la Loire.

Enhardis-toi, Jean Jacques, c'est une heure pour toi! Vous êtes allongés tous les deux sur l'herbe. L'herbe sent bon — et la petite fille aussi — et pour toi l'herbe aura toujours en moins et en plus le parfum des cheveux de la petite fille. Tu as glissé ton bras sous le sien. Bien! Regarde bien, pour que ce soit net dans ta mémoire, comme elle est jolie avec l'ombre

de son chapeau sur les joues... Tu vois : elle est prête, elle aussi : elle rougit comme doit rougir toute jeune fille au moment puéril des aveux..... et le vent soulève ses cheveux en petites mèches légères..... et elle ne retire pas sa main ! »

. . . .

— Je vous aime beaucoup, Marie Lucienne

. . . .

— Beaucoup.

. . . .

— ...Je vous ai fâchée, dites?

— Non.

— Vous voulez bien que je vous le dise?

— . . . .

— que je vous aime.

— Oui.

Il lui disait cela avec sa voix à lui, hésitante, étranglée un peu dans les moments difficiles.... Des tiges d'avoine se balançaient doucement, qui venaient frôler leur figure, et les peupliers près du fleuve se regardaient en secouant la tête, consentants et désabusés.

— ..... Vous m'aimez un peu — Marie Lucienne.... un peu — dites?

Elle disait oui, imperceptiblement, les épaules serrées d'une angoisse délicieuse.....

— .....Et vous m'aimerez encore..... les jours qui suivront? Dites..... ma chère petite Marie Lucienne.

— Oui

— ...Voudrez-vous... un jour... plus tard... être ma femme?

— Je ne sais pas.

— Vous ne voudrez pas?... Cela vous ennuierait tant que ça?

— Non.

— Vous voudrez?... Oui?

Elle était devenue toute rouge. Et maintenant ils restaient silencieux, étonnés d'en être arrivés là, recueillis comme ceux qui viennent de prononcer les paroles définitives et qui lient dans la suite des temps.

Et à la vérité Jean Jacques était convaincu qu'il venait d'accomplir en toute conscience une chose essentielle. Sa première impression était celle d'une heureuse fierté.

..... Ils restèrent un instant les mains unies à regarder sans les voir les bateaux mouches qui couraient drôlement sur le fleuve. Une grande émotion était en eux — en lui tout au moins. Alors il se pencha vers elle : un tronc d'arbre mettait un obstacle entre eux et le reste du monde. Ils se sentaient l'un et l'autre très petits et voilà pourquoi le baiser de Jean Jacques fut un peu long, très doux aux lèvres de la petite, et moins maladroit qu'on aurait pu le supposer.

. . . .

Ils revinrent par les quartiers populeux de la ville à l'heure où l'homme des réverbères passe avec sa lance. Ils marchaient l'un à côté de l'autre et le silence leur était bon.

..... Quand ils arrivèrent près du carrefour où l'on devait se séparer, Jean Jacques prit dans les cheveux de Marie Lucienne une fleur qu'elle y avait placée au cours de leur promenade.

Et c'était, un peu froissée, une fleur de clématite — violette et pourpre....

XXIII

Il la revit très souvent — et dans leurs rencontres le hasard était pour peu de chose. Jean Jacques donnait à la petite des rendez-vous en dehors de leur quartier commun, dans les rues plantées d'arbres et où passent le soir les enfants des écoles riches.

La fin de l'été les vit pour la première fois s'attendre au coin d'une rue. Elle ne s'enhardit jusqu'à lui rendre son baiser qu'aux premiers jours frais de l'automne.

Par la force des choses, il négligea un peu ses parents et montra chez Richard et Moussier une assiduité toute relative : il y avait en lui une très grande chose nouvelle et qui fatalement devait en exclure d'autres.

Évidemment, tous les jours, et sans qu'il y manquât un seul, il se retrouvait à l'heure prescrite devant son bureau déverni, mais sa tâche quotidienne était vraiment loin de son cœur ; ses petites additions lui apparaissaient maintenant comme éminemment accessoires : il mettait dans son travail une certaine fantaisie qu'à d'autres heures il se reprochait. Il était à la vérité le seul à s'en apercevoir, et le compte des boîtes à sardines restait exact sur le papier.

. . . .

. . . .

...... Elle arrivait aux rendez-vous toute courante et fraîche avec son air puérilement malicieux de petite

fille bien candide qui fait une chose défendue.

Il la voyait venir de loin. Son chapeau lui tenait drôlement sur la tête. Elle avait un petit frison de cheveux qui se balançait toujours à la même place de son front. Il fallait qu'elle fût arrivée tout près de Jean Jacques pour relever les yeux. Ils se tendaient la main : elle avait alors une façon à elle de sourire, en relevant très doucement le coin de la bouche, d'entraîner Jean Jacques par le poignet avec un geste un peu brusque.... qui gonflait le cœur du garçon.

Oui, c'étaient là, vraiment des moments d'existence très bons et dont ils ne retrouvèrent plus les équivalents dans la suite. Pour la première fois, ils disaient des choses d'amour — et cela pour elle comme pour lui.

Le soir, à l'heure où les gens rangés achètent le journal, il lui prenait la main et il la sentait dans la sienne, nerveuse comme une petite chose un peu tendue et prête à partir. Alors il la serrait plus fort et elle devenait au fur et à mesure plus abandonnée et plus molle. Ils cheminaient ainsi longtemps sous les marronniers des trottoirs. Le bras de Jean Jacques se glissait sous le bras de Marie Lucienne :

— Vous voulez bien, Marie Lucienne?

— Oui.

— Je ne vous ennuie pas?

— Non.

Leurs deux corps très jeunes se frôlaient — si près parfois l'un de l'autre qu'un baiser s'imposait ; il était de part et d'autre un peu long et un peu peureux.

Ils se disaient des mots, de temps en temps, dont ils gardaient juste assez de mémoire, elle pour les embellir en se les répétant, lui pour douter de son

bonheur à la réflexion. Mais le plus souvent ils restaient silencieux — elle avec un petit mouvement de tête brusque quand le vent passait dans ses cheveux — lui avec un très bon sourire dénué de toute malice qui lui donnait évidemment l'air un peu niais aux yeux des passants de la rue.

Il y avait les jours pluvieux, où ils s'abritaient sous le même parapluie et où elle marchait à pas serrés, poussant de petites exclamations devant les flaques en relevant sa robe à carreaux.... Les feuilles tombées, où la pluie s'était égouttée, s'attachaient à leurs bottines — des chiens trottaient la queue basse — les tramways passaient sans les voir.

Il y a un endroit où Jean Jacques aimait donner rendez-vous à Marie Lucienne. C'est le square un peu désert et silencieux qu'on trouve près du vieux théâtre. Des grilles mi-rouillées lui font une clôture ; au milieu se dresse la statue d'un général d'Empire qui fut de Waterloo où il ne se rendit ni ne mourut.

Jean Jacques aimait ce square entouré de vieilles maisons désuètes qui avaient vu beaucoup d'autres amoureux se réjoindre sous leurs fenêtres et qui semblaient sans ironie devant ce couple un peu chétif.

Les passants s'y montraient rarement : il y avait juste un vieux gardien et sans doute il avait vieilli là avec les fers des grilles et la statue du général.

Le midi, un monsieur entre deux âges venait lire son journal ; il portait un petit veston vert et s'asseyait au bout d'un banc avec un mouvement raide et timide — toujours le même — d'homme pas riche et qui n'a pas eu beaucoup de chance.

« Ce doit être un professeur », disait Marie Lu-

cienne. « Oui, disait Jean Jacques, ou un vieux comptable ».

Le soir les fenêtres s'allumaient doucement. On devinait là des vies de vieilles gens sans amertume et un peu retirées du monde.

Les deux enfants restaient assis, serrés l'un contre l'autre, sur un banc, près de la bascule où l'on se pèse. Et ils s'amusaient à faire des projets d'avenir — aussi précis et beaux que ceux du vieux « professeur comptable » à l'époque où il en faisait.

XXIV

Un jour de grand soleil, il l'emmena à la campagne. Ils avaient fait en sorte tous les deux d'être libres. Très tôt dans l'après-midi, ils se retrouvèrent et se hâtèrent à travers les quartiers populeux qui mènent à la gare. Jean Jacques avait mis son chapeau gris et, pour la première fois de sa vie, sautait en passant les ruisseaux.

Le petit chemin de fer les cahota en toussotant et en grinçant terriblement à l'entrée des gares de villages. Il avait été convenu que le voyage serait court et qu'on ne dépasserait pas le Pellerin.

Ils furent donc pendant une demi-heure l'un en face de l'autre à regarder par la même portière le paysage qui était quelconque, avec des lointains clairs et des barrières blanches dans les champs.

Ils passèrent sur le pont de briques et, plus loin, longèrent la ferme du père Auffray où Jean Jacques était venu petit. Il la désigna à la petite fille et se lança dans une longue histoire sur l'élevage des poules et la félicité des champs. Elle hochait gravement la tête, ce qui était à elle une façon polie de se désintéresser de la question : — « Vous auriez dû vous faire fermier Jean Jacques », disait-elle. Lui, haussait doucement les épaules, écarquillait des yeux naturellement ronds. — « Il n'aurait pas demandé mieux parbleu ! Cela ne

s'était pas trouvé, voilà ». Ils riaient gaiement tous les deux et ils avaient croisé leurs doigts comme ces fiancés qu'on voit dans les salles d'auberge sur des images coloriées.

Ils descendirent. Jean Jacques sur le quai tendait une main à la petite, tâtant de l'autre dans sa poche s'il avait bien son porte-monnaie. Et je dois dire que Jean Jacques avait beaucoup économisé pour offrir à Marie Lucienne ce voyage sentimental — car il voulait faire largement les choses et ne pas avoir l'air de compter s'il se présentait de l'imprévu.

. . . .

La pluie les surprit dans un chemin de sous-bois bordé de talus de terre brune avec en relief les racines noirâtres des gros arbres.

La pluie claqua de feuille en feuille — « Oh ! dit Jean Jacques — « Ma plume de chapeau aura l'air d'une arête de poisson », dit Marie Lucienne. Elle fit la moue et marcha plus vite. Jean Jacques déçu pensait que Celui qui dirige les choses pourrait montrer un peu de bonne volonté envers ceux qui ne songent pas à mal et ne se montrent pas exigeants....... « Courons, qu'attendez-vous Jean Jacques? » Ils coururent à la recherche d'un abri. Il eût voulu se serrer contre elle, mais elle courait devant, fuyant la pluie. De petites rigoles commençaient à couler..... Deux paysans encapuchonnés et bottés les regardèrent passer en riant.

Il n'y avait pas de train avant le soir...... Ils se réfugièrent dans un cabaret devant la gare. Sur la terrasse où l'on montait par un petit escalier sans rampe, ils furent très seuls, l'un près de l'autre devant une table en bois dépeint.

La pluie tombait ; de temps en temps la petite fille avançait la main pour en sentir le frôlement doux le long de ses doigts. Et puis elle disait : « Il faudra encore que je passe une heure à refriser ma plume de chapeau ». Lui ne disait rien. Il essayait de raisonner son cœur exigeant à qui il avait promis une belle journée et qui se révoltait de ne pas l'avoir eue. Mais le cœur étonne toujours par sa mauvaise foi dès que l'on discute avec lui.

— Prenez une anisette, Marie Lucienne — C'est bon !

La servante les laissa en tête à tête avec un sourire engageant, qui à la vérité fut perdu pour elle et pour lui.

...... Il avait envie de pleurer.... Et soudain elle fut tendre.

— C'est vrai, Jean Jacques, que vous m'aimerez longtemps?

— Oui.

— Bien vrai que je serai votre femme?

— Oui, Marie Lucienne.

— C'est drôle.... vous ne trouvez pas?

Il n'y avait là qu'une façon de parler ; il ne trouvait pas la chose drôle ; elle non plus. C'était un événement de l'avenir qui les étonnait un peu et auquel ils souriaient — par delà la pluie et les jours, — avec en eux beaucoup de confiance.

...... Ils restèrent là longtemps avec l'illusion très bonne d'être libres ! mieux encore : libérés. Et parce qu'ils pourraient se croire seuls pour toujours dans la vie, ils s'étaient serrés l'un contre l'autre, leurs bouches proches, très étroitement.

La nuit vint jusqu'à leur table. Ils s'en allèrent —

elle toute frileuse — par les chemins obscurcis. La pluie avait cessé pour eux. Les appels de trains au loin semblaient leur promettre des départs heureux .... pour des arrivées triomphales.

« Il y a des jours où la vie est belle », pensait Jean Jacques et il en avait oublié que les bords de son chapeau trempé de pluie pendaient, flasques, autour de sa tête......

XXV

Jean Jacques, à quelque temps de là, fit cette constatation que le front barré de sa mère, ses regards lourds de désaveu et son silence de toutes les heures faisaient pressentir un orage, d'autant plus redoutable quant à sa violence, qu'il grossissait de jour en jour afin d'éclater plus sûrement.

Jean Jacques savait par expérience qu'il en subirait lui seul et non d'autres les déplorables effets — cela directement ou d'une façon détournée — mais à coup sûr.

Il avait coutume en des cas semblables d'user de toutes les prévenances et de toutes les gentillesses que lui inspirait son instinct naturellement ennemi des chocs. C'était un procédé ; comme tous les procédés il était devenu anodin, et Jean Jacques ne l'employait plus que par l'effet de l'habitude.

Ayant compris que sa mère ne parlerait pas la première, que, d'autre part, il était certainement pénible à cette dame de garder pour elle le secret de ce qu'elle avait sur le cœur, Jean Jacques se résolut à faire toutes les avances : il était plein d'accommodements et, au cours de sa vie, manqua rarement l'occasion d'aller au-devant des explications pénibles.

Cette fois l'occasion lui en fut donnée un soir de Mardi qu'il n'avait pas rencontré Marie Lucienne.

L'épicier, au fond de la boutique, faisait des mélanges, en manches de chemise..... une mèche mince de cheveux gris, lui descendait au long du front ; le chat dormait au pied du poêle. Dans la salle à manger sa mère cousait sans lumière, avec cet air de victime qu'elle avait acquis à la longue, à force de s'être prise au sérieux.

— Maman, il me semble que vous avez du chagrin. Ce n'est pas moi qui vous ai peinée?

— Ingrat !

— Oh ! c'est à moi que vous en avez, maman? Que me reprochez-vous?

— Rien, dit la dame en poussant un soupir — oh ! rien — Quand les jeunes gens arrivent à un certain âge, il faut « s'y attendre » mais c'est dur pour le cœur d'une mère !

— Voyons, maman, voyons.... dites-moi.

— Où étais-tu Jeudi?

— Où j......

— Où as-tu passé ta journée?

— Où j.......

— Ne dis pas non... ne dis rien — Maria Quintin t'a rencontré près de la gare, en compagnie de.... oui..... tu m'entends. Elle vous a vus, Maria Quintin.... et si bien qu'on ne pouvait s'y tromper — elle allait acheter du fil chez Allain. Ce n'est pas vrai?

— Si.......

Elle l'interrogea. Elle s'y prenait d'une façon si serrée que Jean Jacques raconta tout — une petite histoire qu'il eût aimé garder pour lui. Cela dura un peu de temps. Il avait soudain la parole lente et la respiration trop courte....

— Ainsi, dit la mère, tu n'as pas honte de

dévoyer une pauvre petite jeune fille ... ignorante du mal ... bien élevée ... et qui demeure à côté de chez toi !... Quand je pense ! Une enfant dont nous connaissons les parents.... que tu devrais protéger ! Et c'est avec celle-là que tu t'en vas polissonner !

— Mais non, dit Jean Jacques très humble, vous comprenez mal, maman... Ce n'est pas un amusement.

— Allons donc ! Ce n'est pas une polissonnerie?

— Je vous jure.....

— Alors c'est pis ! Où cela te mènera-t-il? Où voulez-vous en venir tous les deux?

— Je ne sais pas....

— Ah ! tu ne sais pas ! Eh bien, tâche un peu de savoir.

— Ce sont des choses.... tellement loin.... vous savez, maman....

— Veux-tu parler?

Il ne parlait pas, et vraiment il aurait bien voulu qu'on s'en tînt là sans insister.

— Tu ne comptes tout de même pas l'épouser?..... Tu ne comptais tout de même pas?...

— Si....

Il le dit sans provocation aucune, comme on laisse tomber sur les dalles un petit objet fragile qu'on n'a plus le droit de retenir.

— Ah ! c'est effrayant ! dit la dame. Elle avait un geste nerveux, toujours le même, sur le bois de la table. — Es-tu en position, dis, de te marier...? Gagnes-tu ta vie? Non ! Alors !

— Oh ! c'était pour un temps à venir — On peut si bien attendre.

— Oui — attendre ! Et sais tu si tu as ce qu il faut

pour faire un bon mari?... parce que les hommes.... Oui.... Une petite si douce, si confiante, si sensible... sait-on si tu ne feras pas son malheur? Tu as pourtant eu assez sous les yeux, l'exemple d'une femme malheureuse !

— Je ne suis pas méchant, moi, maman.... On peut quelquefois s'entendre....

— Évidemment je n'ai rien à dire.... Sa mère, est-ce que ça compte pour lui.... cuire sa soupe tous les soirs.... et puis c'est tout....

— Oh ! maman !

Elle ravalait ses larmes et continuait, virulente.

— Ah ! elle aura su faire son jeu la petite mâtine. Ça a seize ans et ça sait déjà ce que ça veut. Une qui t'en fera faire du chemin, tiens ! C'est fille de rien — ça vous a des airs de princesse... Tu veux courir à ton malheur? Va ! cours ! Ce que je pourrais te dire ou rien....

Il y eut un petit silence tendu. L'épicier dans la boutique remuait les sous de son tiroir ; à travers le plafond un petit garçon criait interminablement — par acquit de conscience, on eût dit.

Jean Jacques aurait voulu trouver des paroles justes et modérées, car il sentait très bien qu'il y avait des choses à dire.... les mots restaient sans élan derrière la barrière de ses lèvres..... et la dame en prenait avantage pour un revirement très habile.

— Je suis bien malheureuse, dit-elle — Voilà, oui, voilà, pendant que la mère reste à la maison, à tricoter des chaussettes pour un homme qui l'a rendue la plus malheureuse des malheureuses, le fils s'amuse — le fils veut faire sa vie au loin. Égoïste ! Quant à sa mère... les vieilles femmes, est-ce que ça vaut seu-

lement la peine qu'on y pense !... plus besoin d'elles ! bonnes à rien !...

— Oh ! Maman.

— Je sais ce que je dis, égoïste ! Je n'ai jamais été heureuse — moi. Quand je me suis mariée, je ne savais pas ce qui m'attendait. Vingt ans.... vingt ans de martyre... ! Je n'ai jamais été heureuse.... moins que les mauvaises femmes de la rue.... voilà... ! et je voudrais être morte, voilà !

— Pourquoi dites-vous cela, maman? Vous exagérez peut-être les choses...

— Ingrat ! Ingrat !

Maintenant elle lui disait cela sans discontinuer, comme une femme folle ; son profil durci lui donnait un peu l'aspect d'une vieille poule en colère. « La poule jaune de chez Auffray » pensa Jean Jacques.

— Va ! va donc !.... va la retrouver ta petite drôlesse. Seulement tu verras, tu te souviendras... et plus tard tu pourras te dire....

Elle se tordait sur sa chaise dans un commencement de crise de nerfs. Prête à conduire les choses jusqu'au bout, sur ce terrain-là elle se sentait imbattable et c'était l'argument final qu'elle avait coutume d'opposer pour clore toute discussion.

Jean Jacques la regarda — très triste. Il comprit très bien que son petit bonheur à lui comptait peu pour sa mère à côté de la crise de nerfs qui s'offrait, que, par la force des choses, à chacune de ses tentatives, il en serait ainsi sans changement, et que rien ne pourrait prévaloir contre l'énervement de sa mère.

Des larmes montèrent en lui — une peine de se voir si impuissant qui lui faisait mal dans la gorge.

Elle, continuait à rouler des yeux blancs, les épaules resserrées, complaisamment vautrée dans son rôle de femme douloureuse.

. . . .

— Allons maman, dit Jean Jacques, finissez ; qu'il n'en soit plus jamais question. On peut se tromper vous savez.... » Cela dit, il resta tout debout, la tête trop lourde, les mains maladroites.

Longtemps la dame insista, forte d'avoir eu une fois de plus raison.

— Je te défends de parler à cette petite — tu entends? — autrement qu'à une jeune fille dont les parents connaissent les tiens.

— Oui maman.

— Et de jamais la revoir seule ... en ville ... n'importe où.... Si tu tâchais de me tromper, d'abuser de ta liberté, tu aurais grand tort, mon enfant.

— Oh ! je ne vous ai jamais menti, maman !

. . . .

. . . .

Dans la boutique — un moment il s'appuya aux vitres de la porte qui tiédissaient au contact chaud de sa figure....

Des enfants passaient dans la rue ; ils revenaient des cours du soir en bandes. — Il pleuvait à gouttes fines, sur les pavés.

Jean Jacques pleurait ; c'étaient de petites larmes presque invisibles.... des gouttes de larmes.

— Oui, j'ai évité une scène... Elle aurait bien duré trois semaines.... Tout de même... tout de même... ! »

On l'appela dans l'arrière-boutique pour le dîner de tous les soirs. Il s'essuya les yeux, baissa le gaz au-dessus du comptoir, alla s'asseoir à sa place sans rien dire.

XXVI

..... Partir tout seul ! Quitter tout ! Tout seul avec elle, bien sûr !..... Ce sera dur. Le difficile sera de venir dire : « Au revoir père, je m'en vais ». Le père lèvera la main, sans doute.....

Non, le plus difficile sera de s'approcher de sa mère : « Maman, je vous quitte — Tout de même embrassez-moi ». Si elle ne l'embrasse pas, il est capable de penser toute la vie à ce baiser de paix refusé..... Et si elle l'embrasse, c'est qu'elle n'était pas méchante... et qu'elle méritait mieux que son sort ... et qu'elle n'aura pas trouvé de récompense dans son fils.....

Pourtant.... un jeune couple.... les matins.... les matins de printemps.... les fleurs sur la fenêtre.... ! Les repas amicaux sans l'ombre d'un nuage sur la nappe. Et s'il y a un nuage, il viendra de Marie Lucienne ou de lui..... il flottera une seconde et le meilleur des deux — le plus conciliant — soufflera dessus.... et le nuage se fondra .... et l'on verra clair dans la chambre, comme le matin d'Avril dans la campagne du père Auffray..... Des promenades.... les gâteaux du pâtissier le dimanche.... sa taille souple..... Il a aperçu parfois ses chevilles aussi — et le bas de sa jambe.... Et parler sans se contrôler ! !... Marie Lucienne ! Marie Lucienne !... emporte-le avec toi... ! Il y a assez de

fraîcheur dans le monde pour que chacun en ait sa part !..

. . . .

A quelle heure du jour partira-t-il? Un matin?... pour laisser ses parents à une longue journée vide? Un soir pour que la nuit apaise tout et qu'au lendemain matin une autre habitude soit acceptée déjà.

Oui, mais le dernier dîner !.... Et si par hasard sa mère avait soigné la cuisine ce jour-là et préparé un des bons petits plats qu'aime Jean Jacques, il n'aurait plus de courage.... Son propre remords l'étranglerait.....

Et puis..... il faudra bien qu'il dise la veille — l'avant-veille.... à cause de ses « affaires ».... de ses deux vestons à empaqueter..... Sa mère tient le compte de son linge..... Est-ce elle qui lui fera sa valise? Son linge était bien repassé... ses vêtements bien brossés .... Sa mère avait mis là beaucoup de sa patience.... de sa peine..... La patience qu'on a — la peine qu'on se donne — n'est-ce pas là toute la tendresse...? Et Jean Jacques va-t-il dire à cette tendresse-là : « Tu as fait ton temps — je t'échappe..... » Quand il sera sur le pas de la porte, elle lui donnera peut-être un dernier coup de brosse pour qu'il entre présentable dans une vie d'où elle sera rayée....

..... Jean Jacques pleure sur tout le mal qu'il va faire pour échapper à son malheur..... Marie Lucienne ! Marie Lucienne ! Vous seriez si tendre, vous ! Et vos bras frais.... qu'il a vus nus un jour de cet été où il faisait si chaud !... Les bras.... le cou... tout le corps.... il y pense quelquefois la nuit..... Et c'est aussi pur dans son cœur, que le vert des prairies où ils marcheraient ensemble !.. La tenir nue couchée dans l'herbe

— sous les arbres..... Un ruisseau court.... un oiseau passe.....

La vision le rafraîchit comme de la limonade, l'été..... Mais est-ce une pensée digne d'un honnête garçon....? Vaut-elle qu'il s'y arrête?.... Est-ce une chose sérieuse, ce désir d'une petite fille, ce besoin de verdure et de ruisseau, à côté du sérieux terrible des larmes que l'épicière va verser.....

.....S'il dit : « Il faut que je vous quitte Marie Lucienne et si elle le retient de force, sa conscience n'aura rien à dire.

Et puis quoi.... sa mère ! Et puis quoi... son père ! Pourquoi donc font-ils leur victoire de sa défaite à lui? Qu'on le laisse libre ! Il a grandi ! ! Voici son tour ! !

.....Jean Jacques se retourne sur son lit. Le jour où sa composition de morale fut lue à l'école devant le proviseur, il avait écrit six pages si belles sur le respect dû aux vieux parents, et sur le sacrifice muet — « Ah ! bien faire ! et ne pas souffrir ! »

.....Marie Lucienne.... vos bras minces !... Où habiterions-nous? Marie Lucienne retenez-moi !... Ma mère sera malheureuse si elle ne m'a plus pour me raconter ses malheurs.... Marie Lucienne ! un grand pré vert..... des jonquilles et des marguerites.... et un matin durable que le grand soleil épargnerait !...

. . . .

XXVII

— Marie Lucienne... si vous voulez bien... ce sera le dernier rendez-vous. »

Il avait tout de même voulu la revoir — et cela se passait un matin de dimanche dans le jardin public, près de la volière aux oiseaux..... un coin où ne passe personne.....

Pour mettre entre eux un peu de définitif, il ne l'avait pas embrassée. L'un devant l'autre, ils étaient gauches, ayant peu l'art des attitudes et peu habitués qu'ils étaient à ce genre de confrontation. Les branches descendaient jusqu'à eux. Un enfant au coin de l'allée les regardait sans malice, jambes écartées.

— Voyez-vous, ma petite Marie Lucienne, cela ne pouvait pas nous mener à grand'chose. » Il lui répétait cela à la manière d'un refrain dans une romance désabusée, négligeant d'évoquer sa mère, prenant sur lui tout le poids de cette rupture un peu puérile.

Il la regardait — elle le regardait aussi, plus étonnée que douloureuse, appuyée sur son parapluie qui faisait des petits trous dans le sable.....

— Je vous demande pardon, Marie Lucienne.

— Ce n'est pas votre faute?

— Non, ce n'est pas ma faute.

— Alors?

Car c'était une petite fille pleine de logique. Elle ne retenait pas qui désire s'en aller.

— Il va falloir tâcher d'être heureuse, Marie Lucienne.... Et puis vous allez m'oublier... Oh ! comme vous allez m'oublier vite !....

— Non.

— Si. — Dites, Marie Lucienne, si... si... les choses avaient pu durer.... vous m'auriez aimé longtemps?

— Mais oui, Jean Jacques.

— Oui... oui... Vous en aimerez d'autres, Marie Lucienne.

— ....

— Il y en a d'autres qui valent mieux que moi.... Vous verrez, petit amour.

— Je ne sais pas.

— Si, vous le savez aussi bien que moi.... le temps passe.... et puis tout. — Ça vaudra mieux de cette façon-là.

Ils firent quelques pas ensemble dans les allées vides de monde, où les rosiers se penchaient vers eux, ignorants ou bien ironiques, comme vers un couple printanier. Ils ne se parlaient plus. Quelques semaines, ils avaient été d'âme et de lèvres l'un à l'autre. Maintenant ils faisaient les derniers pas de jeunesse qu'il leur serait donné de faire ensemble à la faveur d'un rendez-vous. Jean Jacques avait envie de pleurer.... et regardait beaucoup plus loin que les choses environnantes.

Le petit garçon étonné les suivait, traçant avec ses talons deux petits chemins dans le sable.... derrière eux.

A la grille, qui donne sur la rue près du lycée..... ils se regardèrent — lui avec dans les yeux toute son

âme de faiblesse et de tendresse sans puissance — elle avec un petit sourire où il y avait beaucoup de choses que Jean Jacques sut très mal démêler.

.....Elle s'en alla..... Dans le conte une cloche sonnait... Ce jour-là elle ne sonna pas pour encourager le jeune couple à la patience... et au courage.... et à l'espoir en un retour.

Il la regarda partir — les lèvres serrées — sa canne battant ses talons. Elle avait un manteau gris qui lui serrait un peu la taille.

Il ne dit rien.... et s'en alla lui aussi avec un petit geste comme n'en font jamais les comédiens sur les théâtres parce qu'ils observent rarement la vie.

XXVIII

« J'ai une petite vie !.... Une petite vie ! »

....Il répète cela sans arrêt. Il mâche ces trois mots avec conviction comme s'ils lui rafraîchissaient le cœur. Ont-ils du sens? Ils lui sont venus spontanément.

« J'ai une petite vie !.. On peut se vanter de m'avoir fait une petite vie ! »

....Jean Jacques lève la tête. Son œil se plisse comme s'il fixait le soleil. Pourtant il marche dans l'ombre.

« Une petite vie ! »

Et il continue à mâcher les quatre syllabes, comme un jeune fruit amer qui agace la langue — trop vert encore pour que le suc en soit substantiel.

DEUXIÈME PARTIE

à Jean Cagoule
in memoriam.

I

Chez Richard et Moussier, Jean Jacques connut la considération qui s'attache aux bons employés. Sa bonne volonté lui valut des avancements successifs. De sa petite table près d'une fenêtre, il passa à une autre, à une troisième et ainsi de suite. Au-dessus de chacune d'elles le gaz sifflait d'une même façon, un peu plus tôt ou un peu plus tard selon le retour des saisons.

........Les années passèrent. Il ne fut pas soldat, faute d'une constitution physique suffisante. Contre toute attente l'épicier lui en sut gré. Du coup le fils rentrait dans la catégorie des inutilisables, des médiocres, des inférieurs, de « ceux qui ne passent pas sur le dos de leurs anciens » — et pour la première fois, le père éprouva de la tendresse pour ce fils qui ne le valait pas.

.......Jean Jacques devint majeur sans fierté, il eut vingt-deux ans, vingt-quatre, vingt-cinq. Il aligna des chiffres, fit des additions, puis vérifia celles des autres, classa des quittances, emplit des bordereaux,

numérota des lettres à en-tête, le tout en toute ponctualité.

Il faut dire cependant que, là comme ailleurs, il agissait désormais sans entrain, par le seul fait d'une habitude prise, même avec en lui un écœurement qui montait.

. . . .

Physiquement, il prit peu d'importance. Une jaquette noire l'habilla le printemps, l'automne et l'hiver ; l'alpaga le vêtit l'été. Il avait de petits appointements, plus gros qu'il n'avait de besoins. Le jour où il s'acheta des gants, son père le regarda de travers. Il renonça à la fantaisie et quand il eut laissé un de ses gants dans le tramway, il ne remplaça pas la paire.

Il continua à habiter chez ses parents.

L'épicier s'était arrondi et traînait sur le carrelage de sa boutique des savates un peu plus flasques. L'épicière se desséchait progressivement. L'âge venant apportait à Jean Jacques une relative et théorique liberté. Il en usait peu, car sa mère continuait, comme aux heures d'enfance, à en discuter l'emploi, et que, n'ayant rien de mieux à faire de sa vie, il la vouait à la concession.

Il conserva chez ses parents la même chambre : deux chaises de paille cannée étaient là où tous les vêtements de son enfance avaient passé, pliés et propres. Les mêmes rideaux avaient jauni à la fenêtre. La cour était restée pareille, où Turpin, le ferblantier, élève deux lapins dans une cage.

. . . .

Jean Jacques parle peu. Quand il parle c'est avec de longs silences entre chaque phrase et des phrases

sans intonation. Il y a longtemps qu'on s'est tout dit dans l'épicerie de la rue Porte Neuve.

Aux heures des repas, quelquefois, l'épicier éprouve le besoin d'exprimer ses idées particulières sur les événements nationaux ou la psychologie de l'époque. Jean Jacques se désintéresse de la question et quand il a dit deux fois : « Oui... oui...... » ou « Je pense bien », ou « Forcément », rentre dans le silence où il est mieux. L'épicier en conçoit peu de respect pour l'intelligence de son fils. « Il est borné, pense-t-il », mais de cela aussi il lui sait gré.

. . . .

II

Le Jardin des Plantes.

Jean Jacques en a fait son désert à lui. Là il se retire. Là il emmène en promenade sa méditation. Là il fait faire le tour des allées à ses doutes. Là, sur ce banc, sous un catalpa, il tient cour de justice, invitant à comparaître et confrontant ce qu'il n'ignore pas de sa vie et ce qu'il imagine de celle des autres. Là il rend un jugement qui n'est jamais définitif, les parties en appelant toujours, et Jean Jacques inlassable présidant chaque cour d'appel.

Au Jardin des Plantes, il passe une demi-heure chaque après-midi en quittant son bureau, et les matinées du dimanche. La nuit parfois il vient flâner encore à l'entour des grilles fermées.

Le jardin est calme et charmant. Il s'étend entre la gare, un cimetière et le lycée des garçons. Les saisons le parfument à tour de rôle. Il y a des allées ombragées, un labyrinthe où les couples se donnent rendez-vous. L'eau des bassins est définitivement pacifique, comme une campagne qui n'aurait pas d'âge. Des pelouses vertes, des nénuphars sur l'eau, des allées sablées, des petits ponts de pierre, et au coin de la grande allée, près du kiosque à musique, la marchande de brioches qui fait mal ses affaires.

.............Jean Jacques est bien là à se siffloter un

petit air dont il ignore l'origine, à dessiner dans la poussière des figures géométriques, à regarder les oiseaux qui sautent, pattes jointes, les arceaux autour des massifs.

Peu de gens passent. Personne ne le connaît que de vue. Il a pourtant fait au jardin des Plantes trois rencontres.

Une première fois, il aperçut Marie Lucienne au bras de Léon Léonard. Léon Léonard qui promettait d'être si laid au temps de l'école était devenu un grand garçon solide. Il faisait peu de choses dans la vie, avait eu des prix de canotage, et portait des cravates choisies. Marie Lucienne était restée la même..... Seules ses jupes avaient allongé........ Ils passaient disant des mots sans importance qui les faisaient rire tous les deux........

Jean Jacques se souvint sans effort, qu'il avait promené à son bras, dans le même jardin, aux heures identiques de matin, une même Marie Lucienne puérilement amusée des choses, enfantine et sentimentale. C'était loin déjà..... Il avait en somme peu compté dans la vie de cette petite fille.

Tout droit au milieu de l'allée, une ombre courte devant lui, il les regarda s'éloigner, s'asseoir sur un banc perdu derrière les grands rhododendrons..... Un instant, il eut le cœur serré. Puis il pensa que cette période heureuse de sa vie n'avait pas échappé à la fatalité des jours qui passent....... l'eau « qui coule sous les ponts », comme on dit.

Aurait-il pu empêcher cela, même s'il l'avait bien voulu? et peut-on quelque chose pour son propre bonheur? « Non », s'affirma-t-il. Et il voulut le croire.

Assis tout seul sur un banc, il essaya de se prouver que ce bonheur-là était frappé d'avance de caducité. Il forgea un petit roman où toutes les choses allaient au pis et où il eût été la victime sans défense. « Voilà sûrement ce qui me serait arrivé. Je l'ai échappé belle ! Mais il n'ignorait pas qu'il avait à se méfier de son imagination, quelque tableau qu'elle lui montrât, et qu'il n'y avait pas de raison qu'elle lui mentît moins aujourd'hui qu'aux autres heures de sa jeunesse mal employée.

Brusquement, au détour d'une allée, il se trouva en face d'eux. Trop près pour les éviter, il ôta son chapeau....... « Tiens, Jean Jacques » dit-Marie Lucienne, et elle lui donna sa main qui était joliment gantée. Jean Jacques serra la main de Marie Lucienne, et celle que Léonard lui tendit avec bienveillance.

Léonard déclara que ce jardin public était délicieux le matin, mais qu'aux heures d'après-midi, la présence des mères de famille le rendait détestable. Marie Lucienne lui demanda ce qu'il devenait dans la vie......

— Vous travaillez beaucoup à votre bureau, Jean Jacques?

— Oui...... oh ! ça dépend des jours...... davantage maintenant parce que j'ai eu de l'avancement......

— Ah ! vous avez monté, Jean Jacques..?..

— Oui..... j'ai monté....... un peu.

— Un travail en vaut un autre, dit Léonard. » Il était employé chez un chemisier, mais suivait le soir des cours du Conservatoire, s'étant trouvé une « voix de théâtre ».

On causa de choses très banales, Léonard avec assurance, Marie Lucienne et Jean Jacques sans con-

viction. Côte à côte ils semblaient deux étrangers qu'on vient de présenter l'un à l'autre, avec une gêne entre eux deux.

On se sépara, très poliment. Même Léonard eut pour Jean Jacques des mots empreints d'une sympathie qu'il n'avait jamais manifestée au cours de leurs rapports précédents.

— Il faut que nous nous revoyions souvent, mon cher. Nous avons toujours été de bons camarades.

Jean Jacques sourit. Au cours de leur jeunesse commune, Léonard ne lui avait ménagé ni ses taquineries méchantes, ni ses dédains d'enfant heureux.

Et depuis, rien ne s'était passé, sinon qu'il avait pris sa place dans l'affection d'une petite fille. Jean Jacques en conclut que le destin se complaît en des combinaisons bien puériles et qu'il y a peu de drames dans la vie, mais une série de petites facéties indignes d'amuser personne, et, tout compte fait, dénuées d'éclat.

III

Il y eut la seconde rencontre....

Un matin chaud, vers l'heure de midi, qu'il traversait le Jardin des Plantes, Jean Jacques aperçut un prêtre qui marchait devant lui.

..........Jean Jacques avait peu fréquenté les prêtres. Son père n'eût point toléré qu'il en fût autrement, étant lui-même un adversaire du « goupillon, » à qui n'en impose point la « calotte », et qui étayait ses convictions d'arguments à sa portée triés dans les feuilles libérales.

L'épicier n'avait point empêché que les « femmes » baptisassent son fils, ni quand il eut dix ans, qu'on lui fît manger « du pain à cacheter » au son de l'orgue. Ces jours-là, il était resté avec quelques fortes têtes devant l'église à parler des prochaines élections, à fumer des cigares maigres et à cracher sa nicotine sur les marches.

Quand, les cloches sonnant, éblouis de la lumière des cierges, étourdis d'un parfum pénétrant et puissant comme la joie promise, les enfants étaient sortis l'estomac creux, et le cœur gonflé, Jean Jacques avait retrouvé son père.

......Un petit groupe s'était formé ; l'épicier parlait d'aller boire l'apéritif ; l'oncle Charles endimanché, demandait à Jean Jacques s'il n'avait pas avalé le

bon Dieu de travers. Sa mère grattait sur le brassard blanc une tache, avec un peu de salive sur son mouchoir....

On avait bu à la terrasse d'une buvette, Jean Jacques comme les autres, une boisson amère et sucrée qui faisait mal au cœur. A la table voisine, une petite communiante, le voile rejeté en arrière, la couronne de travers, donnait du sucre à un chien jaune, tapait sur son verre avec sa petite cuillère, et quand elle se tourna vers Jean Jacques, Jean Jacques vit qu'elle louchait, et qu'on avait dû la moucher si fort que les narines étaient rouges et comme pelées.

Après quoi l'épicier avait emmené tout son monde, sa femme, son fils, l'oncle Charles, les bons amis et les femmes..... Et dans la salle à manger, on s'était empli de vin blanc en l'honneur « de ce nom de Dieu de bon Dieu qui se cache si bien qu'on ne le voit jamais », et trinqué au dessert à la santé de « Notre Saint Père le Pape qui se met un pain de sucre sur la tête. »

. . . .

. . . .

Il y eut aussi l'enterrement de la mère d'une petite amie d'enfance où Jean Jacques vit son père se signaler avec jovialité à l'admiration des amis et connaissances, par une façon à lui de faire le signe de croix à l'envers, de chercher de l'eau bénite dans le tronc pour les pauvres, et de mettre un sou dans le bénitier.

......L'éducation religieuse de Jean Jacques en était restée là. Peut-être, à de certains jours, lui venait-il une sorte de tendresse, un besoin de pleurer doucement, au souvenir d'un évangile qu'il avait lu jadis dans son catéchisme des jeudis, au souvenir d'une

crèche de Noël que sa mère l'avait mené voir un soir à Saint-Nicolas, au souvenir de la voix d'un prêtre qui recevait ses confessions enfantines, qui l'appelait « mon fils », et lui parlait doucement.

Mais, il y avait eu en lui, longtemps, avant toute chose, une âme de soumission et de bonne volonté qui ne sait pas choisir. Longtemps, il eût pensé trahir son père, creuser sa tombe à l'avance et l'y pousser par les épaules, et déjà faire graver sur un marbre l'inscription mortuaire, et déjà accepter que les pluies l'aient lavée, en adorant ce que l'épicier avait brûlé, d'un cœur sûr, dans la cheminée de l'épicerie, avec des factures acquittées, les couronnes de prix de son fils.... avec ce qui aurait pu arriver de bon à sa femme et à son enfant, et dont il avait fait des petits feux renouvelés, pour la satisfaction de ses principes.

...Le prêtre marchait devant lui lentement, le bas de sa soutane traînant un peu dans le sable, et Jean Jacques machinalement avait ralenti le pas, et sans y prendre garde s'attachait à conserver une même distance entre eux deux qui se suivaient.

......Jean Jacques l'apercevait de dos : « Un curé qui lit son bréviaire » pensa-t-il. Mais le prêtre ayant croisé ses deux mains derrière lui, Jean Jacques vit qu'il allait seulement devant lui, sans hâte et sans but précis. De temps en temps, il levait la tête vers une branche fleurie ou un appel d'oiseau, et semblait humer l'heure heureuse. La cloche du grand lycée sonna à la volée.... Une jeune rumeur par-dessus les murs et les arbres monta, s'enfla puis s'éparpilla

Passa un petit garçon, la serviette sous le bras, qui

pour lui seul imitait le cheval au trot, hennissait en secouant la tête, et de la main simulait le geste du cavalier qui rassemble les rênes.

Un autre salua le prêtre, qui lui répondit deux doigts levés. « Il le bénit », pensa Jacques, et ce petit geste le frappa comme une révélation. Des tableaux aperçus au musée, des images de communion, des souvenirs de lecture jaillirent en lui soudain, avec une fraîcheur de jet d'eau.

Il imagina soudain des jardins calmes, des fleurs au soleil, des sons de cloches qui viennent de loin et des confidences de harpes, des jacinthes dans les prairies....... Il vit un banquet, des tables en plein air, un ciel qui conseille le sourire, et des visages qui se laissent convaincre. Quel banquet? il n'aurait su le dire. Peut-être celui des noces de Cana, peut-être celui qui aurait pu fêter sa première communion. Mais un banquet d'intimité, et où la nature entière a sa place, et où les convives se comprennent.

.......Des bribes de mots latins lui revinrent, qu'il répétait avec une sorte d'enthousiasme ; « *Ego sum..... Ego sum..... Ave Maria gratia plena — Tu es Johannes* »... Oui « *Tu es Johannes* » et son enthousiasme eut envie de pleurer.

Il revit une entrée solennelle dans l'église fleurie, il revit l'évêque : il était gros, un peu sanguin, la mitre en tête ; sa crosse d'or dominait les têtes et tout le troupeau s'agenouillait. C'était bien le troupeau, puisque la crosse (cela lui vint soudain à l'esprit) est une houlette de berger ; et il était, lui Jean Jacques, du troupeau « *Tu es Johannes* », « Jean », rien de plus, Tu es « Jean » dans le troupeau ; et il était le pasteur, celui qui portait la crosse, et près de lui : ceux qui sont

Pierre, Michel, Jacques, Jean dans le troupeau, n'ont rien à craindre.

— « Pais mes brebis, pais mes agneaux » Qui avait dit cela? Celui qu'on appelle Notre Seigneur. C'est donc près du pasteur qu'il faut chercher la prairie où l'herbe est bonne ; c'est sa crosse qui marque la place où venir boire sous le soleil. — « *Tu es Johannes* » Pourquoi, Jean, n'es-tu pas avec les autres du troupeau?

Parce que..... parce que..... « Méfie-toi des simagrées des calotins », lui a dit l'épicier une fois pour toutes..... Et puis comment ne pas douter du berger et du chien quand tant de moutons s'en vont à l'aventure, et trouvent une pâture, et mangent, et boivent, et s'engraissent, et font des petits, loin de la houlette en bois recourbé.

Pourtant le Pasteur...... Trois bergers étaient agenouillés devant le lit de paille de Jésus en cette crêche de St Nicolas.

« Je suis le Bon Pasteur, je donne ma vie pour mes brebis. Sans doute, il en est qui ne sont pas de ce bercail, mais bientôt il n'y aura plus qu'un troupeau et qu'un bercail ».

Le même Jésus avait dit cela, qui lui aussi avait pris le bâton recourbé. Jean Jacques n'aurait pu dire où il avait lu ces paroles ; sur une image de sainteté, ou dans un livre, mais elles s'étaient fait un chemin inaperçu jusqu'à son cœur et elles y étaient restées, et elles étaient la réponse à tout.

Et la certitude de Celui qui est mort en croix est d'un autre prix que les affirmations d'un épicier qui n'est pas mort pour les autres, et qui vit, et qui veut vivre pour lui seul entre son comptoir et la terrasse

de la buvette, et a été et reste sans fleurs ni fruits, comme une plante verte dans un pot.

.... Jean Jacques pressa le pas tel un homme qui suit un mirage. Un air chantait en lui, grave et joyeux, qui était peut-être une réminiscence d'opéra, mais qui dans son cœur était le chant de l'orgue, la marche une fois entendue, la marche triomphale, qui accueillait à la porte d'une église le bon pasteur à la crosse d'or.

. . . .

. . . .

Le prêtre s'était arrêté sur le petit pont de rocaille au-dessus du bassin où passent les cygnes et vivent les carpes. Un enfant donnait du pain aux poissons. Le prêtre s'approcha, lui sourit, lui parla. Jean Jacques vit l'enfant tendre au vieillard la moitié de son pain, et le prêtre jeter lui aussi, avec méthode et attention, les petits fragments de mie de pain qui surnagent un instant sur l'eau comme des flocons.

Jean Jacques s'approcha, regarda le bassin où les carpes happaient le pain avec une sorte de bâillement, s'approcha encore, regarda l'enfant de côté, leva les yeux, et soudain .... recula, dit « Pardon », toucha machinalement son chapeau, s'éloigna, parce qu'il venait de reconnaître aux boutons violets de sa soutane — rouge et sanguin — l'évêque de Nantes.

....Quand, au bout de l'allée, à l'abri d'un massif de camélias, il se retourna, l'enfant s'était éloigné; l'évêque était seul devant le bassin. Il avait enlevé son chapeau et le tenait derrière son dos, indifférent semblait-il à ce qui n'était pas le mirage d'un coin de ciel dans l'eau.

« Je vais lui parler » dit Jean Jacques. — Il lui parut

que le cœur lui battait entre les deux oreilles ; et que par delà les grilles, la ville soudain s'enfuyait. Il avait cette peur qu'au souvenir on appelle « courage ». Un merle sautait devant lui sur le sable, et semblait lui montrer le chemin.....

....Ce fut à deux pas de l'évêque que Jean Jacques, la gorge sèche, sentit que lui échappait le mot du premier abord. Des titres défilèrent dans sa tête comme les images d'un diorama — des « Monseigneur » — « Votre Excellence » — « Sire, » « Sa Grandeur » — « Mon Révérend ». Et ceux qui ne pouvaient convenir — Jean Jacques le savait — étaient ceux qui s'imposaient sans laisser place aux autres.

L'évêque leva les yeux, salua de la tête Jean Jacques qui ôtait son chapeau ; Jean Jacques fit la réflexion que la coiffe du chapeau de l'évêque était violette, et non rouge comme il le croyait. Et cette constatation barra le chemin à tout ce qui affluait en lui et qui demandait à s'exprimer.

— Monseigneur — mon père, dit-il, je demande pardon à Votre Excellence » L'évêque le regardait avec étonnement ; Jean Jacques perdit pied et jeta d'une haleine le fond de son cœur, comme un enfant qui tire le fusil en fermant les yeux. « Mon père — je voudrais venir à Dieu » .... Et là était bien le capital de sa pensée. Il resta tête basse, étonné d'en avoir tant dit, ou peut-être ébloui d'être là dans l'attente d'un miracle.

— Mon enfant nous venons à lui tous les jours. » La voix était amicale. Jean Jacques releva la tête... L'évêque lui avait posé la main sur l'épaule. Les lèvres étaient minces et comme en mouvement continu.... « Mon cher enfant.... » Il y avait un sourire un

peu tremblant et un regard qui voyageait. Jean Jacques sentit que le regard passait par-dessus sa tête si le sourire était pour lui.

.... « Voyons, mon cher ami, vous êtes tout jeune, n'est-ce pas? Vous avez fait vos communions. Songez-vous à fonder un foyer?

— Oui, mon père.... non, mon père..., répondait Jean Jacques.

— Avez-vous été élevé dans une famille chrétienne?

— Non, mon père, dit Jean Jacques, et il eut envie de pleurer.

IV

. . . .

. . . . Maintenant l'évêque parlait d'une voix très amicale, sans heurts. Les mots lui venaient aisément. Il avait gardé un peu de mie de pain dans sa main gauche ; quelquefois machinalement il en envoyait un petit morceau devant lui. La phrase alors restait en suspens une seconde.

Jean Jacques écoutait. Ce que le prêtre lui disait était simple et bon à entendre. Jean Jacques lui savait gré de lui parler si cordialement, et dans sa tête il cherchait d'avance un remerciement qui fût à la fois déférent et sortit bien de son cœur.

L'évêque évoquait des vies de patience et des félicités intérieures ; il parlait aussi de tâche consentie, et d'espoir, et de la douleur qui est un pas vers la joie inénarrable.

Jean Jacques songeait à la crosse d'or — Le temps d'un éclair de soleil sur l'eau, il eut envie de dire :

« Avez-vous vu une messe de communion? Avez-vous vu l'entrée de l'évêque, quand joue le grand orgue? »

Cette pensée le fit sourire. Il se détourna. Dans le bassin jouaient deux carpes et passait une file de poissons rouges : « Il y a des poissons rouges qui ont le dos gris » pensa Jean Jacques.

L'évêque parlait, son regard se posait sur le jeune homme, moins lointain, comme chargé du souvenir d'autres jeunesses — la sienne peut-être. Jean Jacques hochait la tête respectueusement.

« Oui, Monseigneur ... Je tâcherai, Monseigneur... » et intérieurement, sans savoir pourquoi, il se répétait : « Il y a des poissons rouges qui ont le dos gris. » Il sourit encore, et l'évêque augura bien de l'efficacité de la bonne parole.

— Mon cher enfant, faites vos Pâques. Comment voulez-vous que Dieu vienne à vous, si vous n'allez pas à Lui » — « Je vous remercie, Monseigneur. » — Il disait maintenant Monseigneur avec facilité, avec aisance, presque avec grâce.

Si son père l'épicier le voyait ainsi en conversation amicale avec le premier des prêtres du diocèse, le chapeau à la main, un « Monseigneur » fleuri sur les lèvres ! Ce serait une déception pour son père, peut-être une rupture entre eux, mais ce serait si drôle ! !

.....Jean Jacques vit l'évêque s'éloigner, du même pas, avec les mêmes arrêts devant les branches basses des arbres et les fleurs que Dieu a faites. Puis il se mit en route lui aussi ; il était tard. Il avait gardé son chapeau à la main. Il rentra chez lui . . . . . .

. . . .

Le soir, après le bureau, à la devanture d'un petit libraire, il vit deux photographies de l'évêque. L'une le représentait à la ville, l'autre en vêtements sacerdotaux.

Jean Jacques hésita un instant, puis entra dans la boutique et acheta le portrait de son évêque, en soutane comme il l'avait vu le matin.

.....Au dîner, il montra négligemment l'image —

« Un camarade l'avait glissée pour plaisanter dans ses papiers. »

L'épicier était fatigué ; il chercha sans la trouver une plaisanterie appropriée.

« Il n'a pas une vilaine tête » hasarda Jean Jacques.

— Il ne faut pas s'y fier, lui répondit son père. Si ces saligauds de donneurs d'eau bénite osaient faire par devant ce qu'ils font par derrière..... !..

Jean Jacques approuva par lâcheté — mais il garda l'image.

V

Jean Jacques connut Greffier, Simiane, Angot et Jean Cagoule.

Ils étaient une bande joyeuse qui, à de certains matins, emplissait de sa présence le Jardin des Plantes déserté !

Ils s'y donnaient rendez-vous vers onze heures. Le premier arrivé était généralement un jeune homme aux manières avenantes et délibérées. C'était Greffier : Jean Jacques n'eût su dire s'il les connut par leur nom pour les entendre se nommer les uns les autres, avant d'être admis à les approcher, et dans quel ordre il fut capable de mettre les noms sous les figures. En réalité, ils ne furent d'abord pour lui que les fractions d'une unité ; il les unit dans son admiration et par la suite dans son souvenir.

Greffier, en attendant les uns et les autres, fumait une petite pipe courte, et flânait, les mains libres, avec une désinvolture physique et une aisance que Jean Jacques considéra longtemps comme des façons américaines ; il en avait vu peu d'exemples en une ville de traditions où la flânerie implique toujours l'idée d'une canne recourbée et d'un front penché sur la terre. Greffier pour passer le temps griffonnait des dessins sur du papier jaune, ou des lignes courtes en forme de vers, tirait des coups de chapeau aux vieillards sur

leurs bancs, qu'il obligeait à une vaine promenade mentale parmi leurs lointaines relations, ou accostait avec politesse les petites filles au-dessus de quinze ans. Elles fuyaient ou se laissaient rejoindre. Au bout de cinq minutes d'une conversation dont il assumait la charge, il leur faisait comprendre qu'il attendait des amis et les congédiait avec une poignée de main distante.

.....Angot le rejoignait. Il avait le cheveu doré au soleil, roux à l'ombre. Il était habillé avec un grand soin et un gros effort vers le dandysme. Il portait le monocle à l'œil gauche et s'était voué au genre anglais. Assis, et lorsqu'il écoutait ses amis sans entendre, appliqué seulement à ponctuer la conversation d'un hochement de tête de diplomate vieillissant, il était merveilleux de flegme. Malheureusement, dès qu'il s'animait et marchait, son pas nerveux et la hâte de ses gestes trahissait que, bien qu'il aimât l'Angleterre, il n'était pas né Anglais.

Simiane portait également le monocle, mais il en ornait son œil droit. Il semblait moins vigoureux que les autres, allait d'une démarche qu'il ne lui déplaisait pas de savoir alanguie, et, quand ses amis pressaient le pas, semblait leur dire de toute son allure nonchalante : « Allez devant si vous voulez. Vous savez que je n'ai jamais fait d'exercices physiques et que je ne vous suivrai pas. Je fais ma petite promenade dans Ste Hélène... et ne puis que marcher à mon pas, en jetant sur les choses environnantes un regard compréhensif, mais distant. » Les autres filaient sans l'attendre, et il les rejoignait.

....Puis Jean Cagoule. Il arrivait le dernier, massif, roulant d'une jambe sur l'autre, traînant une grosse

canne — un large sourire de bonté sur la figure. Il s'annonçait d'une sorte de grondement de voix sonore ; il levait et abaissait trois fois sa pipe à bout de bras au-dessus de sa tête en guise de salut, avec une joviale majesté.

Puis il abordait les autres comme un gros steamer entre au port, serrait les mains sans s'arrêter, en chantonnant un « poum, poum poum, ti, la li la li poum, poum, » qu'il préférait aux vaines formules de politesse.... d'un élan courait vers le premier banc et s'y laissait tomber avec des clameurs de contentement, qu'il appelait : « Un retour sincère à l'instinct. »

Son rire de grand enfant qui a fait une bonne plaisanterie à la vie en jouant avec elle à cache-cache, sa grosse voix bourdonnante, ses bourrades maladroites et cordiales entraînaient les autres. Il était l'âme affectueuse du petit groupe, sa raison d'être et l'excuse à sa jeune extravagance. Il apparaissait comme un grand frère qui sait les ambitions, les orgueils et les intimes timidités de ses frères jeunes et qui leur a dit à chacun : « Je sais ce que tu vaux, va... et j'en parlerai avec toi quand tu voudras — cœur à cœur. Je ne crois pas beaucoup en ton monocle, mais je te trouve très bien avec, et je sais tout ce qu'il y a de vrai dans tout ce que tu nous montres de faux.... Moi aussi je crois bien sincèrement à des choses bien sérieuses .... Mais cela ne m'empêche pas de chanter — « poum, poum, poum, poum, ti la lila ! poum, poum. » Tu vois, je me suis acheté une grosse canne pour ressembler à Balzac.... et une pipe en buis avec un bout d'ambre pour ressembler à Francis Jammes..... Je sais ce que tu vaux.... tu sais ce que je vaux.... Eh bien ! maintenant nous allons jouer.... et faire du bruit....

Cela nous évitera depens er, toi à ce que tu m'as dit, moi à ce que je t'ai raconté.... Hurodax! Hurodax! Tel est mon cri de joie. »

Bien entendu, Jean Jacques ne sut tout cela que par la suite. Mais dès les premiers jours, avec une perspicacité bien exceptionnelle de sa part, il avait pensé : « Celui-là est le meilleur de tous. Les autres s'entendent bien entre eux et avec lui. Lui, les aime. Ce doit être celui qui a eu le moins de chance jusqu'ici. »

.....Quelquefois d'autres camarades se joignaient à eux.... On sentait d'excellents jeunes gens de famille qui rêvaient d'indépendance, et que le premier contact avec l'indépendance gênait. Jean Jacques les voyait un jour, puis ne les voyait plus que par hasard...

Réunis, ils se mettaient en route par les allées du jardin, scandalisant les gens paisibles par l'ardeur de leur verbe, l'impertinence aimable de leur sourire à qui levait les yeux sur eux, et une façon toute spontanée qu'ils avaient de se sentir chez eux sur chaque grain de sable où ils mettaient le pied. Jean Jacques les suivait à distance, jetés avec ardeur dans ces discussions esthétiques qui mènent loin du point de départ, ou livrés à un humour dans le vide qui ne demandait qu'une occasion pour s'exercer en fait, au détriment des promeneurs, de la loueuse de chaises, ou du vieux gardien médaillé.

La jeune bande ne reculait pas devant les pires plaisanteries. Greffier les suggérait, Simiane les mettait au point, Angot les exécutait : il n'ignorait pas que tout Anglais de haute race se doit à l'extravagance pourvu qu'il y apporte une exacte froideur.

Il fallait généralement fuir les conséquences d'un tel humour. Greffier s'éloignait à longues enjambées,

Angot avec toutes les ressources d'un fils de lord sportif, Simiane avec la décence d'un empereur en promenade qui voit venir l'ondée. Jean Cagoule venait le dernier. Ployé par le rire, il perdait beaucoup de temps à se taper les cuisses en signe de joie.

Seul, Jean Jacques restait près du champ du méfait, tout acquis à la bande joyeuse, admirant bien fort ces jeunes hommes d'une assurance si parfaite, qui récitaient des vers à haute voix, ou en écrivaient sur du papier jaune, si pleins de choses et si riches d'imagination qu'ils n'hésitaient pas à la gaspiller avec une noble insouciance en des plaisanteries hasardeuses, qu'il eût fallu des mois, et le génie en plus, à Jean Jacques pour imaginer, et des semaines de lutte contre des scrupules de tout ordre, pour mettre à exécution.

A force de suivre les jeunes gens là où ils transportaient le champ d'expérience de leur humour en action, Jean Jacques finit naturellement par se faire prendre en leur lieu et place.

Un jour que Greffier et Angot avaient pêché à la ligne une carpe centenaire et l'avaient délicatement posée sur l'herbe, Jean Jacques resta devant le poisson, les yeux noyés de joie, à le regarder s'agiter et briller dans le soleil.

Le gardien survint. On fouilla Jean Jacques. Il lui fallut de longues protestations pour prouver son innocence et son ignorance des coupables.... Quand il passa la grille, il trouva les jeunes gens. Ils avaient suivi de loin le débat. On s'excusa, on remercia Jean Jacques.... et Angot l'assura, avec l'accent, que le plaisir de le revoir serait pour lui un « grand priv'lège ».

VI

Il les revit le lendemain et d'autres jours, fut admis à suivre avec eux les allées, même à s'asseoir sur les bancs à côté de l'un ou de l'autre.

Leur prestige augmenta à ses yeux en des proportions qui le découragèrent ; il ne s'était encore senti qu'intimidé ; il se sentit nettement indigne.

Ils avaient fait des études, ils avaient lu, ils avaient un peu vécu. Un besoin de beaucoup connaître, un désir de beaucoup monter.... des souvenirs — déjà — d'où ils tiraient la leçon pour l'avenir, ou qu'ils évoquaient çà et là avec pudeur, pour se prouver peut-être que le passé répondait de la capacité de leur cœur, élevèrent un mur aux yeux de Jean Jacques. Et derrière ce mur il eut bien peur de les voir disparaître. Il s'était senti de force à admirer leurs plaisanteries, leurs attitudes amusantes, encore que tout cela lui parût bien au-dessus de lui. Mais leurs préoccupations et le cours de leur pensée réelle, était d'un niveau très supérieur à ce qu'ils laissaient d'abord voir.

Ils avaient de jeunes têtes et de jeunes cœurs en action.

Jean Jacques comprit très vite que leurs bonnes plaisanteries n'étaient que du déchet, et que l'humour de leurs paroles n'était point ce qu'il avait sup-

posé. L'humour n'était pour eux ni un but, ni une fin, il était une explosion de jeunesse qui veut sa part de jeu et se libère et bondit en récréation pour se récompenser d'avoir bien travaillé. Mais ce n'est pas une jeunesse folle, et son bondissement ne l'entraîne pas très loin. Il lui faut un jeu où ne se compromette pas le pincement de lèvres ouvragé, ni l'attitude que chacun a choisie pour soi après des recherches (dans les livres peut-être, mais ils sont les premiers capitaines des navires qui mènent vers les îles, et les guides beaux parleurs des premières introspections) l'Attitude, avec un grand A, que les jeunes gens bien doués adoptent comme un pavillon — pour laquelle ils se feraient noblement casser la tête, et qui par la suite ne les fera jamais sourire, à moins qu'ils ne la retrouvent dans leurs fils.

.....Ils avaient choisi pour jeu un jeu qui n'écartât pas leur esprit de ses préoccupations habituelles. Ils l'appelaient « l'humour », s'y complaisaient, et ne se faisaient pas faute de le considérer comme une façon aisée de jongler la tête en bas avec leurs connaissances de psychologie et de logique. Ils montrèrent — à l'occasion de la carpe notamment — qu'ils étaient capables d'aller loin dans l'absurde. Mais les jeux d'esprit eux-mêmes dégénèrent.

....Jean Jacques sentit confusément tout cela, et aussi que, sans parler de jongler la tête en bas, il n'était apte à jongler d'aucune façon, ni même à bien apprécier le travail des jongleurs....

Il admirait en ignorant — de bonne foi — avec la crainte toujours qu'on lui demandât : « Vous riez, n'est-ce pas, de ce que je viens de dire. Qu'est-ce que j'ai dit? » A la façon dont il eût répété les mots

on eût compris sans doute qu'il n'avait guère pénétré le sens.

.....Puis tous ces jeunes gens avaient des ambitions. Ils avaient eu de primes jeunesses grises, studieuses, ou opprimées. Ils aspiraient à l'exaltation d'eux-mêmes et à la conquête du monde.

Angot dessinait, les autres écrivaient, et quelles que fussent leurs situations du moment, ils avaient foi en leur génie, en leur étoile, en tous les vents qui poussent les barques.

Jean Jacques avait bien eu une jeunesse grise et une enfance dépourvue de joies — mais il n'avait d'autre ambition que celle de bien faire dans le présent... Quant à l'avenir.... il irait où « on » le mènerait puisque « les gens ne sont pas contents de vous voir vous en aller tout seul ! »

.....Ainsi Jean Jacques vit dans la crainte d'apporter au jeune groupe le poids mort de sa présence et de recevoir au bout du compte un camouflet de plus. « Ils sont trop intelligents, pense-t-il. Tant qu'ils ne me demanderont pas de parler, cela ira bien.... Mais je ne peux pourtant me taire tout le temps — j'aurais l'air de m'ennuyer. »

Ils semblent également plus riches que lui, à l'exception de Jean Cagoule qui ne paraît pas très argenté... Mais, lui, apporte tout autre chose. Jean Jacques, désespérément, sent qu'il n'apporte rien. Et pourtant ils ont une façon d'envisager la vie avec une si belle liberté, qu'il est bon de les entendre et de sentir près d'eux se dégourdir une timidité ou un scrupule !

« Je n'irai plus ... que de temps en temps. » Il y retourne. On l'accueille bien. Il écoute, retient des titres de livres, pour les lire à tout hasard ; Simiane parle

avec tendresse et une voix choisie, qui est peut-être celle de son cœur, d'un poète mort jeune. Cagoule cite des vers comme il dirait le « *De Profundis* » dans une cave. Angot cligne des yeux nerveusement sous le monocle comme si l'émotion allait faire violence à son impassibilité. Jean Jacques prend une figure de circonstance — celle qu'il fit le jour où il renversa l'œuf sur son pantalon habillé — et rêve d'un « Si jeune... c'est malheureux ! » qu'il pourrait glisser sans déranger personne. Naturellement on parle d'autre chose ..... il ne s'en est pas aperçu. « Et toi, tonitrue Jean Cagoule, combien de fois par jour connais-tu la femme selon la Bible?

— Comment? dit Jean Jacques.

— Combien de fois commets-tu par jour l'acte de chair?

— Oh ! pas tous les jours, loin de là. — Le monocle d'Angot roule dans le sable.

— Tu as raison... vanité... vanité... L'acte de chair est vanité !

— Vous pouvez le dire, affirme Jean Jacques.

......Eh bien ! il est capable lui aussi de tenir sa place dans la partie... et de dire son mot... ! Ils rient bien.... Ils rient presque autant que pour la carpe...

Greffier se tient l'estomac comme s'il venait d'avaler sa petite pipe de travers.... Ils rient trop...

— Ils se moquent de moi, pense Jean Jacques, je ne reviendrai plus, je ne suis pas assez au courant.

...Puis ce matin là, ils ont raconté de si amusantes anecdotes, avec une liberté de vues si dégagée des entraves où trébuche Jean Jacques depuis ses trois ans et six mois ; Angot a refusé avec une si seigneuriale impertinence de payer deux sous pour sa chaise ;

Jean Cagoule, monté sur la sienne, a si bien déclamé « qu'il allait montrer les Vérités nouvelles de la terre » et dans son élan a si bien basculé et roulé dans le gazon... un peu plus tard il a murmuré avec un ton d'une mélancolie si fugitive : « Le ressemelage des chaussures coûte cher, c'est ennuyeux. » que Jean Jacques, s'est senti lié au petit groupe par les liens d'une admiration entière, d'une tendresse toute donnée et d'une aspiration qu'il conçoit mal encore.

VII

Belles journées pour lui — et justement la fin du printemps et le premier soleil d'été sur les promenades....

On a fui le « Jardin des Plantes » où l'on a eu des ennuis avec le gardien. Mais la ville est si grande et si variée ! Que Jean Jacques la connaissait mal, bien qu'il l'eût mesurée en tous sens de ses enjambées sans dessein. Une chose est de suivre les trottoirs, en faisant le compte des petits événements de la semaine, et des petites dépenses du jour, les mains ballantes, l'esprit endormi ; une autre de descendre les rues — quatre ou cinq sur une ligne — comme si les maisons, les boutiques, les passants qui d'eux-mêmes se refoulent et s'effacent, n'étaient là que pour vous voir passer !

Jean Jacques songe à une descente de princes héritiers dans une ville. Ils vont la visiter avec une curiosité que ne gêne aucune honte, s'amuser de tout ce qui est amusant — et tout est amusant, les têtes des gens, les photographies aux devantures, les affiches derrière les grillages, les inscriptions sous les statues, à qui sait voir sans timidité préconçue, avec un regard assez aigu pour crever les baudruches ! — Ce n'est plus la ville natale, c'est une ville de passage, où l'on est pour un temps. Nul ne doit le salut aux princes,

puisqu'ils voyagent incognito, mais nul n'oserait faire obstacle à leur désinvolte promenade, ni leur disputer le milieu de la chaussée : il y a telle façon de porter l'incognito, qui le révèle — et ils ne sont pas fâchés qu'on ait deviné le leur.

Rangez-vous sur les trottoirs, gens de la ville, retournez-vous sur leur passage, discrètement, si vous voulez, montrez-les du doigt aux enfants, haussez les épaules derrière eux, suffoquez d'indignation contenue quand vous les voyez occupés à dégonfler les baudruches, mais faites place aux princes héritiers en visite ! Et faites place aussi à Jean Jacques : il est « l'escorte », il suit, le cœur fleuri, un peu ahuri de son élévation, tout prêt à se cramponner aux vestons des princes du sang pour ne pas les perdre....

....La vie a changé d'aspect comme la ville.

Le premier moment de trouble passé.... la timidité un peu surmontée.... il s'assimila, plus aisément qu'il ne l'eût cru, ce qu'il entendait. Il n'était pas sans intelligence. Il eût été, comme un autre, capable de choisir en lui et autour de lui, si dès l'enfance on lui avait laissé le choix. Tout cela dormait et se réveille peu à peu. Jean Jacques n'a jamais entendu parler de tant de choses nouvelles, ni des choses connues, sur un ton si différent. Voici de nouveaux paysages. Il en est de grandioses, il en est d'intimes, il en est d'abrupts, il en est d'amusants. Ici, il doit faire frais à dormir et à rêver, là on monte lentement et il faut tailler soi-même les marches dans la roche noire, mais, en haut, quel air léger et comme on doit se détacher sur le ciel. Et l'horizon est en déplacement continu, et dès qu'on monte sur la colline, on voit un autre paysage ; ils se combinent à l'infini.

Voici les paysages connus. Où s'était-il placé, Jean Jacques de Nantes, pour les voir comme il les a vus?... Voici les plus habituels... une rue plate entre des maisons... des terrains entre des murs, qui ressemblent à des cours d'école.... un champ d'herbe un peu pelé, où broute une chèvre au piquet.... et ce grand mur qui fait le tour de tout. Mais c'est un mur très ordinaire! Il s'était donc mis à plat ventre contre terre, les mains en abat-jour, pour ne rien voir au-dessus du mur. Et puis il y a des portes!...

Oui, mais voilà... ni son père, ni sa mère n'auraient été contents de le voir sortir... et lui-même, la porte ouverte — il se connaît bien — se serait senti si inquiet, et le cœur si gros, d'avoir fait de la peine!

...Les paysages apparaissent, disparaissent aux yeux de Jean Jacques. Il ne fait guère encore que les entrevoir.... pourtant quelques-uns s'imposent et demeurent, plus précis, plus larges... Des routes s'offrent... laquelle suivra-t-il? — Un fait est certain : il ne reconnaît plus les lieux ou sa rêverie tournait en rond... Il a déjà passé un mur. Il n'est pas encore bien loin et pourtant, de la petite élévation d'où il regarde, derrière lui il aperçoit tout diminués, tout rapetissés, ses patrons, les voisins de la rue Porte-Neuve, son père et sa mère, et, par un effet de contre-jour, ne distingue même plus sur leurs visages de quel œil ils le voient partir.

VIII

...En fait, on le vit moins chez lui. Aux heures des repas il fut distrait. L'épicier remarqua avec hostilité une contraction ironique sur les traits de son fils « chaque fois qu'il disait quelque chose de sensé » et sa mère s'aperçut qu'il apportait son seul corps devant la toile cirée à carreaux.

— Tu les aimes donc bien tes amis? — Ce sont des gens supérieurs, dit Jean Jacques. Ils voient la vie de plus haut qu'on ne la voit généralement.

— Peuh ! dit son père, des imbéciles !...

Sa mère pour la première fois souffrit sans rien dire.

...A son travail Jean Jacques apporta un esprit nouveau. Le calcul des boîtes à sardines, ou le relevé des factures, ne lui apparurent plus comme une fin, mais comme une besogne momentanée et transitoire. « Mon destin ne sera pas là, » se prit-il un jour à dire en pliant ses manches de lustrine. Depuis peu de temps il osait employer des mots d'une si large envergure. Mais ils n'étaient pas seulement pour lui des mots ; ils correspondaient à des idées et à des aspirations encore assez confuses, qui demandaient à se connaître mieux.

« Je ferai cela pour gagner ma vie, le temps qu'il faudra... et puis... » Ainsi Greffier faisait sa médecine, Angot son droit... Simiane était vaguement destiné à

la carrière des ambassades, mais tous trois portaient sur un autre terrain leurs ambitions.

— Ah ! Je ne songe pas à devenir écrivain ou peintre... Ils ont du talent, ils ont du génie, tout leur sera permis... Je ne parle pas d'aller si haut. Mais enfin quelque chose... quelque chose qui me sorte... Ah ! oui... il me faudra quelque chose !

Et pour l'instant, l'indécision lui était chère.

— Ah ! oui, vivre pour moi-même... sentir les choses... me faire un esprit large. Comme ils disent : le dilettantisme... J'y arriverai.

Surtout l'exemple de Jean Cagoule l'exaltait au plus haut degré du besoin d'indépendance où il lui fût possible de se hisser.

. . . .

Jean Cagoule était né, comme Jean Jacques, dans une très humble condition. Il avait voulu faire des études ; il avait quitté son petit pays terrien pour venir les achever, boursier à Nantes, jusqu'au jour où il s'aperçut que sa large poitrine étouffait dans la salle d'études, et qu'un « type truculent » comme lui n'arriverait jamais à s'entendre avec un professeur de philosophie.

Il avait quitté le lycée. Il s'était engagé dans la troupe de théâtre... Il figurait... disait trois mots, gagnait soixante francs par mois. « Cela m'assure la vie » disait-il — Et il lisait, écrivait avec une rare richesse de dons les poèmes baroques qu'il déclamait aux camarades à une table de café ou le soir au cours Cambronne, sous les lampes à arc, et ceux qu'il écrivait pour lui — et pour deux ou trois. Il allait, prêt à la vie errante des acteurs qui réussissent mal ou à telle bohème imposée, désirant la gloire, doutant

de sa chance, avide de se donner, affichant « le mépris des contingences » et lavant son linge, ou cirant ses souliers lui-même — massif et doux. Il avait l'orgueil de ses amis, les aimant avec humilité, et méprisant qui n'était pas des siens et le regardait de haut. Il aimait la joie d'où qu'elle vînt, riait follement aux répétitions devant les airs de gravité des acteurs « qui ont une réputation à soutenir », leur disait pourquoi il riait, et eût aimé les voir rire avec lui, se tapait les cuisses quand il s'apercevait dans une glace, avec sa grosse tête, ses gestes lourds, sa marche balancée. Tonitruant, donnant de la voix pour le plaisir, déclamant du haut d'une borne, au coin de deux rues silencieuses, Baudelaire ou Bossuet — ou telle folie imagée qui lui passait par la tête — le soir, sur un banc perdu, il découvrait avec douceur à Greffier ou à Simiane une âme tendre et simple, un reste d'enfance blessée, une aspiration à tout jamais mélancolique à la paix du cœur, et une bonté qui ne discute pas. Il recevait les confidences, réchauffait une énergie, tapait dans le dos de l'espoir malade, exaltait l'avenir, sans beaucoup croire au sien.

— Et toi, Cagoule, mon vieux?...

— Moi, truculent, mais bon type !... Poum, poum, poum, poum...

Et il suçait sa pipe, comme un bâton de pâte pectorale... A Jean Jacques, par son seul contact, il donna l'espoir et un goût de la vie aventureuse qui ne demandait qu'à grandir.

Il lui donna l'envie de connaître. Jean Jacques lut les livres qu'il avait achetés. Autrefois il faisait la lecture à sa mère, quand on lui avait prêté un livre ; cette fois, il n'y songea même pas. L'épicière se jugea

reléguée ; sans rien dire, elle lut les livres, comprit mal, et se sentit encore plus loin.

...Mais Jean Jacques ne regardait plus ce qui se passait dans sa maison... Le voici cours Cambronne, le voici dans les banlieues, sur les routes — Greffier lance des pierres par dessus les arbres, Angot arbore une casquette à carreaux et demande sa route en anglais aux passants, avec une sournoise politesse... Jean Cagoule parle d'une tragédie... qu'il voudrait écrire.... en vers libres.

....Voici Jean Jacques à la terrasse d'un café... le voici sur les marches du théâtre.... sur les quais de la Fosse : Simiane lit un poème, où il est question des navires, des arrivées et des départs !

...Et voici un jour plein entre tous. Ils ont pris le bateau, qui mène dans un petit pays de la Loire au bout du port... Une terrasse au premier étage d'un estaminet. On boit ; Jean Jacques, boit, comme les autres. On voit la Loire... on voit la ville, étagée, comme sur une carte postale... Ils écrivent des vers... Jean Jacques assiste, Jean Jacques est témoin, Jean Jacques est mêlé — et le soleil qui tombe dans la Loire, dit à Jean Jacques, comme aux autres, qu'il y a des choses à voir, plus loin que le bout du fleuve, qu'il s'en va éclairer une autre face du monde, et qu'il reviendra, demain, luire pour Jean Jacques, comme pour tous.

. . . .

IX

Angot, Simiane et Greffier sont riches d'argent de poche. Du moins, s'ils ne le sont pas, dépensent-ils ce qu'ils possèdent avec imprévoyance au café, au restaurant, en excursions sur les bateaux mouches, ou en pèlerinages vers les guinguettes au bord de l'eau.

Élevé dans le culte de l'économie et sa stricte pratique, Jean Jacques se résigne à les suivre là seulement où « il n'y aura pas d'argent à dépenser » et se condamne à écouter des projets de réjouissances et de bombances dont il ne sera pas.

« J'aurais bien voulu être des vôtres, mais, demain, j'ai du travail supplémentaire... Je ne pourrai pas non plus dimanche ; je vais voir ma famille à la campagne. » Et, le bureau fini, ou les vêpres sonnant, Jean Jacques estime le monde vide.

Parfois, pour combler une journée de congé creuse, Jean Jacques va rendre visite à Louis Auffray, dans sa ferme parmi les champs. Il part vers l'heure de midi, traverse les faubourgs de la ville où des enfants en sarrau jouent aux billes sur les trottoirs. Aux carrefours, devant les auberges, des voitures dételées de maraîchers lèvent leurs brancards d'un geste raide, dessinant des ombres courtes aux pavés des rues.

Passé l'octroi, c'est presque tout de suite la campagne. D'abord de petites maisons dans des jardins,

avec des balcons de bois peint et des grilles de couleurs claires. Elles s'espacent de plus en plus. Des sentiers partent de la route qui vont se perdre dans les terres sous une voûte de feuillage où le soleil frôle les branches.

Et puis c'est la suite des champs, vides à cette heure de jour. Un grand silence est sur les choses. Seul, un vieux casseur de cailloux, dans le renfoncement d'une haie vive, à la lisière d'un champ, mange en tirant des provisions d'un panier en osier jauni.

Jean Jacques, son chapeau sur les yeux, suit le milieu de la route. Il fredonne une chanson de marche qui, fatalement, et de par l'expression qu'il lui donne, n'en est plus une. Assis — pour faire diversion — sur une borne kilométrique, il regarde tourner un moulin, faisant défiler dans sa tête des cortèges engourdis d'événements passés ou à venir, tirant lentement sur sa pipe à la faveur du grand soleil.

....A l'heure d'après-midi où le charron recommence son travail dans l'ombre chaude de sa forge, il traversait le petit village.

Sous le gros arbre, près du vieux puits, des jeunes filles causaient, penchées sur de la lingerie blanche, du soleil plein leurs jupes. Elles levaient la tête sur son passage. Il les entendait rire derrière lui, peut-être en manière de moquerie ou de naïve provocation, peut-être aussi parce que le cours de leurs pensées exigeait cette gaieté subite.

....Aux cabarets et aux auberges, des rouliers dormaient sur les tables — les servantes choquaient des verres dans les armoires — le tic-tac des horloges venait des maisons jusqu'à lui, lent comme des paroles de sagesse.......

....Jean Jacques était à peu près certain de retrouver Louis Auffray philosophe sur le vieux banc, usé aux angles, où il a râpé une à une toutes ses culottes de velours.

Ce banc s'appuie à la maison... Des fougères ont poussé alentour parce que le soleil y vient très atténué. Louis Auffray depuis des années s'est complu à y fumer sa pipe aux après-dîners.

De là, il embrasse d'un coup d'œil les grandes prairies coupées de barrières, le pont sur le ruisseau, plus près, son poulailler de treillage.

Le poules et les coqs s'en vont au fur et à mesure vers leur destin lamentable ; le poulailler reste le même, tant il est vrai que le départ d'un être modifie peu à l'aspect général des choses — cela sur toutes les échelles, pour les hommes comme pour les poules, qui dans une certaine balance pèsent sensiblement un même poids.

— Bonjour, père Auffray !

— Comment allez-vous, garçon?

Il lui tendait la main, du recul de son corps lui faisait une place sur le banc, plissait drôlement le cuir de sa paupière, en une manière d'intelligence, lui bourrait le genou à deux reprises, finalement hochait la tête avec un petit claquement de langue.

— Conte-moi ce que tu deviens, garçon.

Louis Auffray écoutait en silence — avec parfois un haussement d'épaules qu'il dédiait sans doute à l'ensemble des choses. Il avait, aux temps reculés de sa jeunesse, tenté de grandes aventures et entrepris des voyages sur les mers — aimé une femme. Le tout avait piteusement fini. Il avait, depuis, fait beaucoup de métiers, jusqu'au jour où il s'était établi définitive-

ment marchand de poules. Il vivait là seul..... Il n'aimait pas les hommes. La terre de campagne lui suffisait, la contemplation de petites choses, la fumée qu'il tirait de sa pipe, la lecture d'une vieille bible qu'il conservait dans un tiroir.

.....« Ce que tu me dis là, garçon, c'est intéressant, sans l'être.... Ton père est un homme qui ne se laisserait point faire tort d'un sou, mais c'est peut-être bien sa seule vertu.... Ta mère est une bien bonne dame... Elle jouait avec mes poussins quand elle était petite... Elle n'était pas plus méchante qu'eux.... Je ne te dis point qu'elle l'est devenue... Quand je lui apporte ses treize œufs à la douzaine, il y en a quelquefois un qui est un peu moins gros que les autres... il n'y a que celui-là qui l'intéresse... La voilà si chagrine qu'elle ne pense seulement plus aux douze autres.. C'est à croire que je les ai apportés en trop....

...Tu as des amis : c'est de la jeunesse ; faut attendre qu'elle vieillisse pour savoir ce qu'elle vaut.

...Non, ce que tu me racontes, mon garçon... c'est intéressant sans l'être. »

.....Il disait aussi : « Je t'aime bien. Tu es le seul vivant à qui je pense quelquefois en donnant du grain aux petits, ou en conduisant ma carriole... Cela tient peut-être à ce que tu me rappelles un garçon que j'ai eu dans le temps.... Il ne promettait pas de devenir extraordinaire... Mais il était bien affectueux, bien crédule... avec des pauvres petites épaules maigres... Je l'avais eu dans mon voyage au Mexique... Il est venu mourir ici....

Dis-toi à part toi : « Le père Auffray m'aime bien... » Ils ne sont pas trois qui peuvent le dire...

et puis, viens arroser les artichauts, pour te faire des muscles. »

. . . .

. . . .

Il fut plus catégorique un jour que Jean Jacques avait promené sa mélancolie à côté de lui comme une ombre, sans pouvoir la perdre en route.

« ...Tu finiras par leur dire bonsoir à tous, mon garçon...

— .....?

— Tu feras comme moi un jour... Tu leur diras bonsoir à tous.

— J'aime bien tout le monde, père Auffray.

— J'ai été comme toi, garçon, pas plus bête, pas plus méchant... je ne veux pas t'offenser..,. un peu plus déluré... J'ai eu de l'instruction aussi... et de l'argent plus que tu n'en as... Tout cela n'empêche point qu'un jour je leur ai dit bonsoir à tous...

Écoute-moi bien : Je vais te dire ce qu'il faut à un garçon comme toi, parce que, s'il ne l'a pas, il n'aura rien... et sans être exigeant, il cherchera toujours quelque chose. Et bien ennuyé il serait si on lui disait : « Que cherchez-vous, mon garçon? » parce qu'il ne saurait pas quoi répondre.

— Que me faut-il donc, père Auffray?

— Ce que j'ai : la maison... les champs... le poulailler... Parce que, vois-tu, une petite maison comme celle-ci....

X

....« Une petite maison comme celle-ci avec des champs devant et du bois derrière — les occupations que te donnent les poules et le cheval — une petite fine à midi — une bonne pipe après le dîner assis sur ton banc — et la chasse quand c'est l'époque si tu aimes chasser... cela peut tenir la place d'un tas de choses. Je te le dis, j'ai eu plus d'ambitions que j'en ai. On me donnerait aujourd'hui cent mille francs pour les reprendre là ou je les ai laissées... que je dirais « Je ne joue plus à ça. Faites-en cadeau à un autre. Cela lui fera peut-être du profit. » Tâche un jour de trouver une pipe comme la mienne et de te payer six douzaines de poules.

Seulement, ce jour-là, il faut carrément que tu mettes ma blouse bleue et que tu dises bien dans ton à-part-toi : « Je l'ai sur le dos — je ne la quitterai plus. » Sois quelque temps sans te regarder dans l'armoire à glace pour ne pas regretter ton petit veston du dimanche. Et dis-toi encore, comme je ne sais plus quel amiral : « J'y suis, j'y reste. » Ils peuvent venir me chercher ; ils ne me trouveront plus. Ou s'ils me trouvent, je ne bouge pas. Je ne savais peut-être pas grand'chose. Je vais m'appliquer à oublier ce que j'ai appris de côté et d'autre. Voilà, mon garçon !

— Oui, père Auffray, disait Jean Jacques... Vous

êtes là, vous êtes tranquille... Tout s'est arrangé pour vous — forcément, puisque vous n'avez plus que vous.

— Laisse-les faire, va... et laisse venir. Je tâcherai de faire quelque chose pour toi.

. . . .

Les visions pacifiques de solitude heureuse.... les images de campagne, dorée ou luisante de pluie, avec des meules de foin, des chèvres à l'attache... des saluts amis de paysans.... un défilé de chromos d'albums.... accompagnent un moment Jean Jacques sur la route du retour.....

Ce sera bien !... c'est le père Auffray qui a raison !... Pourquoi pas?... Pourquoi le ciel ne se ferait-il pas léger pour Jean Jacques, un jour? Ce sera bien !... ce « serait » bien.....

Voici les premières maisons.... l'octroi n'est pas loin. Les images quittent Jean Jacques et tombent sur la route une à une... Six heures et demie... A sept heures il sera chez lui..... Il attendra une demi-heure le dîner...

Angot et Simiane doivent être au Molière... Greffier va les rejoindre et Jean Cagoule va passer vers sept heures et quart, avant d'aller jouer le *Juif Errant*. « En prenant le tramway, je serais à temps à l'apéritif. » Mais, c'est encore une dépense : hier le Molière, où il a payé pour tout le monde — c'était son tour, mais c'est une dépense tout de même — aujourd'hui une station à l'auberge en cours de route à l'aller, une autre au retour.... le Molière encore.... « Si je prends l'apéritif aujourd'hui, je ne le prendrai pas demain. Si je me le réserve pour demain, demain l'après-midi passera plus vite. »

C'est l'idée d'attendre le dîner qui le gêne et l'at-

triste, et l'idée de dîner comme tous les jours, et, le couvert ôté, d'attendre devant le journal que l'heure du sommeil approche....

Dans le fond, ce n'est pas plus gai quand il va prendre l'apéritif.... Angot, Greffier, Simiane s'agitent et boivent le cœur léger.... Ils ont toute la soirée devant eux... les verres vidés, ils vont en remplir d'autres dans les petits restaurants où ils prennent leur dîner. Pour Jean Cagoule le beau moment de la journée commence ; il va se grimer, s'habiller.... descendre sur la scène.... faire une voix dans la foule au premier acte, un seigneur au troisième, un chanteur des rues ou un cardinal au dernier ; c'est du mouvement, de l'agitation, et le contact de gens « intéressants » qui « ne sont pas pareils aux autres » — et il paraît que les acteurs, au nez du public, s'amusent entre eux de si bon cœur !

Pour eux tous, l'apéritif n'est qu'un plaisir de transition. Pour Jean Jacques, il est une fin, une récompense, la joie promise. Il économise son plaisir et le liquide dans son verre, en regardant tourner l'aiguille : « J'ai encore cinq minutes... et une gorgée de Dubonnet. »

On se lève — lui quelquefois avant les autres, à cause de l'heure ; et quand il serre les mains, il a envie de dire : « Invitez-moi donc, si vous croyez que vous pourriez arranger cela avec mes parents qui m'attendent. » Naturellement on le laisse partir, avec autant de facilité qu'on l'accueillit. « Je resterai dîner un jour, avec eux.... oui.... un jour.... je ferai cela. » Puis il pense que ce serait un jour par hasard. Il se connaît. Il sait que, dès le potage, l'imminence du dessert lui donnerait envie de pleurer — d'autant plus

que ses camarades, qui sont des habitués, n'auraient aucune raison de prolonger ce dîner au delà de leurs habitudes.

« Un plaisir isolé ne peut pas faire plaisir » résume Jean Jacques.

.....Il tire sa montre. En discutant avec lui-même il a pressé le pas, il a gagné du temps.... La perspective de trois quarts d'heure vides devant lui l'éloigne du chemin de l'épicerie — et le fait même d'avoir voulu le fuir ce soir-là, le pousse au café Molière.

XI

Il le fréquenta avec plus de régularité qu'il n'eût osé l'espérer.

Simiane, Greffier et Angot le virent presque quotidiennement à leur table. Il dîna avec eux dans les petits restaurants, commanda du vin, lui aussi, laissa sa serviette en bouchon sur les tables, et parfois, ayant prolongé avec les autres l'heure du café et des liqueurs, dans une salle de buvette modique, fit la navette par les rues, ne quittant ses amis qu'à leur porte. Ils avaient accoutumé de se reconduire les uns les autres. Après quoi Jean Jacques retrouvait son chemin tout seul....

Un petit avancement au bureau, dû au brusque décès du second caissier, avait beaucoup fait pour arranger ses affaires. Il avait désormais une bonne petite situation. En Janvier, une gratification, qu'il ne déclara pas chez lui, lui avait ouvert l'horizon fermé. Jean Jacques calcula qu'en gérant cette somme avec économie, il pouvait deux ou trois fois par mois dîner en ville, et même inviter un jour ses quatre camarades, puisqu'en retour chacun l'inviterait une fois — ce qui lui assurerait quatre dîners gratuits. Peut-être ne fallait-il compter sûrement que sur trois, car il y a toujours un peu de déchet en matière de dîners rendus, mais c'était un petit sacrifice que ses finances lui permettaient. Peu à peu, avec l'habitude, il s'enhardit. Il osa regarder de sang-froid ses amis, analyser leur

sûreté d'eux-mêmes, discuter dans son intimité leur séduction. Il le faisait avec respect et le seul désir d'augmenter son admiration. Mais il sentait qu'il admirerait mieux le jour où il se sentirait auprès d'eux plus à l'aise.... et il se mettait à l'aise. De petits détails remarqués lui firent plaisir. Il remarqua, par exemple, que la belle confiance de Simiane et sa parfaite tenue le quittaient parfois à table. Il avait tel geste, telle façon de manier son couteau ou de se servir de la sauce, que l'épicière devant sa toile cirée n'eût pas tolérés à son fils. « Pauvre ami, pensait Jean Jacques, il s'est fait tout seul. Il a encore plus de mérite que je ne croyais. »

Dans une lettre de mise au point qu'Angot adressait à une petite fille trop éprise, et qu'il faisait circuler avant de la mettre à la poste, Jean Jacques releva deux fautes d'orthographe qui lui rendirent Angot plus cher : « Pauvre vieux, il a plus de génie que d'instruction. S'il voulait me donner son génie, je lui donnerais bien mon instruction. »

Il connut aussi que les guêtres de Greffier n'étaient pas de première fraîcheur : « Il n'est pas riche. Il ne veut pas que cela paraisse. »

Il ne les admirait pas moins tous, et ne les en aimait que mieux ; il se sentait honoré de ses petites découvertes comme de confidences — et, avec cette impression heureuse que chacun lui avait fait la confession de sa faiblesse, il se serait ouvert le cœur pour leur en donner des morceaux.

« Maintenant nous nous connaissons tous. Nous n'avons plus de secrets les uns pour les autres. » Il eût aimé dire cela à tout bout de champ, en réunissant toutes les mains de ses amis et en y joignant les siennes. Il ne l'exprimait pas, mais son œil le

disait. En même temps, la bouche se détendait, les coudes se décontractaient. Jean Jacques osa répondre sans qu'on l'interrogeât, parler sans cette façon des premiers temps de retenir le mot avant de le laisser aller... et de le suivre des yeux pour voir ce qu'il devenait, qui les avait mis en joie. Il osa rire de son plein gré, sans se croire obligé de pencher indifféremment vers celui qui parlait ce sourire tremblant, et un peu niais, qui les avait séduits d'abord.

.....Un soir que la brillante conversation des autres l'avait particulièrement sorti de lui-même, il voulut apporter à la discussion poético-psychologique que chacun soutenait pour la beauté des mots avec la plus spontanée mauvaise foi, l'appoint de son impression personnelle :

— Écoutez, dit-il je vais vous départager : je peux d'autant mieux me mettre à la place de chacun, que, tous les cinq ici, nous avons la même nature. ....En ses yeux brillait la conviction de celui qui parle pour tous. Les mots lui venaient avec abondance : il allait pouvoir les choisir ; les muscles se préparaient pour les gestes qui soulignent et appuient la pensée. Mais Jean Jacques s'aperçut soudain que l'auditoire ne lui était pas acquis..... Le nivellement « des natures » l'avait mal disposé. Angot et Simiane se turent, pincés, la tête un peu en arrière ou sur le côté.... l'air ailleurs... l'œil éteint d'un président d'assises qui attend qu'on fasse silence pour donner lecture du verdict.

« Louis XVI et moi, nous réparons les serrures à nos moments perdus », dit seulement Greffier, et en même temps — la main au gilet — l'arcade sourcilière étreignant le monocle — il mimait le lord anglais

impertinent et las et tel qu'on le représente de la façon la plus courante.

Seule débordait la joie de Jean Cagoule. Devant les figures figées et l'élan mort-né de Jean Jacques, il se tapait les cuisses, soufflait dans sa pipe vide, portait un toast, renversait son calvados sur la table, levait vers le plafond sa canne « en bois rustique » et poussait de retentissants « Hurodax ! Hurodax ! » C'était son cri de joie et il l'avait choisi, après des lectures, d'apparence mérovingienne.

.....Ce fut tout. « J'ai dit un « nous » en trop » — pensa Jean Jacques — et le reste de la soirée, il eut envie de pleurer. Il lui semblait injuste que ses amis eussent si nettement voulu lui signifier « des distances » qu'il chérissait trop pour les avoir oubliées.

« Je ne les verrai plus, bien sûr.... Je ne veux tout de même pas qu'on se moque de moi ! » Il essayait ainsi de se redresser devant lui-même. En réalité il eût pardonné à l'ironie ; c'était l'ignorance de l'attitude à adopter désormais qui le gênait.

« Non, c'est fini. Je vais payer ce soir pour Greffier qui a laissé son porte-monnaie dans son autre veston — et bonsoir ! »

Et quand il ajusta à son avant-bras la canne recourbée qu'il portait comme un parapluie.... ayant dit au revoir à tous et tourné les talons, sans reconduire personne ce soir-là.... deux larmes lui montèrent, sans qu'il pût les prévenir, car brusquement, au coin de la rue Contrescarpe, les bonnes heures de ces derniers temps venaient de lui apparaître frappées de nullité dans le souvenir.

. . . .

XII

— C'est malheureux que tu ne sois pas demoiselle. Tu aurais pu épouser le fils de Rousseau, le pépiniériste. Ça aurait fait « Jean Jacques Rousseau » — disait l'oncle Charles une fois l'an.

Jean Jacques se répétait la plaisanterie de l'oncle Charles en descendant la rue qui porte le nom du Genevois... Un peu plus bas, il se demanda par quelle transition, de la plaisanterie de l'oncle Charles il en était arrivé à se chantonner à mi-voix sur un rythme ralenti :

> « Ah ! ça ira ! ça ira ! ça ira !
> Car ils sont unis tous les vrais patriotes.

« Ah ! oui, mon père ! » Le Ça ira ! était le chant des Sans-Culottes, et l'épicier avait longtemps pris Jean Jacques Rousseau pour un Sans-Culotte.

Ayant retrouvé la chaîne de ses idées, il se demanda pourquoi il s'était inquiété de la retrouver. Sa pensée indécise balança un moment, avant de se lancer, entre les événements de la Révolution, le prix qu'il convient de mettre dans un rasoir... le son de la voix de Marie Lucienne, chaque jour plus indécis.... puis, sans prendre de décision... retomba dans le champ connu des préoccupations ordinaires, où Jean Jacques lui laissait peu de repos, la faisant sauter à cloche-pied à longueur de journées.

Au bas de la rue pourtant, elle reprit un peu haleine, — Jean Jacques se demandant ce qu'il était venu faire là — vagabonda un peu derrière les péniches qui allaient et venaient sur la Loire, interrogea les nuages, l'heure, la couleur du temps, sur l'opportunité d'aller à droite ou à gauche.

Jean Jacques prit à droite, et marcha devant lui sur la Fosse.

— Va, Jean Jacques! fais attention aux flaques d'eau. Tu portes les bottines que tu avais payées quarante francs, pour être élégant, toi aussi.... Tu les a choisies trop larges — parce que tu n'as pas l'habitude; aussi elles se déforment; mais que cela ne t'empêche pas d'éviter les flaques d'eau!... Quarante francs!....

.....C'est une pensée maternelle et qui sait entrer dans les petits détails matériels.

.....« Tu es venu là, petit, tout jeune ».

.....C'est une pensée qui vit à l'aise dans le souvenir.

.....« Tu y venais, pour les bateaux..... Par la suite tu y es venu avec des amis, ou dans l'espoir de mauvaises rencontres... ou pour ricaner avec Greffier qui se moque de tout, et a chipé un Baudelaire chez le marchand de livres de la place Bretagne, pour ricaner sur ceux qui s'imaginent voir du nouveau en faisant le tour du monde... Mais en ce temps-là, tu venais pour les bateaux.... Il faut reconnaître ce qui a été; tu avais raison ou tu avais tort, mais tu venais voir les bateaux! »

.....C'est une pensée qui veut de la précision jusque dans le rétrospectif.

.....« Vois où cela t'a mené, d'avoir bâillé à l'esprit

et aux mauvaises plaisanteries de Greffier. Il voulait bien de toi pour l'entendre. Mais il ne se soucie pas d'avoir à t'écouter. Cela t'apprendra à approuver avec une conviction sans réserves et une bouche fendue de contentement les jeunes gens qui gardent pour eux ce qu'ils pensent et te font cadeau du déchet. »

....C'est une pensée sévère, et qui fait la leçon, et qui démasque tout les torts.

....« Tu les aimais bien ! Tu croyais que peu à peu vous alliez vous entendre comme des frères... et que cela remplacerait telle chose... Oui ! chut ! chut !... mon pauvre Jean Jacques. Tu n'es pas digne d'eux, qu'est-ce que tu veux ! Il y a des supériorités. Tu leur es inférieur... n'est-ce pas?... Tu vois bien. »

....C'est une pensée qui voudrait trouver un moyen de conciliation....

....« Tu leur es bien réellement inférieur?.... Tu ne réponds pas...? Laisse-moi un peu regarder le pont transbordeur, et le soleil dessous. Cela va me reposer.... Je travaille pour toi.... C'est beau, cette heure-ci.... Regarde le gros qui entre.... le gros navire, bien sûr... Un cargo?... ou un steamer?... Tu as su les noms ! Oh ! Tu as su les noms ! Tu ne te souviens pas? Je ne veux pas te fatiguer.... c'est loin... Il vient d'Argentine.....

« Je voudrais arriver ce soir... Je verrais la Fosse pour la première fois... Je débarquerais.... J'irais dîner là.... J'aurais de quoi payer. » Tu disais cela... Ah ! Tu l'as dit ! Ne me mens donc pas, va, toi qui ne mens à personne.

....Simiane a écrit un joli poème là-dessus — le port

— les quais — Quand il se promène sur la Fosse, il ne perd pas son temps :

« Il y avait des arrivées,
Et il y avait des départs...
Ce qui prouve que l'on arrive,
Ce qui prouve que l'on s'en va... »

Il a du talent. Ils en ont tous. Tu le sais... tu les admires assez ! Si tu avais du talent, toi aussi.... tu serais de plain-pied avec eux.....

......Tu n'as pas de talent, toi, n'est-ce pas? Comment en aurais-tu puisque tu n'as rien fait?... Parce qu'enfin, je ne parle pas des vers que tu as écrits pour Marie Lucienne.... c'était pour lui faire plaisir.. tu avais seize ans...... Non, tu n'as jamais rien écrit..... Les autres? les autres quand... quand tu n'as plus revu Marie Lucienne?.... Je sais bien.... Mais..... crois-tu..... crois-tu vraiment?

......Ils ont du talent..... C'est-à-dire que.... ce que Simiane et Cagoule ressentent, ils l'écrivent, Angot le peint, et Greffier le met en traits d'esprit..... Remarque bien, que tu as ressenti beaucoup de choses.... tu aimais fort Marie Lucienne.... Si tu l'as mis dans ces vers là....?

. . . .

Oh! regarde le soleil dans la flaque d'eau, là, à tes pieds, on dirait un plat d'or que le vaincu t'offrirait..... tu sais, dans l'histoire romaine..... ou grecque......

.....Relis-les, tes vers... le cahier est dans l'armoire, près de la cheminée... Tu les montreras à Cagoule. En somme pourquoi pas? Tu as souffert toi aussi.... Tu te rappelles.... ! et comme tu l'aimais..... !

Te rappelles-tu les premiers vers?.... Dis un peu pour voir.

— « O Marie laissez-moi vous dire « Je vous aime »
Lucienne, laisse-moi te dire mon amour
Et souffre que ce mot pur comme le ciel même,
De la nuit de mon cœur, enfin, jaillisse au jour !

— Non..... rien..... rien.... Dis-en d'autres, je t'écoute. Dis-moi ceux que tu écrivis au lendemain du jardin des plantes.

— ...« Le destin a tranché comme une faux
Notre bel amour qui fut sans défauts
Là où la faux a passé,
L'herbe ne pourra plus pousser ».

— Eh bien ! Eh bien !... Je crois que... hein? Tu pleures....? tu ne t'attendais pas à pleurer sur tes vers... Ne pleure pas ! et marche moins vite. Tu te fais sauter le cœur... Ou bien si ! va ! pleure ! tu peux pleurer ! Cela prouve qu'ils sont beaux !... Je crois que tu peux les montrer ces vers-là !

. . . .

XIII

Jean Cagoule ouvrit la porte à Jean Jacques. « Hurodax !.... Comment vas-tu? Assieds-toi sur le lit. »

En bras de chemise, sans col ni cravate, à sa « table de travail » il faisait un petit dîner avant de se rendre au théâtre. Depuis quelques semaines, il ne prenait plus au restaurant qu'un repas sur trois. Il comptait ainsi réaliser des économies suffisantes à l'achat d'un complet veston « *ce qui se porte à la Comédie Française* », un pardessus « *à la demi-solde* » — avec du velours — un chapeau « *bien conformé* », et des gants blancs « *de ces gants épais, tu sais, où l'on n'a pas ménagé la peau — des gants de planteur brésilien, mais blancs!*

Il comptait, vers la fin de la saison, aller voir ses parents dans la petite ville natale. Ses allures libres y déplaisaient. On avait suivi de loin, avec ce regard attentif et qui voudrait jeter le mauvais sort, ce fils de petites gens qui faisait ses études et menaçait d'entrer dans les grandes écoles....

Un jour, le petit Hervoche revint de Nantes triomphant : « Il écrivaille... je ne sais où.... Il est entré au théâtre... avec sa grosse tête ronde !... Il se fait appeler « Jean Cagoule »... et il a une envie de vin sur la joue gauche !... Il est le dernier sur l'affiche... !! Il a mal tourné ! ».... Et la bonne petite ville natale put ouver-

tement renier un de ses enfants plus aventureux que les autres...

— Ce sont des imbéciles !... Ils ont tourné le dos à ma famille. Ma mère ne vend plus ses parapluies... Je vais leur montrer qu'on peut mal tourner et revenir nippé dans de l'étoffe à pleines mains. Ce qui me manquera ce sont les cols... Mais, avec les cravates à la Vigny, on peut porter n'importe quoi — la cravate cache tout. ....Tiens, si tu as soif, presse-toi un peu de citron dans l'eau. Bois-le sans sucre, c'est meilleur...

Il coupa avec son canif trois tranches d'un saucisson, qu'il remit soigneusement dans son papier, et ranger dans le dernier casier de l'armoire, entre une paire de souliers et « la boîte aux souvenirs ». —

— Alors. La vie est belle?

— Cela dépend des jours, dit Jean Jacques.

— Crie Hurodax ! deux fois tous les matins en te levant ; tu verras toujours ce que cela donnera.

Il se leva pour jeter par la fenêtre les trois petites lanières de peau de saucisson.

— Regarde cette femme... Regarde cette chair promise !

— Je vois, dit Jean Jacques....

— Ah ! la broyer sur mes genoux nerveux en criant vers les étoiles : « Je suis la brute épaisse... Il me faut des victimes ! ». Et de loin, il apostrophait la silhouette féminine d'une voix tonitruante... mais qui portait peu car il avait la diction confuse :

— Va ! chair exaltée ! va ! impudique ! Je monte sur ma douleur pour flétrir ton âme hypocrite ! Je monte sur mon saucisson pour mépriser tes vaines parures !

Il ferma la fenêtre derrière lui, puis, la figure épa-

nouie... une rondelle de saucisson dans la bouche, assis sur sa malle, il se mit à fredonner une série de « *poum, poum, ti li li li li, pam, poum* » se tapotant les cuisses en mesure.

.....Ainsi il éprouvait le besoin de dépenser en mots et en sons une richesse de nature, d'indépendance et de joie qui n'avait point le champ libre parmi les médiocrités de sa vie matérielle. Il vit à Jean Jacques des yeux de timide attente : « Tu peux parler, tu sais... Veux-tu du saucisson? Truculent, mais bon type, moi ! tu sais. Je t'écoute... »

. . . .

Il entendit la confession de Jean Jacques où entraient pour une part égale l'humilité et le besoin de se redresser..... Il entendit les poèmes que Jean Jacques avait recopiés la veille sur un cahier cartonné, avec les corrections et les retouches de la dernière heure. Au quatrième vers, Jean Jacques levant les yeux, le vit la tête en avant, pouffant de rire avec suite sur sa pipe... congestionné de l'effort qu'il faisait pour se retenir, tout secoué, les larmes aux yeux.

Il devint si pâle que Cagoule se sentit détenteur d'un grand espoir — ou d'une grande douleur. « Continue... continue... Je ris en pensant à leur tête l'autre soir... La tête d'Angot surtout. C'est quelquefois plus drôle encore au souvenir que sur l'instant. Mais vas-y, continue... Non, recommence... je ne t'ai pas assez bien écouté — et c'est très bien, tu sais — ça m'a l'air très bien ! »

Il se mit à sucer sa pipe en évitant de regarder Jean Jacques, et en s'imposant, pour se faire un visage, de penser à la plus ennuyeuse de ses préoccupations du jour...

.....« C'est bien, mon vieux.... oui... Moi je trouve cela très bien... » ; la pipe devait être bouchée tant il prenait de peine à souffler et aspirer tour à tour. « Beaucoup de sensibilité... et c'est tellement énorme, la sensibilité !.. Moi, cela m'a ému.... le troisième poème surtout... ou le second.... Tous d'ailleurs.... Je te félicite... C'est très émouvant..... plus encore ce que tu ne dis pas... que ce que tu dis.

— Mes vers ne sont pas très réguliers, dit Jean Jacques, mais, puisqu'on en est aux vers libres...

— Oui... oui... il ne faut pas s'arrêter à cela...

— Les autres ne me connaissent pas... J'évite toujours de parler de moi.... D'ailleurs je n'ai pas la prétention de les valoir...

— Bah !

— Je n'ai pas leur imagination... ni leur aisance. Mais enfin, quand je laisse parler mon cœur, moi aussi.... Elle ne tire plus votre pipe, Jean Cagoule?... Je suis bien heureux que mes vers vous plaisent.... Je vais les montrer à Simiane et aux autres.... Ils verront que je suis capable de les comprendre et que ce que je disais l'autre soir n'était pas si bête : « Nous avons tous un peu la même nature. »

— Pas ceux-là !... Ne leur montre pas ceux-là !...

— Ah ! Pourquoi? » et le voici qui blêmit et demande grâce sans parler.

— Trop personnels, mon vieux. Ce sont des chagrins intimes. Trop direct. Ils chercheraient tout de suite un nom sous le visage.... tu comprends.

— Oh ! il n'y aurait pas grand mal... Je le leur dirais bien... C'est un amour où je n'ai rien eu à me reprocher.

— La chair n'a pas faibli?

— Oh ! non.

— Hurodax ! Hurodax ! Ne les leur montre pas tout de même. Tu veux qu'ils sachent ce que tu es? Je le leur dirai. Je leur dirai que j'ai entendu, moi — et que tu gardes pour toi ce que tu écris, parce que tu as trop de pudeur. Et puis, un de ces jours, tu écriras un poème sur ce que tu voudras — le pont transbordeur... les pianos mécaniques... « *poum, poum, poum, poum, ti li li li li, poum poum* » — on le fera ensemble. Je te montrerai à écrire les poèmes décadents.... Tu inscriras le premier vers.... je te dicterai le second... tu verras... chacun suivant son idée... ou même sautant d'une idée à une autre... Tu verras... Nous appellerons cela « La mort de l'humour » ou « Mon cœur a mal à la tête ». Un poème, tu comprends... avec des dessous... où il faut faire entendre plus de choses qu'on en dit.

.....Demain, tiens... Rendez-vous à six heures sur le banc du cours Cambronne. On mettra une exergue de Tor Hugo.... Pam, poum, poum, poum.... On dînera tous ensemble. On leur lira le poème.

— Il sera long?

— Cela dépendra du bout de papier que tu apporteras. Après lecture, ils t'appelleront « frère »...

— Oui, mais vous leur aurez dit... avant....

— Je leur aurai dit : « Jean Jacques est un type qui a le plus beau cœur de nous tous. Il a du cœur à revendre. Mais il ne le vend pas — il le garde pour lui. Vous verrez, plus tard, ce qu'il en fera...

....« *poum, poum, poum, poum* »... Je vais aller jouer *La Jeunesse des Mousquetaires*. Il faut que je voie le perruquier. Ses perruques sont trop petites pour ma tête. »

....Il noue avec soin sa cravate à la Vigny. Sa mère lui a envoyé la veille un petit panier de victuailles et la chambre sent doucement les pommes.

L'espoir vole autour de Jean Jacques, sage et apprivoisé comme un hanneton au bout d'un fil.

Jean Jacques hume l'air mouillé de ce soir de Mars, comme celui d'une soirée de Juin. Il se voit dans la glace, et, placé comme il l'est, la petite lumière de la lampe accusant le profil et creusant les ombres, il se trouve une figure fine.

Jean Cagoule a laissé ses « poum, poum », en réserve pour les heures vides. Il sifflote un air de romance qu'il n'a peut-être jamais entendu. Jean Jacques revise sa vie et voit les malheurs passés comme un degré nécessaire vers les satisfactions d'amour-propre — de belles revanches — un amour viable — le cœur léger...

— Tu voulais l'épouser la petite, là, « Marie, je vous aime »... « Lucienne mon amour »?

— Oui.... Je la vois maintenant au bras d'un garçon gentil, mais sans sensibilité.... je ne sais pas s'ils sont fiancés, ou si...

— Soit, soit, soit, soit, dit Jean Cagoule.

Un pied l'un après l'autre sur le bord de la chaise, il fait briller ses chaussures avec une flanelle.

— Laisse-la se vautrer dans les stupres.... va.

— Il vaut bien mieux que je ne l'ai pas épousée, dit Jean Jacques.

Et il le pense ! Beauté de la foi qui se renouvelle ! Comme Marie Lucienne, et la chère douleur qu'elle laissa, paraissent petites ce soir, et un peu ridicules ! « On dirait que je monte la côte, pense Jean Jacques. »

Il a cette impression de les avoir laissées derrière.

Il se retourne. Les voici toute diminuées, en bas, à la même place. Ce sont elles qui lui font des signes. Et lui-même leur en fait un, par politesse. Encore n'est-il pas certain que ce geste-là ne veuille pas dire : « Au revoir... au revoir.... Deux pas encore et je ne distinguerai plus vos silhouettes. Vous pouvez me tendre les bras — et me faire des signes. Je vous demande pardon ; je ne pourrai plus les voir... Bonsoir, Marie Lucienne — tout n'a qu'un temps, qu'est-ce que tu veux... »

. . . .

Jean Cagoule a brossé son chapeau ; Jean Jacques cherche un cendrier pour déposer les cendres de sa cigarette — « Mets ça là-dedans, tiens ! » Dans un verre à Bordeaux désaffecté, Jean Jacques joint le petit amas de cendres blanches qui garde encore la forme, aux cendres refroidies des pipes de la journée.

— « Les cendres de nos rêves », dit Jean Cagoule.

L'expression émeut Jean Jacques. De reconnaissance il embrasserait bien ce grand garçon « truculent mais bon type », qui veut bien l'accepter pour camarade de rêve.

Jean Cagoule met sa clef dans la serrure.

— Hurodax ! Tu viens dans la nuit?

Jean Jacques a pris une enveloppe sur la table. Avec précaution il y verse le contenu du verre à Bordeaux, mouille la gomme, cachète dévotement, et, de son écriture régulière, sur l'enveloppe un peu gonflée, comme un sachet, il inscrit « Cendres de nos rêves. »

.....Voici la rue.

Jean Cagoule relève le col de son manteau — le caban qu'il eut au lycée. Il en a ôté les insignes et remplacé les boutons dorés.... Sa canne rustique traîne

sur les pavés. Le citron pressé n'est pas un stimulant. Les pieds traînent un peu comme la canne. Mais les mots sont toujours là pour faire brèves les distances. « Je m'en irai très las.... dans le soir violacé.... avec un dandinement farouche ! »

Il le redit bien fort avec des variantes de ton et s'esclaffe à l'avance, à l'idée d'en faire la dernière réplique d'une pièce à thèse ou d'un vaudeville militaire.

Jean Jacques est heureux. Il fait deux petits pas pour chaque enjambée de son ami.... Il a, lui aussi, des idées amusantes et il est très capable d'un trait d'esprit, et ses traits ne sont pas si mauvais puisque Cagoule y sourit avec une si paternelle et encourageante amitié.

Voici M. Boriol dans son cache-nez bleu de Prusse « Second premier rôle », dit le tableau de la troupe.

— M. Boriol, un de mes amis — un garçon de talent et d'avenir.

Le si cordial « Bonjour, jeune homme » de M. Boriol, va au cœur de Jean Jacques.... On fait route ensemble.

— J'ai failli jouer *Les Mousquetaires* à Paris avec Coquelin... Mais j'étais sur une autre affaire pour créer *Le maître de forges.* A ce moment-là, ma femme est tombée malade..... »

Jean Cagoule cite le Cantique des Cantiques à cause d'une plantureuse femme de chambre sous un pas de porte, que tripote un garçon boucher. M. Boriol n'en est point troublé ; il a pris l'habitude en scène de ne pas écouter les réponses et de se bercer de ce qu'il dit.

.....« Au revoir, vieux.... à demain six heures, cours Cambronne. Apporte du papier.... Haut les cœurs !

— Au revoir, jeune homme....

Le théâtre est là, ses marches et ses colonnes.... Jean Jacques regarde, la joie au cœur, ivre de considération rendue.

Jean Cagoule se retourne :

« Hurodax ! Hurodax ! Je m'en irai très las dans le soir avec un dandinement farouche ! » Jean Jacques le voit tanguer une seconde devant l'entrée des artistes et y disparaître....

« C'est incapable de foutre jamais rien au théâtre, et ça veut faire retourner les gens dans la rue », grogne le second premier rôle.

XIV

.....Jean Jacques rentre chez lui. La vie lui apparaît comme une partie gagnée.. Ses amis sont bons et fraternels, et il y a assez de soleil pour fondre les malentendus. Etre regretté un jour par Marie Lucienne, et ce sera tellement meilleur que d'avoir été heureux près d'elle !.... Ce soir, il demandera des précisions à son père sur l'année coloniale. Il faut bien faire quelque chose pour ceux qui n'ont pas d'idéal. Et il achète un bouquet de fleurs pour sa mère. Deux francs soixante-quinze ! Bah ! ce n'est pas tous les jours que le monde change de face.

. . . .

. . . .

L'épicier l'attendait sur le pas de la porte.

— Tu arrives tôt, toi ! Ta mère est malade ! Je ne sais pas de quoi il retourne. Va chercher le médecin ! Tu dîneras demain.

— Oui, j'y vais, dit Jean Jacques. Attends que j'aille déposer cela.

Il grimpa dans sa chambre, ouvrit son cahier, déposa à la première page l'enveloppe des cendres et des rêves mêlés — et mit le tout dans un tiroir.

XV

Le médecin vint.... la nuit passa.... ni l'épicier, ni Jean Jacques ne se couchèrent.... La malade délirait doucement.... les mains moites... la sueur au front... Parfois, après une accalmie, elle poussait un cri douloureux, prolongé, se redressait... luttait des bras et du torse, pour se dégager et pour fuir... retombait....

Jean Jacques éventait le front de sa mère.

L'épicier mouillait des linges... On l'entendait dans la cuisine tempêter contre le robinet qui fonctionnait mal.... une épluchure de pomme de terre, sur laquelle il avait glissé... l'eau froide qu'il avait renversée sur ses pantoufles... « Ah ! la la ! Ah ! la la !.. Il y avait bien besoin de ça ! »....

...Il s'asseyait... soufflait bruyamment au chevet du lit... dépliait le journal... sentait vaguement qu'un geste aussi détaché n'était pas de circonstance et repliait la feuille avec mauvaise humeur... « Ah ! la la ! j'avais bien besoin de ça !.... » Et tout de même, de temps en temps fixait le visage de la malade, avec une sorte de terreur, la notion soudaine peut-être de la place qu'elle tenait dans ses habitudes égoïstes, et le vague souvenir d'un temps, où la souffrance de sa femme plus jeune lui eût donné envie de pleurer....

Le médecin revint.. « Je ne peux rien dire... Forte

dépression générale... organisme affaibli.... Je ne peux pas encore me prononcer. »

Elle s'était trouvée mal à l'heure du dîner, en épluchant des pommes de terre, après deux jours de concentration morose et de silence sombre. Jean Jacques n'avait rien vu à cause de ses yeux changés...

.... La journée passa comme la nuit — Il n'est que les malades qui puissent respirer dans les chambres de malades — La vie y étouffe comme un jour d'orage avant l'éclair et s'y affole, et compte les minutes et demande à fuir, comme si la foudre ne pouvait pas ne pas tomber là.

« Maman va-t-elle mourir? Maman va-t-elle mourir? » — Jean Jacques ressent l'angoisse, qui tire en avant les épaules et, plus fort que tout, le besoin d'air ! « Je vais chercher l'oncle Charles, et ma tante ! — Ce n'est pas la peine ! J'ai besoin de toi ! — Si ! si ! il le faut ! »

Jean Jacques s'enfuit, aspire l'air, marche devant lui... « Va-t-elle mourir? Elle était bien portante ces derniers jours.... Elle était gaie !... Était-elle gaie? Voyons, la dernière chose qu'elle lui ai dite... que lui a-t-elle donc dit, en dernier?... et quel jour était-ce? » Il cherche — il ne trouve pas... Il y a des jours qu'il regarde sans le voir, le visage de sa mère... et qu'il l'écoute sans l'entendre, ou croit l'entendre, alors qu'elle ne parle plus — Il s'arrête net — son cœur s'arrête aussi comme celui d'un fuyard rejoint.... On n'échappe pas à soi-même par la fuite.

Il revient sur ses pas, et court ! la gorge serrée... — Six heures et demie ! — le cours Cambronne !... Aujourd'hui, ce sont « eux » qui s'éloignent, disparaissent... « Attendez-moi ! Attendez-moi ! »... Ils font un geste

vague « Tu sais bien, vieux Jean Jacques, que nous n'avions guère besoin de toi! ».... « Il fallait m'attendre, maman, je n'étais pas loin — je n'étais pas loin! ». Sera-t-il donc puni si durement pour s'être évadé une seule fois?

— Tu n'as pas vu ton oncle?

— Non, les tramways étaient pleins... je n'ai pas voulu aller à pied — j'ai pensé que ce serait trop long....

Sa mère est là — rien n'est changé, elle respire la bouche ouverte comme sous les pierres d'un éboulement. Elle ouvre sur Jean Jacques un œil profond et vide.

Et Jean Jacques, penché sur elle, se demande si le dernier regard qu'elle eut pour lui, « avant » — lui faisait confiance et le libérait de tout remords, ou se chargeait d'une supplication, à laquelle il ne répondit pas —

XVI

Elle ne mourut pas — Au bout des quatre jours, la fièvre s'apaisa, les yeux s'emplirent à nouveau du reflet des choses. Le médecin la déclara, « provisoirement hors de danger ».

Quand, la conscience retrouvée, elle sentit sur ses joues les baisers de Jean Jacques, quand elle entendit son : « J'ai eu si peur, maman » et le : « Allons, cela va tout de même mieux, ma pauvre femme? » elle dit : « Mais oui, vous voyez, je vais guérir » et le petit geste de la main qu'elle fit, voulut dire « provisoirement » —

En fait, de longs jours, elle resta abandonnée à une même prostration, sans parler, presque sans répondre, le front plissé, les yeux cherchant l'une après l'autre des ombres, comme si elle eût voulu, par un dernier effort, revenir un instant sur ses pas et, avant de partir tout à fait, en bonne ménagère, mettre à leur place toutes les choses de sa vie, et faire le compte de ce qu'elle emportait et de ce qu'elle laissait.

Ce furent des jours gris — des jours de ciel bas; l'orage s'éloignait, mais l'éclair ferait-il grâce?

Jean Jacques reprit le chemin du bureau, sans plus s'en écarter à l'aller, ni au retour — L'épicier geignait et se plaignait de « tout faire dans la maison ». Ses récriminations montaient jusqu'à la chambre. Jean Jacques se hâtait, mettait le couvert, faisait man-

ger la malade — lui racontait sans joie de petites histoires — meublait le silence — appuyait sa figure aux vitres, regardait passer les tramways — écrivait les en-tête d'enveloppes pour les factures de l'épicier.

Il fit cela cinq jours... huit jours... L'angoisse était passée ; il en voulut à sa mère de son mutisme, de son indifférence... de son sourire triste et de complaisance qui semblait dire : « Ce que je pense maintenant est mon secret ».

Il lui en voulut comme d'une injustice envers lui, qui était revenu — qui était là — qui reprenait la vie banale, sachant maintenant combien et comment elle était « banale » et qui rentrait dans le rang, par crainte d'être ingrat.

.... « Voulez-vous que je vous lise quelque chose, maman?.

— Mais non, Jean Jacques. Va à tes affaires. Ton père lit son journal en bas. Va lire « tes livres ». Va t'instruire. Moi, je sais bien des choses — que les livres ne me diraient pas. »

.... « Tant pis, pense Jean Jacques — D'abord, si j'avais été ingrat, telle que je la connais, elle ne manquerait pas de me le dire ! »

Il fait un pas — va s'en aller — revient... « Vraiment, vous n'avez besoin de rien?

— Non.

— Vous n'avez pas soif?

....Elle fait un signe ; il insiste parce qu'il attend un mot — le mot ne vient pas — « Tant pis, pense encore Jean Jacques ; on a beau ne pas être intelligent, il faut savoir s'en tenir à un signe. »

...Il descend, traverse le magasin, va jusqu'à la porte — Il sait qu'il ne la passera pas mais le désir

de l'ouvrir, de sortir, et de rejoindre « les autres » son petit cahier sous le bras : « C'est moi, je reviens ! Ah ! mes amis ! donnez-moi à boire ! » lui monte à la tête comme une chaleur d'alcool — et comme une envie de pleurer en même temps.

« Ah ! Oui ! Ah ! Oui !.... Je ne pourrai pas y résister ! Je ne veux pas être ingrat.... je ne veux pas faire de mal.... je veux bien être aux petits soins pour Elle... Mais tout de même !.. tout de même !.. Si « Elle » ne me montre pas plus d'affection !... » Et sans se l'avouer, il souhaite une froideur telle, une si nette indifférence de la part de sa mère, qu'il puisse de bonne foi, claquer la porte derrière lui :

— Vous ne pensez qu'à vous, ma pauvre mère, laissez-moi penser à moi !...

. . . .
. . . .

Les jours passent ; l'épicier circule en bas avec mauvaise humeur. Il n'aime pas, ce qui n'est ni chair ni poisson : « On est marié ou on est « veuf » —

L'épicière va de son lit à son fauteuil, sourit tristement, et ne demande rien....

.......Un dimanche — Soleil sur les pavés — La joie dehors...

— Vous n'avez pas besoin de moi, tantôt, maman?

— Non ... Non...

— Vraiment vous n'avez besoin de rien?...

— ....

— Bien. Alors je vais faire un tour......

...Vous n'aurez pas besoin de moi, ce soir non plus?.

— Mais non... Mais non.....

— Alors, je ne rentrerai peut-être pas dîner...

— Bien. Dis-le à ton père.

— Au revoir, maman.

— .... Tu t'étais plaint l'autre jour, de ne pas être bien habillé.... Ouvre le tiroir de la commode... je t'avais fait une cravate.... pour sortir avec tes camarades....

. . . .

Le soleil est dehors.... toute l'ombre est dans la chambre.

Elle l'aimait..... elle pensait à lui... qui ne se souciait plus d'Elle !

« Maman ! » Il pleure dans ses bras — il pleure autant qu'elle — et il renonce au soleil, où sont « les autres », à cause de l'ombre où Elle reste.

XVII

Jean Jacques apprit que les êtres humains ne sont pas tout d'une pièce — Il connut mieux sa mère : Ce qu'elle se racontait à elle-même, elle le lui confia.... toute l'aventure banale et douloureuse de sa vie, et les petits événements qui font les grandes douleurs et comme quoi la douleur, en se raidissant, dresse les petites aspérités qui éloignent les fils des mères.

Elle se reprit à vivre au fur et à mesure qu'elle se confia — et Jean Jacques se chargea de ce dont elle se déchargeait. Un plus malin l'eût aidée à se débarrasser sans s'alourdir lui-même. Mais il prit, lui, conscieusement dans son cœur tout ce qu'il pouvait porter d'amertume partagée, et se fit un point d'honneur de montrer à sa mère qu'il portait le même poids qu'elle.

XVIII

La vie reprit dans l'épicerie, égale et neutre.

Avec soulagement l'épicier vit sa femme descendre, reprendre sa place derrière le comptoir et ses habitudes ménagères. En réalité, elle avait laissé ses dernières forces dans son lit de maladie, et n'apportait plus à la besogne qu'un corps fragile et une application restée pareille à elle-même, « parce qu'il est trop tard pour changer ».

Le temps lui paraissait venu d'accepter rétrospectivement sa vie telle qu'elle avait été et de renoncer à la rancune qui ergote, comme inutile et désormais hors de saison.

Elle se prit seulement à sourire avec une tendresse nouvelle à son fils récupéré, et à aimer son affection — Le temps la pressait d'y trouver une joie, et de s'y tenir, si elle ne voulait pas s'en aller sans avoir eu, elle aussi, sa petite part de douceur.

Elle le dit à Jean Jacques qui l'eût compris, sans qu'elle le lui dît ; il se sentit nécessaire et ne se déroba pas.

Cette responsabilité nouvelle l'accapara entier. Il n'était pas homme à se partager. « Je veux que ma pauvre mère soit contente ! » C'était un horizon — Il n'était pas très lumineux — Jean Jacques gardait

le souvenir de quelques autres aperçus, plus vastes..... Celui-ci s'imposait à son cœur de bon fils.

Et peut-être, sans le savoir, éprouvait il une espèce de satisfaction de timide, à se sentir la main forcée par le hasard, et à se retirer derrière son mur habituel, et à se recoucher à plat ventre — mains en abat-jour — près de la chèvre au piquet....

.....Le temps ne lui manquait pas de revoir ses amis ni l'occasion — ni la permission : « Amuse-toi un peu, mon Jean Jacques... Va donc prendre l'apéritif, ce te sera une distraction ! ».

Mais il sentait qu'il ne pouvait plus être des leurs, ni emboîter le pas à leur indépendance..... « Je les verrai, de temps en temps — par politesse ».

Par politesse, un jour il alla au « Molière ». Ils n'y étaient pas. « Ces Messieurs ont changé leurs habitudes, dit le gérant ; je les aperçois quelquefois, mais ils ne viennent plus chez moi. Je ne sais pas ce que je leur ai fait. J'avais perdu pourtant assez de clients, à cause d'eux ..... Voyez donc ailleurs.... »

« Voilà, dit Jean Jacques, ils ont changé leurs habitudes.... je ne suis plus au courant » et cela lui parut la réponse à toute velléité de sa part.

En montant la rue Crébillon, il s'était senti le cœur si gros, qu'il fut presque content. Et il fila vite par les rues de traverse pour ne pas les rencontrer et aussi pour arriver à l'épicerie avant son père — L'épicier était parti de mauvaise humeur ; il reviendrait sans doute de même ; mais généralement il gardait sa mauvaise humeur pour lui et épargnait à sa femme ses réflexions désobligeantes, lorsque Jean Jacques était en tiers.

XIX

— Quand je serai morte, Jean Jacques,.....

— Maman !

— Quand je serai morte, Jean Jacques, qu'est-ce que tu feras?

....Tu serais heureux ici — dans l'épicerie — en tête-à-tête avec ton père?

— Non...

— Tu quitteras l'épicerie, alors?

— Oui...

— Tu en es sûr, Jean Jacques..?

— Mais... oui... ....

— Tu oseras dire à ton père... « Je m'en vais ailleurs..... »

Jean Jacques hésite : quel scrupule viendra encore ce jour-là, lui mettre la main devant la bouche?

— Il faut te marier, Jean Jacques ; cela arrangera tout... tu t'en iras avec ta femme, et personne n'aura rien à dire...

— ....Oh ! Maman !

— Je t'ai empêché de le faire..... C'était pour ton bien... oui.. sûrement — pour ton bien... oui — J'aurais mieux fait de te laisser aller..... »

......Une allée dans un jardin.... Une petite fille s'étonne de voir Jean Jacques tête basse.... puis s'éloigne sans se retourner.

— Il faut te marier, Jean Jacques ; c'est moi qui te le dis, cette fois-ci — pour ta tranquillité — plus tard.

Jean Jacques voit un homme tout seul dans les rues, le nez en l'air, les mains aux poches.... Tiens, il boit avec des amis ! Tiens ! il monte en chemin de fer ! Tiens ! le voici sur un navire ! Tiens ! quelqu'un lui dit — dans un café ! — devant le billard :

— Vous aimez, cher Monsieur, cette vie d'aventures? Ah ! Je vous envie ! Mais vous, vous avez des épaules ! »

. . . .

— Tu sais bien, Jean Jacques, que si tu ne le fais pas, et le plus vite possible, ton père te dira de rester, et tu resteras !

. . . .

— ....Pour ta tranquillité plus tard.... bientôt... Il faut te marier, mon pauvre garçon... je t'en prie... le plus tôt possible.....

.... Voyons, tu connais bien la petite Clara..... Ses parents étaient marchands de grains....

. . . .

XX

.... — Eh ! bien ! n'est ce pas qu'elle n'est pas déplaisante?....

— Elle est plus grande que moi, maman.

— Oh ! crois-tu, Jean Jacques?.. Ce sont les talons de ses bottines.

— Oui....

— Ne la prends que si tu veux, tu sais.... Ce n'est pas moi qui te pousserais à prendre l'une, plutôt que l'autre —

— Non, bien sûr.... je verrai...

. . . .

— Elle est très gentille, je trouve, moi.

— Oui, elle est gentille.

— Une jolie figure.... Elle aime la toilette — Ce n'est pas désagréable, pour un mari.

— Non, pour un mari... ce n'est pas désagréable.

— Bien sûr, il faut faire bien attention, dès le commencement et ne pas tout dépenser en chapeaux...... ni en robes.... Tu n'es pas riche, mon enfant.

— Non, je ne suis pas riche.

— Tu feras ce que tu croiras avoir à faire.... Ce serait une bonne petite ménagère.

— Oui?.

— Pas bête, pas niaise.... qui sait parler en société...

Jean Jacques revoit une jeune personne à la chair éclatante — d'un éclat presque effronté.

« Bonjour Monsieur Jean Jacques.... Est-ce votre avis aussi, Mr Jean Jacques? — Il faudra que vous me disiez cela, Jean Jacques... Oh! pardon! « Monsieur » Jean Jacques... Oh! ne me regardez pas!. Vous allez me faire encore plus rougir! je vous demande pardon, Monsieur Jean Jacques — Vous ne savez pas couper une ficelle?... Tenez! comme ça... avec les dents! »

. . . .

— Tu ne la trouves pas agréable?

— Si! si!..... seulement elle coupe les ficelles avec ses dents....

— Eh! bien?..... Qu'est ce que tu veux dire? Si elle n'avait pas de ciseaux sous la main.......

— Oh! bien sûr.......

. . . .

— Ne sois pas si difficile, mon petit Jean Jacques.... C'est une belle personne et puis..... et puis.... le temps presse, va; crois-moi.. Regarde ma mine, mon pauvre garçon... Que j'aie au moins cette joie-là.... moi qui en ai eu si peu! de te savoir tranquille, mon Jean Jacques!

Fais-le pour moi, va!... Dans pas très longtemps, tu ne pourras plus rien pour ta mère.

XXI

Voici les familles réunies — et une promenade de dimanche en commun, dans la banlieue, qui ne change pas — Il y en eut d'autres autrefois : les deux pères et les deux mères — et les deux enfants derrière..... On les laissait à eux-mêmes avec moins de discrétion...

— ......Vous accepteriez, Clara, de devenir ma femme?

...Jean Jacques compte avec étonnement le nombre de mots, que comporte la phrase — Sept seulement? Il a cru la phrase plus longue.

— Avez-vous bien réfléchi, Jean Jacques?... C'est si grave, pour une jeune fille. Je n'avais jamais songé au mariage, vous comprenez! Je n'avais jamais regardé un jeune homme avant vous....

Elle sourit avec pudeur; elle entr'ouvre la bouche. On dirait qu'elle s'aiguise les dents sur les lèvres — Jean Jacques cherche des yeux la ficelle qu'elle s'apprête à couper.

— .....Tandis que, vous, vous avez dû déjà avoir tellement d'aventures!

— Alors vous dites oui?

— Puisque vous le voulez — Mais vous me rendrez toujours heureuse, dites, Jean Jacques?

— .....Eh bien! les amoureux!. »

L'épicier, jovial, paye à boire dans une buvette... Il fait un peu chaud, sous la tonnelle, mais on voit passer les navires...

— Oh ! les jolies fleurs ! j'adore les clématites.... ! Et vous, chère Madame? Et vous, Jean Jacques? Oh ! ne me dites pas que vous ne les aimez pas !.... Vous ne voulez pas me faire pleurer?....

XXII

.....Les fiançailles auront lieu dans dix jours....

Elle a de très beaux bras, fermes et ronds — S'il les a vus, ce n'est point par indiscrétion mais parce qu'il y a toujours une épingle qui la pique — en haut du bras, près de l'épaule, ou un insecte qui se glisse dans la manche et qu'on ne trouve pas, après recherches... De beaux bras... oui....

L'oncle Charles se chargera de fournir du champagne au prix de gros « sans prélever sa commission »....

......Elle a deux amies charmantes, qui seront ses demoiselles d'honneur, promptes à rougir comme Clara.... Dès que l'une des trois rougit, elle chuchote le pourquoi à l'oreille de ses deux amies.... et toutes trois s'empourprent ensemble.... et rient, et se mordent les lèvres — « faute de ficelles », pense Jean Jacques —

— N'écoutez pas, Jean Jacques. !.. Vous êtes un vilain !... Tournez-vous.... Ce sont des secrets entre nous !.

....Comme c'est innocent, les jeunes filles !....

Et Jean Jacques rougit à son tour devant une innocence aussi parfaitement graduée.

......Ils auront un petit appartement au quatrième, rue des Arts — Jean Jacques passait par là pour aller à l'école — La rue est calme, loin des cortèges de mi-carême.... Ils auront quelques meubles et l'épicier

fait un choix, parmi ses calendriers périmés, d'images militaires ou allégoriques qui, sous un verre, « feront aussi bien que la peinture » —

......Les fiançailles... dans dix jours.... Non ! même pas !... Dans huit jours... et Jean Jacques avec nonchalance remet chaque soir au lendemain l'examen de conscience, qui lui dira s'il est heureux ou s'il ne l'est pas.

Et le jour où il entreprit cet examen de conscience, il sentit nettement qu'à lui seul, il n'oserait jamais y répondre. Avec une angoisse soudaine, qui du cœur lui passa dans les membres et pendant deux jours put le faire croire atteint d'une maladie nerveuse, il chercha du secours. Il se tourna vers ces semaines de quasi-indépendance où, sorti de lui-même, « il avait eu des vues » sur son passé et son avenir.

Il voulut voir Jean Cagoule, et lui demander conseil. Pour être sûr de le rencontrer, il lui écrivit — Il attendit la réponse trois jours — avec la hâte de la recevoir, le premier, la crainte qu'elle arrivât, le troisième. La réponse ne vint pas. Jean Jacques vit dans le silence de Jean Cagoule l'arrêt du destin, qui fait connaître ses intentions, comme chacun sait, par l'intermédiaire d'un sou jeté en l'air, d'une lettre sans réponse ou d'une paille plus courte qu'une autre. ...Il laissa là son examen de conscience, et renonça à poser à son cœur telle question qu'il redoutait....

....Un jeudi soir, il mit au doigt de Clara une bague ornée d'une pierre de couleur, qu'elle apprécia en connaisseuse, et, au front, un baiser qu'elle se fit un devoir de lui rendre, entre deux portes, plus pressant et plus précis.

......Sa fiancée partie avec les invités, l'épicier

monté se coucher, Jean Jacques se retrouva aidant sa mère à plier la nappe et à mettre en place la vaisselle...

Ils avaient le cœur gros tous les deux. — Jean Jacques regardait la boutique, et la petite salle à manger, comme regardent le port du départ ceux qui savent le quitter sans retour, bien qu'ils ne s'en aillent pas loin.

TROISIÈME PARTIE

I

Le samedi, l'épicière ne vit pas au marché le père Auffray.

Le mercredi suivant, Jean Jacques fut convoqué chez un notaire : le père Auffray était mort, et lui laissait — « pour qu'il en fît bon usage et que cela l'aidât à passer le temps — sa ferme avec les meubles, les dépendances et la volaille, sa pipe en bois et sa blouse bleue ».

Jean Jacques signa ce qu'on lui fit signer, ébloui.... « Ça, c'est une chance ! ça c'est une chance ! ». Il marchait à longues enjambées comme dans la terre molle des labours ; l'air lui apportait des fraîcheurs de prairies, et les rues se faisaient sur son passage, calmes et bourdonnantes, comme des allées de forêt aux heures de soleil....

L'épicière fut heureuse pour son fils et pleura de tendresse sur « le pauvre père Auffray qui avait aimé Jean Jacques tout petit, et qui n'aurait pas pu laisser sa ferme à un meilleur cœur, ni à un garçon de plus de mérite, et qui s'y connaissait en hommes, et qui le prouvait bien par ses dernières volontés ! »

Peut-être, mêla-t-elle à ces larmes quelques-unes sur la solitude plus absolue où le départ de Jean Jacques allait la laisser.

Pour la première fois de sa vie, l'épicier respecta son fils.

Il objecta, pour la forme, « qu'il n'aimait pas beaucoup ces héritages, qui vous tombent on ne sait d'où » — Il conseilla à son fils, de mettre tout en vente, et de s'acheter un fonds de commerce en ville ; Jean Jacques s'y refusa et, dans l'escarmouche, sa mère le soutint.

— Tu veux donc devenir paysan?

— Oui, dit Jean Jacques.

L'épicier aurait eu bien des choses à dire, mais il ne se sentait pas le droit de discuter avec un homme qui vient de devenir propriétaire.

II

Jean Jacques, le lendemain, porta des fleurs sur la tombe fraîche du père Auffray. Puis, il visita son petit domaine.

Le voisin Marceux avait les clefs. Il ouvrit à Jean Jacques, et l'accompagna dans le jardin, devant le poulailler, et dans les champs.

— Il faisait tout lui-même, notre père Auffray.... Il y a ma Céleste qui venait lui tenir un peu sa maison.... Il n'aimait point à voir le monde.... Tenez ! voilà la pomme de terre, là.... Il était casanier.... Je lui disais... y aura onze jours demain... « Vous devriez mettre ce coin-là en betteraves ».... Pour la poule et le lapin, il s'y entendait bien... Enfin... le monde c'est comme les bêtes, ça ne peut pas durer toujours..! Et justement c'est une année où il y a de la pomme... Enfin !.. tenez, voilà l'étang, voilà l'eau... »

Le père Marceux a été blessé par un taureau, dans sa jeunesse — Il s'arc-boute sur une jambe pour avancer l'autre. Il ne marche pas vite — Il avait vingt ans, au jour de l'accident, il en a soixante-dix. — Il a traversé cinquante ans de vie de ce pas-là.

.... Jean Jacques est chez lui. La terre, où sa semelle laisse une empreinte, est à lui...

..... « En toute propriété » lui a dit le notaire, « Uti et abuti, » cher Monsieur ; user et abuser ! »

« Abuser, c'est à la portée de tout le monde, pense Jean Jacques, mais user? »...

.....Il aurait vécu là, avec Marie Lucienne....

— Vous devriez vous faire fermier, Jean Jacques!

— Vous devriez...

— Eh! bien, je suis...

— Eh! bien, je suis fermier, Marie Lucienne, et je vous emmène! Nous avons une voiture, Marie Lucienne, une grande chambre d'où l'on voit l'étang... Vous donnerez à manger aux poules !...

Mais Marie Lucienne est loin.... Il eût fallu que cela arrivât il y a dix ans — Pourquoi faut-il que la chance se réserve d'arriver trop tard?

....Elle eût pu arriver il y a deux mois — « Je suis marchand de poulets.... mes chers amis.... mais ce qui compte, n'est-ce pas? Jean Cagoule, c'est l'indépendance des idées!.

Je viens vous chercher samedi avec ma carriole et je vous emmène tous!...

Nous boirons, nous fumerons!... Et tu pourras nous en dire, Simiane, des poèmes, à tous les échos de ma campagne!.... et nous en fumerons des pipes, le soir en faisant le tour de mon étang!... »

Et ils viennent; le vin est bon... les liqueurs montent à la tête, mais quel échange de fines idées!...

— Mais non, voyons, vous passerez la nuit ici! Vous serez lundi en ville! Et toutes les semaines, n'est-ce pas? je compte sur vous! Ma chance est votre chance... Vous voulez que je vous lise ce que j'ai écrit cette semaine?... Je veux bien.... Encore un peu de kirsch alors!..

.....Ah! vous êtes bien gentils! Non, je n'ai pas de

génie... mais je pensais bien que ces vers-là vous plairaient. Nous avons tellement la même nature !

Et Jean Cagoule serait resté là des semaines à manger une saine nourriture : « Hurodax ! Hurodax ! je monte sur ton poulet rôti, Jean Jacques, pour mépriser mon saucisson ! »

....Deux mois plus tôt, et il en eût été ainsi ,....

C'est Clara qui viendra ici... et sa famille, le dimanche.

Seulement quinze jours plus tôt ! Et Jean Jacques était un homme libre, en pouvoir de remplir selon son gré, son avenir net et vide !

........Clara — et ses bras blancs — et ses dents exigeantes........

..... Clara qui est plus grande que lui, à cause du talon de ses bottines....

.....Si elle refusait...? Si elle n'aimait pas la ampagne ! Si elle lui disait :

— Très bien, Jean Jacques, n'en parlons plus !...

Ah ! il ne se le ferait pas dire deux fois !

III

Il la vit — Elle avait appris la nouvelle de l'héritage.

Elle accueillit Jean Jacques avec de l'enthousiasme, beaucoup plus froidement la perspective d'aller mener la vie au village.

— Vous auriez pu louer votre ferme, Jean Jacques ; avec vos appointements, cela vous eût fait une jolie situation — Mais, vivre toute l'année dans un coin perdu !... Pensez donc !..

Elle n'aimait, en fait de campagne, que les banlieues des jours fériés, en fait de solitude, que les tête-à-tête provisoires sous les tonnelles des guinguettes.

— Au moment où j'allais commencer à profiter de la vie !... Mettez-vous à ma place.... Jean Jacques !...

Elle avait d'avance inscrit sa vie dans les rues où l'on fait des rencontres, aux devantures des bijouteries, dans les magasins où l'on donne son nom à la caisse, dans les théâtres qui sentent la peau d'orange, et où un souffle froid — le rideau levé — apporte une bonne odeur de vieille poussière, de bois pourri et de maquillage ; ses dents voulaient croquer des confiseries, sa langue caresser les babas aux rhums, dans les pâtisseries réputées.

Elle allait vers des : « Et avec cela, Madame? » des « Comme on se rencontre, chère amie ! » et des « Allez,

les hommes sont tous les mêmes ; croyez vous que mon mari soit parfait? »

Jean Jacques, avec l'horizon qu'il lui ouvrait, de vie aux champs, de grain aux poules, de confrontation continue avec un mari doux et terne, la déçut au plus haut point — Elle le lui dit avec toute la modération possible et des façons de câlinerie faites pour lui aller jusqu'au cœur ; mais il était aisé de voir qu'elle n'acceptait plus la vie commune dans ces nouvelles conditions.

« Elle ne veut pas ! Elle ne veut pas ! » pense Jean Jacques, le cœur dilaté..... Il l'écoute parler. Il entre dans toutes ses raisons, il lui en soufflerait presque. Il la voit reprendre sa parole, se dégager, le dégager... Il va rester seul. Ce qui fut, disparait : Il va pouvoir, seul, se faire une vie à sa mesure !...

— Jean Jacques, je voulais bien être votre femme..... Vous me dites qu'il faut que vous viviez là-bas.. Vous me brisez le cœur, mais je ne serai pas fermière.

....C'est alors que Jean Jacques fit un miracle.

Il pensa brusquement que son père ne manquerait pas de venir tourner autour de sa solitude, le jour où le malheur voudrait qu'il restât veuf. Immédiatement, il revit sa mère, ses pâles sourires fatigués, ses pauvres volontés « Marie-toi.... pour ta tranquillité.. plus tard »..... Il pensa qu'elle s'était donné beaucoup de peine... huit jours à l'avance, et malade comme elle était, et avec un cœur serré, pour ce dîner de fiançailles — L'idée de cette peine perdue..., des préparatifs annulés.... emporta toutes les résolutions de Jean Jacques.....

Il fit le miracle. Il trouva une éloquence, une force de persuasion dont, en aucune circonstance, il n'avait

été capable. Il eut, trois minutes, la révélation de la psychologie féminine, et l'exploita, trois minutes, avec une rouerie, qui le quitta comme elle était venue. Il sut dire ce qu'il fallait, trouva à tout l'argument souriant et vainqueur ; et, en trois minutes, il décida Clara à l'épouser, à le suivre à la campagne, à tenir une fois pour toutes, dans son avenir, la place de Marie Lucienne, de Jean Cagoule, et de tous ses rêves réunis. Il obtint même d'elle, qu'elle se jetât dans ses bras, la figure contre sa poitrine, pour y cacher l'excès de sa passion — ou la honte d'une défaite sur laquelle des raisons à elle l'obligeaient peut-être à passer !

Jean Jacques remporta ce jour-là une victoire totale, et eut, pour prix de son éloquence, au coin de la lèvre, une fraîche morsure — baiser à deux tranchants.

IV

Il y eut un petit mariage à la Mairie et à l'Église.

Jean Jacques savait que c'est une cérémonie, particulièrement solennelle dans l'existence d'un homme. Il aborda gravement le jour de son mariage, et, dans son désir de tout remarquer pour se graver chaque détail dans le cœur, dispersa tellement son attention, qu'il ne garda de la journée ancune impression marquante.

Le soir, au dessert, l'oncle Charles se leva le premier et chanta « Le Clairon ». Il y eut des romances, des chansonnettes et des fables. Une petite cousine « qui avait des lettres »récita : « Les éléphants ». On domanda quelque chose à Jean Jacques.... Il avait su son monologue, lui aussi. Mais quand il chercha les premiers mots, lui vinrent aux lèvres les vers de Simiane :

Il y avait des arrivées
Et il y avait des départs...
Ce qui prouve que l'on arrive...
Ce qui prouve que l'on s'en va....

Il ne peut retrouver son monologue ; nul ne s'en plaignit ; la petite cousine « qui avait des lettres » récita en compensation :

« Midi, roi des Étés.........

.....Clara embrassa les siens.... Suspendue au cou de ses demoiselles d'honneur, elle mêlait les chuchotements aux baisers, les baisers aux larmes, et les larmes aux petits rires.....

Et ce fut Jean Jacques, quand il eut embrassé sa mère, pris Clara par le bras, et fermé la porte derrière eux, qui eut l'impression du vide et de l'exil, comme si la petite vie de l'épicerie, resserrée et grise, lui eût tenu encore en réserve une miraculeuse échappée, et que ce soir-là, Jean Jacques en eût fait à tout jamais le sacrifice à des raisons de convenance.

V

Ils passèrent leur première nuit dans un hôtel de la ville.

Elle fut assez agréable pour effacer, provisoirement, en Jean Jacques tout mauvais pressentiment. « Au fond, pensait-il, une femme est toujours une femme. » Cela n'entraînait pas son imagination très loin, mais quelque chose en lui se trouvait satisfait.

Clara se réservait de juger l'avenir quand il serait du présent, et se donnait gaiement au plaisir du changement d'air.

Ils prirent la diligence place Bretagne. Elle passa rue Porte-Neuve. L'épicière avait guetté depuis le matin, les voitures ; sur le pas de la porte, elle fit des signes sans pleurer. La voiture allait au trot. La boutique parut à Jean Jacques étroite comme un placard. Il agita son chapeau et, longtemps, le tourna dans ses mains, avant de le remettre sur sa tête. Pour la première fois, il passait devant l'épicerie sans entrer.

C'était dimanche... La diligence croisa des cyclistes au guidon fleuri et des bandes en goguette.... On rejoignit et dépassa une société de gymnastique qui marchait au son du clairon. A cause de la chaleur, et alourdis par un excès de limonade, cinq ou six gymnastes marchaient à la remorque du groupe, en arrière-garde. Les plus délicats avaient déployé leur

mouchoir en couvre-nuque pour se garantir du soleil. — A l'impériale de la diligence Jean Jacques et Clara enlacés se baissaient parfois sous une branche, s'épongeaient le front, riaient et s'embrassaient.

— « Veux-tu que je t'aide? » lui cria un cycliste.

Jean Jacques rougit; Clara aussi, par délicatesse, pour ne pas le laisser rougir seul.

Le cocher envoyait aux gens de connaissance des bonjours inarticulés ou des claquements de fouet de parade.

.....Ce dernier Dimanche éclatant de Septembre avait tiré toutes les tables devant les auberges et mis deux sous dans tous les polyphones.

Clara trouva la campagne belle — « C'est charmant Jean Jacques .. Je m'arrêterais partout, si je ne me retenais pas! »

A Sautron, devant l'église, un manège de chevaux de bois tournait. La jeunesse du pays cassait des pipes à la carabine — Dans une petite baraque, un lion chétif soupirait sa mélancolie.

Clara battait des mains : « C'est vous qui aviez raison, Jean Jacques : je suis faite pour la vie de la campagne.... Oh! regardez les petites boutiques.... Oh! il y a de la parfumerie!.... Oh! la jolie maison! Il doit y avoir ici des gens très bien!... Et puis c'est tout près de la ville!... Et puis la route est si jolie! »

......Avant de défaire leurs deux malles, ils visitèrent la maison. Clara, du premier coup, vit tous les embellissements à apporter. Ils marchèrent dans le jardin, dans le potager, autour de l'étang, et dans le petit bois.

La musique de l'assemblée et les bruits du dimanche venaient jusqu'à eux.... Les Marceux, à côté, rece-

vaient des amis de la ville.... On entendait le choc des verres, et les rires aux plaisanteries du petit cousin, qui faisait son service dans l'infanterie de marine.

....Céleste Marceux devait leur servir de bonne. Elle leur prépara un dîner plantureux, et, loquace, vint meubler leur tête-à-tête — A la nuit, ils descendirent au village ; Clara fit deux tours de chevaux de bois, gagna une salière et une montre où les aiguilles étaient peintes sur le cadran.

Jean Jacques lui offrit du vin mousseux et une tranche de glace, entre deux gaufrettes.

Leur seconde nuit fut ardente : Clara pensait avec juste raison que, la seconde nuit de ses noces, une jeune femme n'est plus tenue à l'ignorance. Son corps robuste et ferme ne redoutait pas la fatigue.

Le lendemain matin, quand Jean Jacques se réveilla, elle était debout à la fenêtre, le nez aux vitres. Jean Jacques crut qu'elle chantonnait doucement pour ne pas l'éveiller ; mais, à un mouvement de son coude, il s'aperçut qu'elle bâillait.

VI

Jean Jacques commença ce matin-là sa vie paysanne. Marceux et son fils Pierre Marie le pilotant, il se mit avec courage et joie au travail qu'il ignorait, mais aimait d'avance.

Il alla au poulailler, apprit le nom des espèces, et à mesurer le grain, et à vérifier les œufs.. On le mena à l'écurie, et il lava à grande eau les roues de sa carriole.

Il avait endossé la blouse bleue de Louis Auffray et coiffé un chapeau rond. Ainsi, à midi, il se présenta devant Clara.

— Ah ! non ! lui dit-elle, tu ne vas pas t'habiller en paysan ! Oh ! mais si tu te voyais !.. Oh ! mais regarde toi ! », et elle se mit à rire en haussant les épaules, comme d'une plaisanterie trop drôle pour qu'elle s'en fâchât, mais qu'elle n'eût pas dû tolérer.

— C'était pour te faire rire, dit Jean Jacques.

Il enleva la blouse et le chapeau et, par la suite, conserva pour le travail ses vêtements étroits de la ville, son gilet et sa chaîne de montre, se réservant seulement d'ôter sa veste et d'apparaître en bras de chemise, comme un cabaretier sur sa porte le quatorze Juillet.

. . . .

VII

En décembre l'épicière s'alita derechef.

Les quinze ou vingt jours de sa maladie furent un heureux temps pour Clara. Elle ne voulut laisser à personne le soin de veiller sa belle-mère et partit s'établir à Nantes, pour plus de commodité. Jean Jacques lui sut gré de cet empressement. C'était en réalité de sa part un empressement à quitter la campagne et à se retremper dans l'air de la ville.

Elle sut employer son temps sans en rien perdre. — Il y avait bien l'obligation de soigner un peu la malade ; mais l'épicière n'aimait pas ses soins ; et Clara eut tout le loisir de revoir ses amies, de fréquenter les magasins et d'aller entendre *Werther*.

....La vie à Sautron l'ennuyait.

— Je vais périr d'ennui, mes chéries. Nous ne voyons personne. Mon mari patauge toute la journée dans la boue, sous la pluie.... Il me revient avec des vêtements salis, comme s'il se roulait dans le fumier. Je l'ai avec moi aux heures des repas.... Et ce n'est pas sa conversation qui me rendra la gaîté... Je l'ai aussi la nuit... Mais je m'ennuie tellement le jour... que, la nuit, je n'ai plus envie de rire... Ah ! mes chéries !.

Elle exagérait à peine ; son enthousiasme du petit premier dimanche n'avait pas survécu au départ des chevaux de bois....

Deux jours, elle avait fait bonne figure; l'emménagement l'occupait. Puis elle se renfrogna, et la mésentente suivit. Jean Jacques essaya d'abord d'y faire face. Il mit sur pied toute la facilité d'humeur, tout l'enjouement dont il était capable. Il n'aimait pas vraiment sa femme : sa gaîté sonnait faux...

Il fit ce qu'il put, conseilla à Clara d'inviter ses amies, et elles ne vinrent pas; il loua un piano, mais elle avait appris petite fille deux airs, et ne les jouait plus que de la main droite; il l'abonna à un journal de modes, elle passait des heures à les compulser et à faire des commandes de tissus, en vue de toilettes tapageuses; l'occasion de les montrer lui manquait.

Elle fit à deux ou trois dames du pays une visite, qu'elles lui rendirent : la présence de Jean Jacques en vêtements défraichis, les mains rouges, la cravate en corde, nuisait au bon ton de la réception.

La famille de Clara vint déjeuner, de temps à autre, les premières semaines; mais Clara s'était mariée pour n'avoir plus à supporter sa famille et elle l'accueillait avec une froideur étudiée.

L'épicière était venue les deux premiers dimanches. Elle était sur sa fin. Elle le savait. Jean Jacques le savait. La mère et le fils s'adressaient par-dessus la table des sourires plus mouillés que gaillards. Elle n'était pas revenue, — le voyage la fatiguait.

L'épicier s'était montré un peu plus fréquemment. Il savait dérider Clara, en racontant des histoires de caserne; mais il espaça ses visites « Dans le commerce, on ne fait pas ce qu'on veut »... et le visage de Clara se ferma un peu plus pour Jean Jacques.

Jean Jacques prit le parti d'aller à son travail, de le quitter le moins possible et de le parachever jusqu'à

ce que la nuit le rappelât dans sa maison... La nuit vient tôt l'hiver.

Il était d'ailleurs dans l'obligation de bien mener ses affaires ; Clara n'était point une bonne ménagère et ne se souciait pas de le devenir. Il y avait dans la maison une fuite d'argent, que Louis Auffray n'avait point connue. Comme lui, Jean Jacques portait ses poulets et ses lapins au marché le samedi. Toutefois Clara n'avait pas voulu que son mari se rendît ridicule, en vendant en public de la volaille.

C'était Céleste qui s'installait sous la petite tente, devant les paniers à œufs — Jean Jacques attendait à l'épicerie ou dans une auberge, la fin du marché. — Au soir, il revenait, tenant les rênes, fixant d'un œil vague la mèche de son fouet balancée. Soucieux, il faisait les comptes mentalement et rentrait dans cette solitude, qui avait été apaisante à Auffray, et se compliquait, pour Jean Jacques, d'être une solitude à deux....

VIII

Vers le douzième jour, la maladie de sa mère s'aggrava. Il vint — passa quelque jours et quelques nuits près d'elle, reçut les derniers conseils et les derniers vœux murmurés et prononça pour elle les dernières paroles de tendresse.

Il savait la mort sur le pas de la porte, et l'angoisse lui tenait fort le cœur. Ce furent pourtant, par la suite, au souvenir, quelques heures d'une douceur particulière. Elles comptèrent dans sa vie parmi les plus apaisées et rectifièrent définitivement l'image qu'il devait garder de sa mère méconnue.

Il suivit l'enterrement à côté de son père. L'épicier pleurait ; Clara pleurait aussi — et ses amies ; la sensibilité était contagieuse chez elles. Clara s'était acheté un vêtement de deuil du meilleur goût — Jean Jacques portait la cravate noire que sa mère lui avait faite pour aller « en cérémonie ».

Le cortège prit le chemin que Jean Jacques avait suivi toute son enfance pour se rendre à l'école. Il se rappelait que sa mère l'avait conduit la première fois, et qu'elle lui souriait pour lui donner courage.

Jean Jacques en tête du cortège ne pleurait pas, s'imposait un visage serein, chuchotait trois mots de tendresse et adressait de petits sourires, droit devant

lui, à sa mère, comme pour lui rendre le même service...

. . . .

Ils revinrent tous les deux — Clara et Jean Jacques — le lendemain. Ils étaient seuls dans la voiture, qui sentait le renfermé, le cuir mouillé et le beurre rance. Le silence était entre eux, non comme un ami, mais comme un parasite narquois.

— Tu sais que Gabrielle va se marier?

(C'était une des amies de Clara)

— Ah ! Allons.... si elle est contente....

— Espérons qu'elle ne s'en repentira pas.... Elle aura peut-être la chance....

— Qui épouse-t-elle?

— Un « Monsieur Lallemand » — Oh ! c'est un garçon très distingué ! — Il a une belle situation en ville.

— Allons... dit Jean Jacques... s'il est content..

. . . .

La vie reprit. Le temps passa ramenant des anniversaires différents pour chacun, que chacun honora dans son cœur, à sa manière, et des anniversaires communs qu'ils s'entendirent, sans en parler, pour négliger de célébrer.

IX

Quand, après trois ans de mariage, Jean Jacques, un matin, éleva devant lui à bout de bras son fils, il eut la certitude que, cette fois, il tenait sa revanche.

Il se sentit du jour au lendemain des épaules, des épaules larges, capables de porter et de se hausser pour le mépris ; il se sentit une poitrine bombée, propre à contenir de l'orgueil, apte à respirer pour deux.

Sa parole emplit la maison de son abondance — sa voix, les champs de son volume.

Sa joie ne fut pas exubérante et passagère ; elle ne brilla pas comme un feu de S[t] Jean ; elle ne se répandit pas en petites gentillesses, ni en expressions de caduque sensiblerie.

Ferme et grave, elle prit Jean Jacques à un plan et l'éleva à un autre.

X

Il est courant que les pères aient cette impression : « Je vais me voir revivre dans mon fils ».

Jean Jacques eut, lui, cette impression, qu'il allait vivre en deux personnes : un Jean Jacques qui donne ce qu'il eût voulu recevoir à un Jean Jacques qui reçoit ce que l'autre Jean Jacques n'a pas eu.

Un homme mûr qui donne à un enfant, pour se faire plaisir à soi-même et se combler dans le passé.

L'enfant reçut le nom de Julien. La mère le voulut ainsi. Mais aux yeux de Jean Jacques, le nom n'est là, que par surcroit — par commodité — pour distinguer un Jean Jacques de l'autre : Julien, c'est Jean Jacques à qui Dieu permet de reviser sa vie.

A cette résurrection de lui-même, Jean Jacques connut une joie, et acquit une assurance, qui éloignèrent définitivement Clara de son mari.

Elle l'avait connu les épaules soumises — Entrait en jeu un nouveau-né et il se redressait, donnait de la voix, parlait de l'avenir comme d'un bien à lui, réclamait de la gaîté autour du berceau neuf, s'en prenait au soleil de ne pas luire assez dans les trois cheveux de son fils, se mirait de longues minutes au fond des yeux ronds et vides de l'enfant, avec cet air béat de ceux qui s'admirent dans les glaces, reléguait loin, comme non avenues, les préoccupations

précédentes, et les gens de sa vie, comme les comparses d'une comédie terminée.

Elle l'avait toujours jugé nettement inférieur à elle et cela même l'attachait à lui — Elle le vit grimper soudain les échelons allègrement sans se soucier d'elle. Elle se mit à le haïr autant qu'elle l'avait méprisé — et n'en aima pas plus son fils.

Mais Jean Jacques ne s'en soucia pas.

La mère de Clara, l'épicier, vinrent donner quelques conseils. Jean Jacques ne les écouta ni ne permit à sa femme d'en tenir compte. La solitude se fit un peu plus complète, auprès de la mère, du père et de l'enfant.

Mais Jean Jacques, penché sur son fils, se tient compagnie à lui-même : il accepte de bonne grâce que Clara, deux fois par semaine, prenne la diligence pour la ville — Au retour de sa femme, la nuit tombante, il a presque besoin d'un effort de mémoire, en lui disant bonjour, pour se rappeler que dans la matinée, il eut à lui dire : « Au revoir ».

Il a renoncé très aisément à la considérer comme sa femme. Sa vraie femme chèrement aimée, longtemps désirée, c'est la Marie Lucienne, que Julien épousera à vingt ans !

. . . .

Impatient, Jean Jacques attend chez son fils la première minute de désir, pour en faire une minute pleine. Il regarde grandir son petit :

— Grandis donc, Julien ! Hâte-toi ! Dis-moi vite : « Papa, donne-moi.... Papa, je veux avoir... « Dis-le comme tu pourras. Bégaye-le ! — je comprendrai — j'ai là en réserve pour toi tous les jeux qu'on m'a refusés et, pour plus tard, toutes les satisfactions que, d'avance, je renonçais à demander. »

Devant la tendresse continue du père au fils, Clara se tait. Devant l'avalanche des cadeaux — Jean Jacques en rapporte un, dans sa voiture, à chaque voyage en ville — elle manifeste l'impatience d'une bonne ménagère, en présence de dépenses inutiles. Elle n'est pas une bonne ménagère ; mais elle sait que le prix d'un cheval mécanique paierait six paires de gants, ou ce sac en mailles d'argent que son mari lui a refusé.

— Je ne sais pas pourquoi tu gâtes à ce point-là, ton fils !... On n'élève pas ainsi les enfants...

— Mais non, je ne le gâte pas.... Je lui ai donné un cheval mécanique? Il y a trente-cinq ans qu'il en avait envie ! »

Et il éprouve une joie bénévole et maligne ensemble : « Ah ! on ne voulait rien lui donner, à Jean Jacques ! — Eh ! bien voilà — et voilà ! — les soldats de plomb — et le fusil à amorces ! — Je crois qu'il l'a tout de même, ce qu'il voulait ! »

...Ainsi le petit Julien eut une enfance choyée.

....Jean Jacques lui apprit lui-même à lire — Quand il sut lire un jour il lui apporta un gros volume : *les contes d'Andersen*. Le livre était lourd. Le petit Julien le portait avec peine. Il le posait ouvert entre les bras de son fauteuil comme sur un lutrin.

A plat ventre, des heures, il lisait, se chantonnant parfois à lui-même une phrase qui le séduisait particulièrement.

Vers le milieu du livre, une image représente — vieillard à la barbe de fleuve, aux ailes de cygne et à la faulx de moissonneur — la mort emportant un enfant. Aux approche de l'image et pour ne pas la voir, l'enfant tournait vingt pages d'un coup.

« Il sera marin — s'il le veut ! Il sera marin ! N'est-ce pas, Julien, tu seras marin...? tu partiras sur les bateaux... viens ici, viens voir — je vais te montrer des bateaux ! »

....Il collectionnait pour son fils des prospectus, des illustrés, des catalogues, découpait des images où l'on voit fumer les vapeurs et cingler les navires à voiles. Le soir il étalait le tout sur la table..

— Regarde, Julien... nous partirons sur un navire comme celui-ci... tu vois : il fume... Il va partir... En partant la cheminée fera « Houh ! Houh ! » Celui-ci va au Mexique... Les Mexicains ont des chapeaux de paille pointus... et des pistolets...

.....Celui-ci va à Hambourg... A Hambourg nous verrons les Allemands, qui fument dans des pipes longues comme mes deux bras, quand je les étends ! Tu verras. ! Tu verras.. ! Houh !... Il va passer à côté du petit bateau à voiles.. !

— Houh !... Houh !... fait Julien de sa petite voix pointue.

— Houh ... Houh ... fait Jean Jacques pour lui-même — Ah ! on ne voulait pas qu'il mît les pieds sur un navire ! — Ah ! on ne voulait pas ! — ...Au Mexique ! Sur un navire comme celui-là !.... Houh !... Houh !.. avec une casquette galonnée... Larguez les amarres !.. Houh !... à bâbord... toute... Oui, Capitaine... Bien, Capitaine.. « Aurons-nous une bonne traversée, Monsieur Jean Jacques?... Non... Monsieur Julien — Mais oui, mais oui, Monsieur.... et puis, vous savez, un coup de tangage de plus ou de moins, quand on a comme nous, l'habitude de la mer.... » — Ah ! ce Julien ! ce petit Julien ! son père n'eût pas répondu mieux ! —

— Nous irons voir les bateaux, papa?

— Je pense bien !... Et, en attendant... !

Jean Jacques se rappelait un bateau à voiles — bleu et rose — qu'il avait longtemps convoité, à la vitrine d'un marchand de jeux.

« ....Et, en attendant, mon Julien, nous allons avoir quelque chose de beau, nous deux..... Chut ! ne demande rien.

...C'est une surprise..... »

XI

Jean Jacques offrit un grand navire avec des voiles au petit Julien pour qu'il s'amusât à le faire voguer sur l'étang.

Il avait été souvent question de ce navire dans leurs conversations du soir. La forme en avait été discutée, et le gréement et la couleur; mais ces discussions étaient restées longtemps sans résultat. L'occasion manquait à Jean Jacques d'aller à la ville. Le petit Julien n'avait jamais vu de bateau que sur son livre de lecture, les prospectus, et les images découpées, et ne pouvait apporter une aide efficace à la construction.

Jean Jacques disait : « Je demanderai au père Joseph, le menuisier, de me fabriquer la coque à ses moments perdus..... et puis il faudra mettre du plomb sous la quille... »... Sa pensée s'arrêtait là, comme un homme qui piétine sans avancer : « du plomb sous la quille.... du plomb sous la quille... » et tout doucement il se rappelait d'autres navires auxquels il se sentait bizarrement lié parce qu'ils lui avaient apporté longtemps le goût des départs et l'odeur de la mer.

.....Un soir, Jean Jacques rapporta la coque dans sa carriole. Elle avait une bonne odeur de vernis. L'art simple du menuisier Joseph l'avait voulue de deux couleurs : verte et rouge.

Le lendemain on acheva le navire. Jean Jacques planta le mât, greffa à l'avant le bout-dehors — fixa la vergue. Clara avait consenti à faire les voiles : elle les avait taillées dans une ancienne paire de rideaux passés, à damier blanc et rose.

Ils étaient tous les trois dans la grande salle. Clara venait de desservir la table du déjeuner. Maintenant elle cousait près de la fenêtre.

La pluie tombait doucement sur l'herbe. Le sable devant la maison brunissait comme une cire molle, et quand Céleste allait chercher de l'eau au puits, ses sabots creusaient des taches sombres : « On dirait des bateaux », pensait le petit Julien. Et il regardait en file sur deux lignes ces navires qui suivaient le même chemin.

Jean Jacques sifflotait comme un ouvrier d'art quand son œuvre prend forme.

Clara pensait à elle : « Les gouttes d'eau sur les vitres me mettent les nerfs à vif » avait-elle dit une fois pour toutes dans les premiers jours de leur installation.

Elle songeait à des assiettes de gâteaux sur des tables de pâtisseries, à des politesses entre dames bien élevées dont les maris ont des situations. Elle songeait à Madame Lallemand. Son mari fait des tournées dans la région pour le compte d'une maison d'assurances. — « Douze jours que mon Albert n'est pas rentré ! Il se tue ! Lui qui supporte si mal la chaleur ! » En son absence, elle donne son temps à de galantes escapades et ses petites lèvres gourmandes à des sous-lieutenants de cavalerie. Mais elle a si bonne grâce à raconter tout cela « entre amies », une façon si pudique de rougir sur elle-même en vous met-

tant l'eau à la bouche ; elle semble chaque fois vous dire si gentiment : « Je vais me mettre toute nue, mais ne me regardez pas ! Si vous me regardez, je ferme les yeux ! » qu'on ne saurait lui en vouloir........

Et vivre là avec un enfant qui sera borné comme son père, et un mari qui ne comprend rien à la vie.... et savoir qu'il y a tant de sucreries dans le monde, et de marchands de modes et de jolies têtes pommadées, et de dessous de dentelles à laisser entrevoir dans des intimités qui en vaudraient la peine !

Jean Jacques sifflote — fier de lui — content de la vie qui apporte des revanches à qui a su attendre. « Je n'avais que des bouchons à faire flotter, moi — Qui est-ce qui va avoir un beau bateau? C'est Julien. Qui est Julien : c'est Jean Jacques !.... Il ne sera jamais trop beau, ce bateau-là ».

.....Le petit attend : « Il va être bientôt fini, dis, papa? Il ne pleut plus, tu sais, papa. Tu vas me le donner aujourd'hui, dis, papa ».

.....Les toits s'égouttent — le ciel s'éclaire. Les escargots sortent un à un.

Et Clara se laisse aller sur la pente douce du rêve.... Sautron est loin...... Son mari et son fils n'existent plus qu'à l'état de souvenir. Son demi-deuil lui va bien, et, à la terrasse d'une guinguette, deux jeunes officiers penchés sur Madame Lallemand et elle, leur embrassent en même temps la nuque — pendant que d'un même mouvement, rougissant ensemble, et se souriant par en dessous, elles inclinent la tête en même temps.

XII

Le bateau flotta sur l'eau calme — Un petit vent le poussait doucement. Parfois, sous un souffle plus fort, il s'inclinait, virait, fuyait le bord, puis se redressait pour gagner l'autre avec une lente sérénité.

L'enfant battait des mains. Jean Jacques était plus heureux que lui. Tous les deux, armés d'un roseau, guidaient la course du navire. Jean Jacques — à cause des voiles à damier rose peut-être — pensait à des ports de cette Hollande où il n'était jamais allé et qu'il imaginait gratuitement.

......« Ton port à toi, Julien, ce sera là, au bas des marches — et le mien entre les deux racines.

Attention — Fais-le virer..... Regarde comme il prend le vent — Crois-tu qu'il sait les faire les navires, ton père.... Ton port, c'est Gibraltar..... et le mien Rotterdam..... Doucement Julien..... là..... laisse-le filer.... ».

.....L'enfant voulut qu'on posât le soir, le bateau près de son lit. Il s'endormit tourné vers la voile et la coque rouge et verte qui conservait une odeur d'eau.

Clara — le même soir — se blottit, ardente et chaude, entre les bras de son mari. Les yeux clos — nue et offerte — elle prolongeait ses rêves de la veille et les vivait avec une rare précision.......

Jean Jacques trouvait la vie belle et facile. Il fut

un mari empressé et prévenant. Il avait aperçu, la veille, une jolie fille qui sortait de la poste, longtemps il l'avait suivie des yeux.... et il la retrouvait dans la tiédeur de cette claire nuit d'été.. Était-ce bien elle? ou une autre avec qui il avait voyagé un soir dans la diligence.?... ou Marie Lucienne?....

.....Des souris couraient au-dessus d'eux dans le grenier.... Clara avait usé de son flacon d'extrait de violette..... et ce fut pour Jean Jacques, après une journée de paix et de joie affectueuse, une belle nuit d'illusion.

XIII

L'événement se produisit deux jours plus tard à l'heure où le ciel se décolore à la cime des arbres.

Julien avait joué toute la journée près de l'étang à la chaleur du soleil. Il y avait peu de vent ; le petit navire avait flotté doucement ; parfois il s'arrêtait au milieu de l'eau — sa grande voile affaissée un peu — puis se penchait brusquement tantôt à droite, tantôt à gauche — et peu à peu son ombre était plus longue sur l'eau. Parfois il venait se mouiller parmi les joncs qui pliaient autour de lui — Un des marins de bois s'était détaché du mât et il flottait, tout petit. Le garçon était resté longtemps à le considérer qui perdait peu à peu ses membres et la couleur de ses vêtements.

Céleste était venue laver du linge, apportant dans ses poches deux grandes tartines de pain et de beurre saupoudré de sucre. Elle était repartie et, à ce moment, Julien le petit enfant était vraiment très sage ; il mangeait, gravement assis, les jambes écartées — ses souliers un peu mouillés pour avoir trempé dans l'eau.

Le soleil baissa ; des carrioles passaient sur la route ; un fouet claquait..... sans doute des gens qui se hâtaient vers les auberges ;... la lumière se retira

du petit bois — et les fleurs se firent plus pâles. Une grande douceur montait avec l'ombre.

Ce fut l'heure réservée au petit Julien pour mourir. Son bateau s'était accroché dans une branche basse — il la secoua — puis se pencha — puis tomba dans l'eau plus sombre. Il n'eut pas de cri, tint seulement une minute ses bras tout droits en l'air — les mains ouvertes — un pan de son petit sarrau flottant autour de sa tête..........

Ce fut à l'heure où le repas du soir fume sur les tables que Jean Jacques revint vers sa maison par le sentier parmi les prés. Il sifflotait comme de coutume — comme la veille — et la fumée de sa pipe s'en allait doucement par-dessus son épaule.

Il goûtait la joie très calme d'aller lentement et sans penser à rien qu'à la fraîcheur montant de la terre, au temps probable du lendemain et à des choses indifférentes de sa vie campagnarde. Il goûtait cette joie-là dans toute l'humilité de son âme. C'était son bon moment à lui, et il était, à la vérité, comme tous les soirs, sans hâte de retrouver devant la table sa femme qui ne l'aimait pas.

— « Le petit enfant n'est pas rentré », se dit-il. Il pensait ainsi parce qu'il apercevait de loin la voile du bateau sur l'étang, et le fond de sa pensée était très simple : « Je le prendrai sur mon épaule — et nous reviendrons par le cellier pour y remiser son jeu »..........

Le petit Julien n'était pas là. « Il est rentré », dit Jean Jacques ; il fit un pas et s'arrêta : « Il a laissé son bateau » — et il s'étonna parce que les petits enfants ont de l'attachement pour leurs jeux neufs et que celui-là était tout nouveau. Puis il secoua sa pipe et fut sur le point de repartir.

A ce moment Clara appelait : « Julien, viendras-tu dîner, mauvais sujet, ou faut-il que j'aille te chercher? » La voix venait très nette, un peu dure dans l'air immobile.

Et ce fut à ce moment précis que Jean Jacques aperçut un chapeau de paille, sur l'eau, près des branches basses.

.....Avec une longue perche trouvée là, Jean Jacques commença à tâter le fond de l'étang — à la recherche de son fils. A la voix de Clara qui continuait d'appeler et qu'il sentait se rapprocher, il avait eu le courage de répondre, comme un homme tranquille et qui revient sans se hâter : « Nous arrivons — nous arrivons tous les deux. » Clara avait répondu « Je vous attends » — très certainement mécontente. Sans doute elle était rentrée dans sa cuisine chaude. Et Jean Jacques dans la tranquillité qu'elle lui laissait, enfonçait sa perche, presque inconscient — comme un homme ivre et qui s'obstine maladroitement sur une besogne — Sa tête l'entraînait en avant vers l'eau où il fouillait, retournant des branches noires et molles, et de vieilles boues qui coulaient le long de sa perche, et retombaient avec un petit éclaboussement.

...... « Je le prendrai sur mon épaule ».... C'est ainsi qu'il le ramena froid et mouillé — plié en deux. De loin les gens qui longeaient les barrières blanches lui envoyaient des signes amicaux, comme en d'autres soirs !

— Il se fait porter, le vilain paresseux — il ne grandira jamais et deviendra tout bossu ! » cria la vieille Anna qui était malicieuse et simple.......

Jean Jacques allait, les épaules crispées, les genoux raides, avec, dans la tête, le battement d'une impres-

sion douloureuse qui ne se précisait pas..... Il sentait seulement qu'il ne fallait pas appeler — qu'il ne fallait pas s'arrêter — s'il voulait arriver là-bas .... tout près..... la maison où une fenêtre s'était éclairée.... basse... presque à ras de terre.

. . . .

A Clara — debout sur le seuil — il tendit l'enfant — « Le voilà... le voilà... ». Un moment elle promena son regard de l'un à l'autre... réprobatrice et sans comprendre. Puis elle eut un grand cri... un second... d'autres cris qui écorchèrent le silence.... Des gens vinrent... des femmes... une confusion où dominait toujours la douleur déchaînée de Clara Jalabert.

Jean Jacques se retrouva tout seul — les bras vides — planté devant la porte ... Sans doute on avait entraîné sa femme et emporté son fils ... un bruit venait du fond des chambres.

Et Jean Jacques s'aperçut qu'il avait gardé au coin de la bouche sa pipe allumée, et qu'il était en train de siffloter un refrain de romance banale qui lui venait on ne sait d'où.

XIV

« Treize jours de plus, il aurait eu cinq ans et six mois.... comme..... comme qui? Ah ! oui...., comme la petite Isabelle — *Zabel* — qui atteignit cet âge et ne le dépassa pas.....

C'est loin... Non ! c'est tout près ! — Est-ce le temps qui est court? ou la mémoire qui est longue?... Il fait bon ce matin — un peu frais malgré le soleil.... Une belle petite brise qui agite les avoines... Le navire eût bien flotté ce matin — et Julien se serait bien amusé, sans faire de bruit, sans éclat de voix, car il avait déjà l'habitude de réfléchir sur son plaisir, mais avec les belles joues roses qu'il avait quand il était content.

.....Justement, Jean Jacques avait l'intention de lui couper un long bambou pour qu'il puisse ramener son bateau quand il s'accrochait dans les joncs.

Avec cet accident, et les démarches, et les veillées, et une course à la ville pour le costume noir, et la crise de nerfs de Clara, il n'a pas eu le temps de s'occuper du bambou — Il fera cela tout à l'heure en rentrant, quand il aura changé de costume et brossé soigneusement celui-là. Il l'a payé trop cher — celui-là — « il s'est fait estamper par le tailleur », lui a dit son père... Enfin il le ménagera ; il le fera durer ; cela reviendra au même. Si la cérémonie dure long-

temps, il ne pourra peut-être pas encore aller au bambou avant le déjeuner.

Mais, d'ailleurs, le bambou était pour Julien ! — Comme c'est bête ! comme on ne pense pas à tout ! Il est là, Julien ; il va devant, derrière le curé et devant son père ; Guillaume et Pierre Marie Marceux le portent sur leurs épaules : Jean Jacques n'a qu'à se baisser un peu et avancer la tête pour toucher du front le bout du brancard sur l'épaule de Pierre Marie ; Julien n'a plus besoin de rien et il n'y a pas de retard en ce qui concerne le bambou....

......Le voilà parti, comme Isabelle, au même âge — Jean Jacques regardait passer le cortège, aujourd'hui, il le conduit.... Le cortège de Julien a été mieux organisé et est mieux ordonné que celui d'Isabelle. Trois enfants de chœur, le prêtre, et cet autre en surplis qui n'est pas un prêtre et chante les psaumes. Un beau drap blanc... des fleurs.... une large couronne.... A l'église ce sera bien aussi. Le curé a promis le service des enfants riches, ou presque riches. C'est tout ce que Jean Jacques a pu faire, mais le père d'Isabelle ne l'avait pas fait. Ç'aurait pu être une cérémonie manquée.

« Tu fais des folies » lui a dit l'épicier. — « C'est bon à savoir, pense Jean Jacques, il m'aurait fait enterrer par-dessous la jambe. Moi j'ai commandé un petit enterrement gentil pour mon fils. Tant pis pour qui n'est pas content ! » Et il se sent allégé, et il a envie de sauter à pieds joints par-dessus la taupinière qui lève son dôme au bord du champ.

.....Cinq ans et six mois — Le jour où Isabelle passa sous la fenêtre, Jean Jacques n'était pas loin de les avoir lui aussi. Il se rappelle très bien ce qu'il était

en ce temps là.... et le petit monde lumineux, aéré et précis qu'il avait créé dans sa tête, et qu'il y entretenait et qu'il y modifiait chaque jour avec un sentiment si sûr de ce qui est bien et de ce qui ne l'est pas. Julien avait du se créer son monde aussi, et son soleil et ses chimères. Il devait vivre avec elles, comme son père, en une parfaite intimité — Isabelle aussi... On ne sait pas assez la grandeur des enfants. On les laisse partir sans songer à leur rendre un assez grand honneur. On lésine sur le prix d'une jaquette noire, ou d'un crèpe pour le chapeau. Et Jean Jacques, qui a le cœur large et ouvert au respect, baisse un peu plus la tête et assure la décence de son maintien pour mieux honorer le deuil de trois petits enfants du même âge : Isabelle — Julien — et le Jean Jacques de cinq ans et demi.

......Voici l'étang,.. Là-bas, sous l'arbre, la perche qui servit est encore là sur le gazon... Et Jean Jacques bondit soudain — quitte le cortège — court comme un fou — Il a vu le bateau flotter... et, au milieu d'un groupe de petits, un garçon de l'école l'attendre sur le bord, un bambou à la main, droit comme une lance :

— Malheureux ! Petit malheureux ! Tu ne sais donc pas !

— C'est resté là depuis deux jours. On a cru que ça ne servait à rien.

C'est vrai, cela ne sert plus à rien. Les bateaux n'ont jamais été d'un grand profit pour Jean Jacques ni sa descendance — et pas plus les petits que les grands.

— Bon... bon ! dit-il. Tiens ! voilà des sous. C'est bon — c'est bon ! Il ne sert plus.... Seulement ne

l'abîmez pas.... ne le cassez pas ! Il est tout neuf.

On l'attendait pour repartir. On ne lui dit rien. Mais il voit bien qu'on le désapprouve. On a raison. Il a failli compromettre la bonne ordonnance du petit enterrement. Heureusement chacun est à sa place... chacun a l'attitude qu'il faut — Allons ! C'est fini ! Tout a repris son ordre. L'épicier mange sa moustache. De temps en temps il frotte discrètement ses souliers à une touffe d'herbe quand il a marché dans la poussière. Clara sanglote ; Madame Lallemand la soutient et sanglote aussi, de temps à autre, pour laisser reprendre haleine à sa malheureuse amie.

Elle a été gentille de venir — et gentille d'amener avec elle ce lieutenant de dragons qui marche dans le cortège et qui, si la douleur venait à faire chanceler les deux dames, serait certainement de force à les soutenir toutes les deux.

. . . .

. . . .

XV

Jean Jacques parut peu dans sa maison ce jour-là. Ses vêtements changés, sitôt le déjeuner, il s'enferma dans la serre — où personne ne songea à venir le rejoindre — fit le compte des petits pots à bouture qui pourraient servir l'année prochaine, et un tri soigneux entre ceux qui étaient fêlés et ceux qui ne l'étaient pas. Depuis longtemps il tenait cette besogne en réserve pour le premier jour d'oisiveté — Il raccommoda la mangeoire des pigeons, et plaça un loquet neuf à la porte du poulailler....

Dans sa chambre, où par décence elle avait tenu les volets mi-fermés, avec l'aide de Madame Lallemand Clara cousait du jais sur une robe noire et se confectionnait des chapeaux : « Il ne faut pas vous enlaidir, ma chérie ; le pauvre petit ne le voudrait pas ! S'il pouvait parler d'où il est — le pauvre ange ! il vous dirait : « Sois belle, maman. Il faut vivre avec les vivants. » N'est-ce pas vrai, Fernand? »

— Bien sûr, disait le lieutenant, le cheveu luisant et bombé ; si on vivait avec les morts... après la première bataille, ceux qui restent n'auraient plus qu'à se suicider !

Il n'avait jamais fait la guerre, mais savait son cœur bien trempé, et en répondait à l'avance.

« Faites-vous belle, Madame Clara — D'abord ce vous sera une diversion de penser un peu à vous-même, en se plaçant au seul point de vue de la santé ; et puis, s'il vous voyait mal fagotée, ficelée comme quatre sous — qu'est-ce qu'il dirait le camarade Lionel, lui qui me casse la tête tous les jours avec votre élégance, et votre façon de vous habiller, et vos chapeaux et.... Vous ne voudriez tout de même pas lui faire cette peine-là !

— Vous êtes bon d'essayer de me consoler, disait Clara — et, tout de suite, elle évoquait un geste coutumier ou un mot favori de son fils, pour bien montrer qu'il n'était pas encore tout à fait sorti de sa tête.....

Ainsi la journée passa pour chacun et le soir vint sans trop de lenteur. Au dîner l'épicier et l'officier parlèrent des guerres coloniales et des fautes du gouvernement — « Oui, mon lieutenant — non, mon lieutenant, disait l'épicier ; je me range à votre avis, mon lieutenant. » Cela lui rappelait son temps de caserne. Madame Lallemand regardait l'officier avec tendresse. De temps en temps il sentait sur son pantalon rouge, à hauteur des mollets, le soulier câlin de la femme de l'assureur ; à un mot aimable qu'il dit pour arracher Clara à ses idées noires, la mère douloureuse posa un instant sur ses larges doigts une main qui semblait vouloir dire : « Si vous saviez comme j'ai confiance en vous, et en vos camarades qui comprennent si bien la vie ! »

Jean Jacques pensait à autre chose, mais en exceptant cette insuffisance de savoir-vivre, qui d'ailleurs ne gêna personne, on peut dire que cette petite soirée parut donnée délicatement en l'honneur du jeune

lieutenant et qu'elle dut le satisfaire jusque dans son plus intime amour-propre.

Il prit congé pourtant, après les liqueurs. Madame Lallemand restait passer la nuit près de Clara. Il avait été convenu que les deux dames dormiraient ensemble, tant Clara craignait les cauchemars et tant sa compatissante amie voulait être là pour les lui expliquer.

Le lieutenant renouvela ses recommandations et ses exhortations au réconfort, il baisa le bout des doigts de Madame Lallemand d'une façon courtoise et galante qui la fit rougir et qu'admira l'épicier. Il était tout à l'admiration et roulait à l'avance dans sa bouche tous les « mon lieutenant » qu'il allait bavoter en cours de route. Il s'était proposé pour faire un bout de chemin jusqu'à Nantes avec l'officier, et — sans son irréligion — il eût volontiers rendu grâce à Dieu pour l'occasion qu'il lui avait donnée de rencontrer un soldat de si belle allure, et d'une fierté si réduite. Déjà, le jour de l'enterrement de son petit-fils lui paraissait un des plus beaux de sa vieillesse sans imprévu.

Ils partirent. Céleste ferma les portes. Jean Jacques l'aida à mettre les barres devant les grilles : — Mon pauvre Monsieur, vous voilà tout seul. »

Il lui serra les mains pour cette bonne parole.

Avant de s'allonger pour dormir sur deux chaises dans la salle à manger, il monta à la chambre de Julien.

Elle était restée en état ; Céleste avait seulement refait le lit, et ramené par-devant les rideaux. Mais « il » aurait pu être là : il faisait si peu de bruit en dormant.

Sur la table peinte en rose, Jean Jacques regarda la médaille de baptême.... Elle voisinait avec un petit pavillon de rechange pour le bateau. La toupie était restée près de l'armoire. Dans un coin, en paquet, une belle corde neuve, avec un grelot au bout, qui servait à Julien pour jouer au cheval..... Il était le cocher.... Le cheval, c'était Jean Jacques — ou Céleste, le dimanche, quand elle revenait des vêpres.

Enfin, sur la petite chaise, Jean Jacques regarda à quelle page de son livre le petit s'était arrêté. Il allait commencer un conte que le vieil Andersen intitule :

« *Ce que le Père fait est bien fait.* »

.....Jean Jacques songea. Le Père évoquait pour lui l'épicier, père de Jean Jacques, et Jean Jacques père de Julien — Rien de plus — Ce qu'ils avaient fait l'un et l'autre avait-il été bien fait? Quel bizarre titre..... Encore un livre pour enfants ! un manuel de docilité. Est-ce que les pères font toujours bien?

L'épicier, en ce moment même, marchait sur la route de ce pas allègre et content que Jean Jacques lu connaissait.... et il y avait telles accusations pourtant qui, du cœur de Jean Jacques, eussent pu lui monter aux lèvres.

Et lui-même, dans vingt ans, qu'eût pensé de lui le petit Julien? Que pensait-il l'avant-veille?... Drôle de titre !

Jean Jacques ferma la porte à clef pour qu'on ne changeât rien dans la chambre — du moins rien encore... pendant quelques jours... jusqu'à ce que Clara manifestât bruyamment sa volonté.

Puis il descendit, passa devant la salle à manger sans y entrer, sortit de la maison, et, comme la nuit était douce, alla s'allonger sur le banc de pierre, où le père Auffray avait, des années, fumé sa pipe

. . . .

. . . .

XVI

Le lendemain, le lieutenant revint dîner en famille et repartit seul le soir, laissant Madame Lallemand à ses soins de consolatrice.

Le troisième jour, Clara dit à son mari :

— Madame Lallemand est assez bonne pour vouloir bien me tenir compagnie encore deux ou trois jours Mais il ne faut pas abuser de la bonté des gens. Cela lui fait gros cœur de voir repartir le lieutenant le soir. Tu pourrais le prier de passer la nuit ici, le temps que Madame Lallemand restera chez nous. Et je ne tiens pas à la voir partir ; elle m'aide à monter mon calvaire.

— Je veux bien, dit Jean Jacques, mais où le coucherons-nous?

— Dans notre chambre naturellement... Quand on reçoit.

— Oui... oui..... Mais Madame Lallemand?

— Tu n'as donc pas compris?

Et l'œil de sa femme était chargé d'un tel mépris qu'il se devait à lui-même de comprendre sur-le-champ.

— Ah bon ! dit-il. C'est très bien. Mais je croyais cette dame mariée.

— Oui, elle l'est... avec un imbécile.... qui voyage.

— Tout de même, Clara, s'il voyage, il ne peut pas se défendre.

— Quand on comprend aussi peu la vie que tu la comprends, on ne se mêle pas de juger les autres !

— Bien.... Cela ne me gêne pas, moi !

. . . .

Ils virent le soir une Madame Lallemand toute rougissante, toute honteuse et heureuse d'avoir à l'être. Les paupières disaient : « Je vous demande pardon » mais l'œil en disait davantage.

Quant au lieutenant, l'habitude de dîner au restaurant avec des dames, de les emmener à l'hôtel, et de discuter le prix de la chambre en montant, lui donnait une mâle assurance..... Ils montèrent tôt.

Clara avait dressé pour elle et Jean Jacques un lit dans la salle à manger. Ils s'étendirent l'un près de l'autre. Jean Jacques s'endormit.... Un peu plus tard il se réveilla.... Des bruits venaient à travers le plafond, précis, et qu'on ne prenait pas la peine d'étouffer....

Et, près de lui, Clara parlait, tout haut, comme dans le délire, avec des soupirs de bête qui demande du secours. Sans se retourner ni bouger, Jean Jacques, inquiet, écouta :

« Ah ! disait-elle ! Je ne peux plus ! Je ne veux plus vivre comme cela ! Je veux partir moi aussi ! Qu'on ne me laisse pas. Emmenez-moi ! Ah ! Je t'en prie ! Viens me chercher ! Viens me prendre ! »

.....Dans la fièvre, ou l'angoisse, elle avait rejeté sa chemise, et tendait vers le ciel ses bras et sa poitrine nus.

« Clara, ma Clara ! Tu penses à notre petit, ma pauvre femme ! Mais non, il ne veut pas venir te chercher. Il veut que tu restes là, tranquille, près de ton mari.... Il nous aimait bien tous les deux — le petit homme. »

Elle le regarda avec les yeux de ceux qu'on vient de réveiller et qui ne comprennent pas leur histoire — et soudain poussa un cri de révolte :

— Ah ! tu avais bien besoin de me faire penser à Julien ! Pour une fois que je l'oubliais !... Je ne vais plus pouvoir dormir maintenant ! »

Elle se retourna brusquement, ramena les draps sur ses épaules, s'y blottit, s'y enroula, avec des sanglots de rage.

« A qui donc pensait-elle? » se demande Jean Jacques.

Les bruits avaient repris au-dessus, les soupirs de Clara semblaient les prolonger. Alors pour ne pas entendre, Jean Jacques chercha une opération d'esprit minutieuse où absorber son attention — et se mit à calculer combien, étant donné qu'il était né un Mercredi, et que l'année comporte cinquante deux semaines, combien de Dimanches le petit Julien avait vécus.

Le lendemain Jean Jacques vit qu'on évitait de lui adresser la parole, sa femme du moins — les autres lui conservant une même politesse où le dédain faisait figure d'apitoiement — et que désormais il ne compterait plus pour grand'chose.

Deux jours encore passèrent. Le troisième, Clara annonça à son mari l'intention d'aller passer quelques semaines en ville, pour se changer les idées. Madame Lallemand lui offrait le gîte.

Pour avoir entendu un bout de conversation entre Madame Lallemand, l'officier et Clara, Jean Jacques savait ce qui l'attendait, et où allait sa femme. Mais il ne s'y opposa pas. Par dernier scrupule conjugal,

il compta quelques billets à Clara, lui ficela son carton à chapeaux, l'embrassa sur le pas de la porte, et, comme elle s'apprêtait à verser des larmes sur ce qu'elle quittait, l'assura doucement qu'il était inutile de forcer la nature, et que lui-même l'en dispensait.

XVII

— Je suis content de te revoir !... Alors tu vas mener ici la vie de garçon? Mais dis donc !.. Où loges-tu?

— Je suis descendu aux « Trois Marchands »... en attendant.... Je chercherai peut-être ailleurs. On me compte ma chambre assez cher.

— Tu as de l'argent?

— Oui.... Seulement... je te dis cela à toi, Angot.... je ne peux pas vivre de mes rentes.... j'espère me faire une situation.

— Mais naturellement — une situation.... Tu as une mine étonnante.... On dirait que tu as vécu des années au grand air... Oui, c'est vrai, tu viens de la campagne... Ah ! Tu as de la chance, va... La vie de Paris ne me vaut rien, mon vieux — Le surmenage, tu sais.....

— Tu peins beaucoup?

— Hein?.... Un peu, oui.... je ne suis pas mécontent...

— Tu peins des batailles? des fleurs? des femmes nues?...

— Oh ! les femmes nues, tu sais, il y a mieux à faire qu'à les peindre.... Non, non.... je prends surtout des croquis, des charges.... au Palais de justice, beaucoup.... à Longchamp.... des têtes de cabots aussi.... je travaille pour les grands journaux.

— Ah ! tu es lancé, tout à fait !

— Oui, oui... cela va bien — J'ai manqué une grosse affaire. Je devais partir à Londres ; malheureusement je ne savais pas assez l'anglais.

— Autrefois, tu avais bien l'accent.

— Ah ! l'accent, oui !.... Ce sont les mots qui m'ont toujours manqué.

— Je suis si heureux de te revoir, Angot. Ma vraie vie était près de vous tous.

— Mais naturellement..... Tu vas me raconter tout cela..... Hello ! Tiens ! offre-moi l'apéritif et je t'offrirai.... Non — tu vois : je voulais t'inviter à dîner, je n'ai pas d'argent sur moi.

— Ah ! mon cher Angot.... si tu veux bien... je serai trop heureux.....

— All right !... Nous irons prendre les liqueurs à la Cigale... Je te ferai connaître une ou deux figures amusantes. Cela pourra te faire des relations. Moi je pars demain.

— Tu t'en vas demain !

— Oui, mon vieux ! Trois jours de congé tous les deux mois. Je les consacre à venir dire bonjour à mon vieux père qui s'obstine.

....Tu vas bien? Tu es content? La vie est belle?.. Tiens ! regarde-moi les jambes de la petite qui passe.... Que prends-tu? Prends donc un coktail, va... Tu as bonne mine. Je suis content de te voir bonne mine. Cela prouve que le moral est bon. J'aime moins ta cravate par exemple..... Oui, tu t'en fous, tu as raison.... Tu as un peu, comme cela, l'allure d'un petit roublard qui finira Président de la République.... Hello ! Hello ! boy ! Two manhattan ! Manhattan ! Two ! Yes, two ! one — two !

Ils n'ont pas changé ici ! Il n'y a pas moyen de se faire servir !

. . . .

— Oui, j'ai toujours la maison, et les meubles... J'ai vendu le cheval et les poules.....

— Ah ! il est regrettable que tu ne sois pas en vue... Ce ferait un écho !... La vente des poules, tu aurais toutes celles de Paris, avec cela.... les honneurs, et les gros tirages !

— De toute façon, tu comprends, depuis la mort de mon fils.....

— Tu as eu un fils aussi?...

— Oui ; il est mort.

— Pauvre vieux, va.... Il avait quel âge?

— Cinq ans et six mois....

— Près de cinq ans et demi, quoi?

— Oui.

— Tss !.... Et dire que c'est le seul âge de ma vie où j'aie vraiment su l'anglais.... Je ne savais pas le français... cela compense... Alors? tu vas bien? Bon. Fie-toi à moi, et je vais te faire bien dîner... Regarde le jeune homme de bonne famille : il va me saluer... Tu vois, il me salue, et je ne le connais pas... A Paris, c'est ainsi toute la journée.... Ah ! le grand air — la vie des champs. Tiens ! tu n'as pas connu ton bonheur.

Tu veux payer le garçon?... All right !... Je te laisse faire ! Je suis content, mais content de te revoir ! Tu as une mine splendide, et tu as conservé dans la physionomie ce « je ne sais quoi » qui m'avait attiré la première fois que je t'ai vu.

XVIII

Angot a commandé, carte en main. Quelle aisance ! Et quelle aptitude à se trouver, ici, ou ailleurs, et en tout lieu, comme chez lui.. « On voit qu'il a su traverser tout cela à la nage ». Cette dernière réflexion parce que Jean Jacques vient de comparer en esprit la vie et ses remous à une mer aux flots agités — selon l'usage.

— Le homard Thermidor pour commencer, hein? vieux Jean Jacques.... Tu as un nez à aimer la bonne nourriture.... Le poulet suivra.... Tu me diras si c'est un de chez toi !

Le restaurant aligne ses glaces, ses banquettes de velours rouge. Ils n'y venaient jamais autrefois : c'était un restaurant cher....

— Tu comprends, Angot : on m'a étouffé pendant quarante ans. Je valais mieux que cela. Maintenant je veux avoir une vie à moi, tu comprends.?.. une belle vie.... courageuse.... indépendante.... noble !

— Ah ! je te vois venir avec tes gros sabots ! Tu vas me demander de t'indiquer des endroits à femmes, toi !... Je vais te confier au petit Tony : il te mènera où tu voudras !

— Tu te moques de moi, Angot. Toujours ironique... tu n'as pas changé...

. . . .

— J'ai manqué l'Angleterre.... mais je vais m'arranger pour filer en Amérique. En matière d'art, il n'y a que l'Amérique. Plus tu te paies leur tête, plus ils trouvent de satisfaction à t'ouvrir leurs portefeuilles !

.....Est-il vrai qu'il n'ait pas changé, cet Angot du Jardin des Plantes, aux airs de milord, qui jetait sur le monde des regards d'une si distante lassitude, et semblait dire : « Oh ! ne ramassez donc pas mes traits d'esprit ; si je lance des traits si bien affilés c'est uniquement pour que vous n'approchiez pas ma belle âme. »

« Forcément... en dix ans.,. il se produit des petits changements, pense Jean Jacques ». Pourtant des réunions d'autrefois se dégageait une bonne chaleur, absente aujourd'hui.... Cela tient peut-être à ce que les autres ne sont plus là.

— Greffier? Oui... oui... il est à Paris, très content... Il écrit... des contes... des romans... enfin ce qui lui passe par la tête. Il y a des gens qui le lisent, pourquoi n'écrirait-il pas?.... Oui, quelquefois je le rencontre... Que veux-tu? je suis débordé. Et depuis qu'il s'est payé des meubles Empire, il est devenu d'une avarice... On ne peut plus l'aborder. !.

« Simiane? Ah ! oui ! Il a eu une chance formidable....

— Il avait tellement de talent.

— Naturellement, bien sûr... Ce n'est pas lui qui te dira non... J'ai fait sa caricature l'autre jour, pour une revue... Je l'ai beaucoup fréquenté, un

temps.... Mais, que veux-tu, on vient les trouver... on se dit : « Tiens ! Je n'ai rien à faire aujourd'hui.... Je vais passer l'après-midi avec ce vieux Simiane. » Ils vous reçoivent dans leur bureau.... On a l'air de les déranger... Et puis l'avarice ! Toujours ! — Pas grands seigneurs ! Pas de race !

— Ils se voient entre eux.? Greffier et Simiane et...?

— Tais-toi ! Ils se sont envoyés du papier timbré ! »

...« Le petit groupe ! » pense Jean Jacques et il dit :

— Ah ! comme c'est fâcheux ! Comme c'est bête !... Vous vous entendiez si bien !

— Hello ! Ne pleure pas, chère âme villageoise... Demande donc au garçon, qui se colle des côtelettes sur les joues et qui les enlève pour dormir, un peu de Pommard avec le poulet. Hello ! Amiral !... Pommard, please. Pommard ! Yes ! Ne t'attendris pas, vieux Jean Jacques ; si tu pleures, on ne te mènera pas voir les dames.

. . . .

— Et Jean Cagoule?

— Feu !

— Comment?

— Dans les asphodèles.... pauvre vieux !

— ?.....

— De profundis.

— ...Il est mort?.... Ah !.... »

....Une terrasse de cabaret — « Hurodax ! Hurodax ! » Le soleil glisse et disparait au bout du fleuve. Jean Jacques sait maintenant qu'il ne reviendra plus.

— Ah ! je pense bien qu'il était doué ! Un garçon étonnant ! ... Il n'aurait jamais réussi... c'était un type admirable !

Il est mort il y a cinq — six ans. On ne l'avait pas réengagé au théâtre. Il a voulu partir pour Paris... Question d'argent... Il ne l'a pas fait... Il est retourné dans sa province. — On avait besoin de lui dans la famille.... Je ne sais pas quoi... le commerce n'allait pas... Sa mère avait vendu.. Questions d'argent... contingences. — Il a pris un métier... Je suis allé le voir un jour; je l'ai rencontré dans la rue; il tirait une petite voiture. Je ne pourrais pas te dire ce qu'il avait mis dans sa voiture. Tu es comme moi, tu t'en fous; que ce soient des semelles de bottines, des poêles à frire, ou du réglisse en bâtons, cela revient au même devant l'histoire!

Poor old fellow! Il tirait là-dessus pour monter la rue. Tu me croiras si tu veux. J'ai enlevé mon veston. J'ai sorti mon monocle... J'ai poussé au cul de la voiture... La population sortait dans la rue pour me regarder.

— Il avait renoncé?.,. il avait renoncé?..,

— Il avait encore des projets... Qu'est-ce que tu veux?.. tout cela ça marchait derrière la voiture... Sacré Cagoule, il se laissait pousser la barbe en collier. Il s'était fait la tête de Stendhal pour se consoler!

Pourquoi Angot ricane-t-il? Jean Jacques connait la nécessité de la résignation. Mais les larmes lui viennent à cause de cette dernière fantaisie — cette dernière protestation orgueilleuse et ironique d'un qui rentre dans le rang avec l'humilité du cœur.

— Et il est mort?

— Et il est mort.

— ....De maladie?

— On ne peut rien te cacher : de maladie... Regarde-moi un peu la jeunesse dorée du département...

et si cela se paye de la cravate et du cosmétique ! Bonjour, jeune homme ! Ce n'est pas possible ; pour se payer du cosmétique comme cela, il doit en vendre !

......Jean Cagoule est mort... La petite nef joyeuse et libre a perdu son capitaine... Les autres ont sauté par-dessus le bastingage et abordé où ils ont pu... Et lui, Jean Jacques, que fait-il là?

La glace lui renvoie l'image d'un homme loin de la première jeunesse, et qui n'a point la mine de pouvoir s'embarquer seul....

Pourquoi est-il ici?

— Je vais te dire, Angot, pourquoi je suis ici ! »

Angot n'écoute pas, mais on récapitule mieux en récapitulant à voix haute.

Jean Jacques parle de sa femme qui va demander le divorce — de la maison qui est à louer — de Marceux qui a pris le potager, la prairie et le bois, en fermage....

— Tu comprends, Angot, toute cette partie de ma vie est finie. Je tire un trait et je recommence en haut de la page.

Angot s'amuse lui-même des façons d'intérêt qu'il est capable de manifester sans entendre ce qu'on lui dit.

Jean Jacques parle d'une vie intellectuelle et sentimentale dont son cœur et son cerveau ont besoin comme d'un bain de jeunesse.

— J'avais compté sur vous tous.... Les autres sont loin, je compte sur toi pour me trouver une situation, qui assurera mon existence matérielle, et qui me laissera assez de loisirs pour vivre, pour connaître des gens qui en valent la peine, pour faire de temps en temps une petite fête, pour discuter des

idées comme au temps de « la bande »..... Je t'avoue, j'avais espéré la retrouver ici... On oublie toujours que le temps passe pour tous — Elle n'existe plus.... mais il doit s'en être formé d'autres... J'ai toujours mes poèmes et je compte en écrire.....

La satisfaction d'Angot fait plaisir à voir. Jean Jacques le regarde rire, et se réconforte. Il a toujours aimé ou désiré la joie, et depuis bien longtemps il est privé de son spectacle.

— Tout ce qu'il voudra, le vieux Jean Jacques !... l'intellectuel et le sentimental, et toutes les polissonneries auxquelles il rêve sans l'avouer... le gros malin !... Si Angot va s'occuper de lui?... Il pense bien !... Un vieux camarade ! le dernier du dernier carré ! « Le fils de Cambronne ! Je te dis ! Le fils de Cambronne ! Le dernier représentant du bon vieil humour ! Quand je dis le représentant, c'est qu'il l'incarne ! Il l'incarne ! C'est un recueil de facéties, ce Jean Jacques ! Cher vieux, va, tu me fais pleurer !

Jean Jacques sourit à des lendemains joyeux, mouvementés, comiques et vivants. Il a bu. Pour qu'il osât penser avec confiance au lendemain, il y avait un degré à gravir. Il l'a gravi et s'y tient en équilibre, la tête légère. Jean Jacques connaît que pour se mettre au niveau de l'avenir, rien n'est tel que de vider les verres.

— Paye la note, vieil ami.... et viens boire les liqueurs. Tu as de l'argent, oui?

— J'en ai, oui... j'en aurai toujours pour boire avec toi, Angot.. Et quand il en manquera... psst !. contingences, hé? Voilà, Monsieur... Monsieur... Amiral.. Tu comprends, Angot, une situation indépendante, — et je me charge de profiter de la vie !....

Ah ! Si j'avais conservé mon fils... je me serais passé de satisfactions.....

— Oui, viens... tu l'as déjà dit... Donne-moi cent sous pour le vestiaire.

— Oui... oui... voilà.. Je viens ! Hurodax ! Hurodax !....

Jean Jacques referme son gros porte-monnaie de cuir, avec ce geste méticuleux qu'il aperçoit dans la glace et qu'il a remarqué chez quelqu'un — chez qui?... Ah ! oui... Sa mère... le jour des cahiers pour l'école : « Nous en avons à trois sous et à cinq sous, Madame. Ceux de cinq sous ont une plus jolie couverture ». Elle avait pris ceux à cinq sous... et refermé son porte-monnaie ainsi....

— Tu viens, Cambronne fils?..

— Une situation... j'y tiens — tu comprends — parce que « Tu n'es pas riche, mon enfant... » C'est ma mère qui me disait cela.....

— Laisse donc ta mère, va... Tu ne marches pas assez droit pour t'embarrasser de ta famille.....

— Tu as raison... Ah ! tu n'as pas changé... Je vois que tu me comprends... Moi je t'admire, Angot !... je t'admire, tu sais !.. Je vous ai toujours admirés tous !... Dis-moi : « la vie est là »... et je te croirai sur parole !

XIX

« Le professeur a de l'instruction ; le ténor me méprise... mais dans sa profession, on ne s'intéresse pas à tout le monde. ; M. Tony rit à toutes mes plaisanteries, même quand je ne plaisante pas. ; le petit jeune homme du Lycée a l'air sensible : je lui raconterai ma vie ! !.... »

Jean Jacques résume pour lui ses impressions, devant les liqueurs, à la terrasse de la Cigale... Les autres parlent ; il écoute la bouche ouverte, les pieds sous sa chaise, évitant de tenir trop de place avec ses coudes... Sa tête balancée bat la mesure à l'orchestre qui n'a besoin de personne pour jouer au ralenti le *Rêve de Des Grieux*.. Il a chaud au cœur et chaud aux oreilles... La lampe à arc, sur la place, brille comme un soleil promis.....

« Le professeur a de l'instruction... »

C'est Hécube. On l'a envoyé faire un intérim au lycée en attendant qu'il passe sa thèse. Il a des idées politiques avancées, et écrit les couplets d'une revue à l'usage d'un beuglant voisin. Pour l'instant, il loue, avec citations à l'appui et reports étymologiques, la précision imagée des termes, par quoi les Grecs anciens décrivent les gestes de l'Amour.

— Cela dit bien ce que cela veut dire, confirme

Jean Jacques... Et il revient à son balancement rythmé.

Les autres sont un chanteur du beuglant, à tête plate, au regard méfiant et borné de douanier, le petit Tony, qui vend du champagne le jour, un rhétoricien du lycée qu'Hécube a converti aux idées de fraternité, de remaniement social, et à l'abus des liqueurs fortes.

... — Hello ! fils de Cambronne.... tu tiens bien?

— Oui... oui... merci.....

Les voix bourdonnent autour de lui, et la musique. Des femmes passent. Tony les connaît toutes. Une petite blonde et ronde l'embrasse au passage. Elles entrent dans la salle.... leur parfum reste.

— Je suis dans un mauvais lieu, oh !.... Là, je peux dire que je suis dans un mauvais lieu !...

Jean Jacques éprouve une stupeur satisfaite à se sentir au premier relais de la débauche. Est-ce lui?... Est-ce lui?... Il y a quinze jours il arrachait ses pommes de terre....

« Eh bien oui !... Il y a eu Jean Jacques le bon garçon.... et voici maintenant... Jean Jacques le mauvais sujet.... » Ainsi tout s'explique, tout s'enchaîne.... C'est naturel et attendu comme la seconde partie d'un livre.

« Angot ! Angot !... Écoute ; j'ai trouvé un bon mot ; Jean Jacques le bon garçon... et Jean Jacques le mauvais sujet..... Tu ne trouves pas?... tu ne trouves pas?... C'est amusant. C'est un mot, hein?.... C'est un mot !... Je vous ai interrompu, Monsieur Hécube?.. Je vous demande pardon, mais, Angot et moi, nous étions de la petite bande... Hurodax ! hein ! Angot ! »

.....Il parle. Les rires le fouettent. Ah! être celui qu'on écoute! Cette fois-ci.... cette fois-ci... il n'y en a que pour lui.... Et il s'écoute parler — c'est admirable! et il les regarde le regarder — et s'il n'avait pas qu'une bouche à sa disposition, il leur dirait en leur poussant le coude : « Croyez-vous qu'il est amusant! Je vais vous dire ce qu'il y a de vrai dans ce qu'il raconte!... Tenez, il vous parle de sa femme..... et de ce qu'il lui a dit, les mains dans les poches... Oh! il est impayable! ce n'est pas vrai, vous savez!... Écoutez-le... écoutez-le... chut!... Que dit-il? Il a pris le lieutenant par les épaules?... Il a ouvert la porte toute grande devant lui?... Il lui a dit : « Passez, mon lieutenant, l'Alsace et la Lorraine sont de l'autre côté.. » Il est drôle!.... avouez qu'il l'est.... Il me ferait rire moi-même!.. Mais il n'y a pas un mot de vrai, vous savez!... pas un mot! Il ment, mes bons amis! C'est un menteur! Seulement voilà : « Jean Jacques le bon garçon.... Jean Jacques le mauvais sujet! » Voilà : bon garçon... psst! passez muscade.... mauvais sujet. Je vous le dis... entre nous, hein!... Oh! sa pauvre mère! Heureusement — c'est tout de même une chance cela! — qu'elle n'est plus là pour le voir! »

A la fin de la soirée, Jean Jacques avait avancé cent francs à Angot qui avait perdu son billet de retour avec son portefeuille. Hécube lui avait promis une situation dans les arts, la littérature, ou au contrôle de l'Élysée Palace, pour commencer. Le jeune rhétoricien lui avait demandé d'accepter la gérance d'une revue anarchiste qu'il se proposait de fonder avec des camarades du lycée : « Mes camarades et moi sommes mineurs. Il faut un répondant majeur. La loi est stupide, mais la loi est la loi.... Nous met-

trons simplement au bas de la dernière page : le gérant, et votre nom. Naturellement, vous serez du journal. » Jean Jacques avait accepté, avec aux yeux des larmes de joie ; elles étaient faciles ce soir-là comme son éloquence, mais elles étaient tout de même des larmes.

Le petit Tony voulut l'entraîner et lui faciliter la connaissance d'une certaine Gisèle ou, à son défaut, d'une certaine Andréa. Jean Jacques se débattit et s'obstina à refuser.

— Non... je suis heureux comme je ne l'ai jamais été... Une femme... certainement... une femme embellirait encore ma vie.... Et les joies de la chair... oui... oui... elles ont du bon... Oh ! je n'y renonce pas... Mais je voudrais, vous comprenez, que le sentiment en fût aussi....

Alors on le ramena chez lui.... Angot allumait des allumettes-bougies et les élevait devant Jean Jacques comme des flambeaux.... Il avait l'impression de rentrer en vainqueur dans une ville longtemps quittée....

Sur la porte de l'hôtel, il embrassa Angot ! On lui avait inscrit sur un papier les heures de rendez-vous pour le lendemain avec ses nouveaux amis.

Il s'endormit, la tête brisée... la joie au cœur...

XX

La place de contrôleur exigeait la cravate et la redingote. Elle était avant tout honorifique ; mais, comme l'avait dit Angot, elle « ouvrait l'accès d'un milieu. »

Jean Jacques eut un matin l'idée de demander une place à son ancienne maison de conserves. Chemin faisant, en traversant le jardin des plantes, après de longs palabres intérieurs, il conclut que ce serait retourner à l'ancienne ornière, et qu'il faut se donner tout à l'évasion ou ne pas songer à s'évader.

Hécube se fit fort de lui trouver « de ces retours de bâton qui assurent largement la vie. » Il lui procura la rédaction de prospectus pour le compte d'un pharmacien qui songeait à s'agrandir et voulait frapper un grand coup

— C'est déjà de la littérature, mon vieux. On ne peut pas confier une besogne comme celle-là à n'importe qui.

Mais les prospectus manquèrent totalement d'enthousiasme et de séduction et Jean Jacques ne fut pas payé.

— Bon signe, lui dit le rhétoricien. C'est la preuve que votre personnalité déborde ces stupides besognes. Il n'y a que les imbéciles qui gagnent largement leur vie !

Jean Jacques eût été fier de cette inaptitude à gagner la sienne... sans cette image de sa mère, la main timide sur le porte-monnaie, qui se glissait dans les cafés, s'insinuait entre Jean Jacques et les devantures des boutiques : « Tu n'es pas bien riche. Fais attention, mon enfant. »

Seul, l'usage continu des boissons alcoolisées donne la force à Jean Jacques de vivre avec l'apparition sur un pied de tranquille indifférence, comme il eût fait une place chez lui à une parente pauvre, radoteuse, mais inécoutée.

. . . .

. . . .

XXI

Dans une buvette de la place Bretagne où tenaient assises de gros rouliers., le chef d'orchestre du cirque et les acrobates de passage, Jean Jacques fut de toutes les réunions préliminaires à la mise au point du journal bi-hebdomadaire : *En Route, mauvaise troupe.* Le rhétoricien avait choisi ce titre, sous l'influence de deux vers de Verlaine :

> En route, mauvaise troupe,
> Partez, mes enfants perdus...

Peut-être le rhétoricien se faisait-il chef de file des « enfants perdus », avec la sournoise arrière-pensée de se retrouver, lui, par la suite. Le titre était beau. Sans viser à l'effet, il promettait de toucher la curiosité de quarante-six personnes au moins. Les frais d'impression ne permettaient point qu'on tirât à plus de soixante exemplaires ; encore fallait-il réserver l'exemplaire de chaque collaborateur et le service d'abonnement. Jean Jacques fut l'abonné de la première heure.

Il vit un jour la couverture de la revue, et son nom en dernière ligne, noir sur bleu. Par la simple intervention des caractères d'imprimerie, il prenait une sorte de solidité, de consistance dans l'absolu.

— C'est bien, dit Jean Jacques ; oui, c'est bien....

On voit que c'est un journal sérieux, et qu'il a ses répondants..... Il y a une petite faute d'orthographe à mon nom. Mais pour ne pas vous déranger, je l'écrirai toujours ainsi....

Ce jour-là, il avait apporté son cahier de poèmes.

— Vous nous donnerez bien quelque chose pour notre second numéro?, dit le rhétoricien avec une feinte politesse.

Jean Jacques tendit le cahier. Le liquide qu'il buvait dans un verre épais, lui brûlait doucement la poitrine.... Une jeune personne du cirque relevait le bas de ses jupes pour montrer à une camarade un accroc dans ses bas neufs. Jean Jacques regardait la jambe, l'œil mi-fermé, par décence... cherchait à entrevoir le genou, se dessinait sans crayon d'étranges dessins..... Son cœur était plein de tendresse, de fumée de pipe, et de bon espoir... Il ne vit pas, penchés sur ses poèmes en l'honneur d'une ancienne fillette, Hécube et le rhétoricien rire comme on avale de travers ; il n'entendit pas le petit complot chuchoté.

— Très bien, vieux Jacques, nous en ferons paraître un ou deux dans le second numéro.

— Ah ! oui ! Eh bien ! vous voyez ! eh bien ! vous voyez ! Je pensais bien qu'ils vous plairaient ! C'est que, voyez-vous, ce fut le grand amour de ma vie.... Tout mon cœur parle là.... Oui.... Si vous les imprimez, il faudra mettre mon nom dessous....

Il fit renouveler les consommations. Placée comme elle l'était, la jeune écuyère découvrait non seulement une jambe mais les deux. Jean Jacques évoquait de folles aventures : une silhouette devant lui.... le froid des rues.... la neige sur les trottoirs... une fenêtre doucement éclairée... une chambre chaude...

un canapé de velours rouge.... un pâté en croûte sur une table... et la bonne odeur des draps entr'ouverts.....

— La vie est belle, mes enfants. !.. Et les femmes ! hein ! ah ! les femmes ! J'en ai connu pourtant !... On n'en connaît jamais assez !.. »

La petite du cirque sortit, enroulant autour de son cou un boa maigre. Jean Jacques la suivit. Mais dès le pas de la porte l'air vif le surprit et chassa les fumées.

— Si elle me faisait signe de la suivre.... bien sûr... Si elle me disait : « A ce soir »... si ce soir elle me faisait voir, comme à son amie, le petit accroc à son bas gauche.... « Regardez, la maille est rompue... vous pouvez toucher ».... oui, bien sûr.... Seulement, la jambe, ce n'est rien. Le cœur... voilà.... Une qui me donnerait son cœur !

Il suivait de loin.... « Elle est toute mince.... elle est toute jeune... C'est son petit cœur qu'il me faudrait ».…

Cette généreuse exaltation le poussa en avant... Il voulut revoir la figure et ces yeux confiants qui devaient demander qu'on ne blessât pas le petit cœur.

Elle avait de minces lèvres peintes, le regard hardi et le teint fatigué.... Jean Jacques s'aperçut que, dans la buvette, et bien qu'il l'eût en face de lui, il n'avait pas vu son visage.

« Les sens font un rêve ; le cœur en fait un autre. »

Il tourna le dos avec dépit. Les sens ne réclamaient rien : ils avaient profité de la bonne éducation de Jean Jacques. Le cœur insatisfait réclamait encore sa part, tel un enfant rebuté.

Comme de sa prochaine publication dans *En*

Route Mauvaise troupe Jean Jacques en tira bon augure et l'assurance de son élévation au rang de ces poètes, illustres ou méconnus, mais tous recommandables par la noblesse de leurs souffrances, tous victimes de leur cœur exigeant.

XXII

Il l'avait aperçue pour la première fois, un matin, au cours Cambronne. Une plume d'autruche — soufre et feuille morte — tournait autour de son chapeau. Elle allait, nonchalante, au pas de promenade, piquant la terre du bout de son ombrelle, avec attention, avec soin.

— Bonjour, Monsieur Tony — Bonjour, chère amie. — Tony lui avait baisé le bout des doigts. Le petit Tony donnait l'impression, chaque fois qu'il saluait une femme, de l'avoir rencontrée la veille dans une maison de rendez-vous. Cela tenait à la fois à un plissement de l'œil auquel il croyait devoir s'astreindre, à la parfaite froideur du ton, et à une habitude de baiser la main, en conservant le chapeau sur la tête.

Jean Jacques avait été présenté. Il avait mal entendu le nom, mais avait retenu le prénom : « Olga ».

— Qui est cette personne?

— Elle a de beaux yeux, n'est-ce pas?

— Oui.

— Si tu as envie de..... parle-lui-en. Il n'est rien de tel que de s'expliquer.

— Non.... non... Ce n'est pas cela ! non ! non !

. . . .

.... Elle attend quelqu'un?

— Probablement.

— Qui attend-elle?

— Je ne sais pas mon vieux. Je ne crois pas que ce soit le Messie.

.....Jean Jacques avait conservé le souvenir de deux yeux noirs, amusés et brillants, d'une peau mate, et de cheveux sombres sous la plume d'autruche.

— Je suis ravie de vous connaître, Monsieur.

Il y a la façon de dire trois mots. Elle avait prononcé ceux-là avec une si cordiale et « si naturelle petite crânerie ».

XXIII

.....Il l'avait revue au café, sur les cours, dans la rue, au théâtre, quand il y alla. Des jeunes gens lui tenaient compagnie, qui n'étaient point toujours les mêmes. Ses façons avec eux étaient celles d'une parfaite civilité.

— Ce sont ses camarades, lui dit Hécube ; je ne crois pas qu'elle ait « d'amis ».

Jean Jacques fut tout soulagé ; il eût souffert d'apprendre qu'Olga menait une vie de facilité.. Il l'admira de rester sage, sans ostentation ni pruderie, au milieu de sa petite cour des jeunes gens bien cravatés.

Elle fréquentait le monde des arts. Un courriériste lui écrivait des madrigaux ; la chanteuse légère l'embrassait dans la rue à chaque rencontre. Jean Jacques l'avait aperçue parfois, au café, attablée parmi les chanteurs et les comédiens de la troupe. Elle buvait sans se troubler des compliments des hommes, mais sans les méconnaître. Parfois elle allumait une cigarette à bout doré.. Jean Jacques apprit qu'elle se destinait au théâtre. Elle prenait des leçons de diction avec un petit homme sec et barbu qui avait des lumières sur l'art de dire, ayant écrit là-dessus un volume et l'ayant relu plusieurs fois. Elle allait chercher ses lettres poste restante ; elle

possédait tout un jeu de plumes d'autruche, des toilettes de bonne coupe, et des bas sans défauts.

Elle ne méprisait personne. Chaque fois qu'elle avait croisé Jean Jacques, elle lui avait tendu la main d'un geste aussi spontané que le permettent la décence et la modestie.

« C'est une jeune femme indépendante, pensait Jean Jacques.... Est-il possible que son cœur n'ait pas encore parlé? C'est une jeune femme indépendante. Elle est douce et fière. Elle va droit devant elle dans la vie. Il serait bon de l'accompagner..... De l'accompagner et de la protéger, aussi... Elle aura bien, un jour, besoin de quelqu'un qui la comprenne. Elle se méfie des hommes sans doute. Elle n'a peut-être pas tout à fait tort. Pourtant, quelqu'un... un homme dévoué... qui serait digne d'elle..... »

Et une fois de plus il construit un rêve pour son usage personnel :

.....« Olga vous êtes chez vous ici.... Asseyez-vous. Enlevez votre chapeau.....

Elle aurait ce jour là une plume vert de mer — ou bleu-roi — et Jean Jacques lui-même poserait le chapeau sur le piano à côté d'un amour musicien en biscuit.

« ...Prenez une cigarette, ma petite Olga. Je vais vous lire quelques-uns de mes vers. Ils viennent de paraître dans le dernier numéro d'*En route...* ».

Et les dents éclatantes ! Et la main qui, à tout hasard, et comme machinale, détache à la ceinture une agrafe difficile ! Et la nuque qui d'un mouvement souple se met bien à l'aise dans l'échancrure du col... et la joue qui rougit une seconde et pâlit d'avoir rougi... et les yeux qui s'adoucissent et, d'avance,

pardonnent au corps les libertés qu'il va prendre.... et les lèvres serrées et dures qui se relâchent et s'amolissent !....

« Je vous aime tant Olga... Je ferais tout pour vous... Avez-vous confiance en moi?

— Oui, j'ai confiance en vous, Jean Jacques.... »

Le corsage rubis pâle s'ouvre — et le beau cou pâle, et son prolongement, et la poitrine aux lignes frêles s'abandonnent et frémissent sous la moustache épointée de frais, que Jean Jacques a parfumée sans regarder au prix du parfum.

.... « Un homme digne d'elle ».....

XXIV

Un jour de foire, place Bretagne, il l'aperçut à sa fenêtre, qui regardait tourner les petits chariots des montagnes russes. Elle était là-haut avec des camarades. Quatre ou cinq têtes, bien peignées, de jeunes gens ou, finement harnachées, de jeunes femmes, s'agitaient, se penchaient, s'alternaient sans se heurter autour de la « seule figure ». Les yeux noirs luisaient plus que jamais malgré la distance. Ainsi un caillou minuscule — dans le soleil — luit à un kilomètre sur la route..... Les chariots roulaient et rebondissaient sur les pentes de bois. Trois orchestres forains luttaient d'ampleur — chacun pour soi.....

Olga aperçut Jean Jacques et lui sourit avec une grande urbanité ; les dents brillèrent un instant comme les yeux. Jean Jacques fit le tour de la place. A travers les montants du toboggan, par-dessus les toiles des baraques il voyait la fenêtre sans être vu. Olga quitta l'accoudoir, les jeunes gens la suivirent.

« Elle m'a peut-être aperçu, pensa Jean Jacques, elle ne veut pas, peut-être, qu'on la voie me regarder. »

Il attendit — une heure — deux heures. Vers le soir, les lumières s'allumant, Olga revint à la fenêtre, seule, cette fois. Il sortit de la foule et vint se camper au bord du trottoir — bien en face — bien en vue.

« Elle va voir que je n'ai pas pu partir et que je suis resté pour elle ».

Il leva les yeux et partit le cœur content à cause d'un petit geste de la main agitée, qui découvrit le bras jusqu'au-dessus du coude, et d'un petit bonjour mimé — tout amical — et d'une « si naturelle crânerie ! »

Jean Jacques s'acheta un pardessus de bonne façon, des bottines luisantes, un chapeau couleur tabac. Il l'avait choisi un peu étroit d'entrée de tête pour corriger l'audace, excessive peut-être, des larges bords. Le monocle à l'imitation d'Angot le tenta. Il en acquit un, et, par précaution, y fixa un épais cordonnet noir.

Ce furent des dépenses lourdes pour lui. Il ne songea pas à supputer le trou qu'elles allaient faire dans son budget ; il remit à un avenir proche et reculé la recherche d'une situation. Il vivait en un provisoire heureux où son élévation honorifique dans le monde littéraire comblait son ambition — Pour le reste, prenant conseil du seul espoir, il plaçait sa future raison d'être là où il plairait à une jeune femme aux jolies jupes, et aux belles plumes, de se laisser rejoindre.

.....Jean Jacques la revit au café. Elle y brillait, ayant la parole aisée, le sourire qui répond à tout, et embellit le silence comme la plume d'autruche le chapeau.

Jean Jacques avait fait la connaissance d'un de ses camarades habituels. Grâce à lui, il fut admis une première fois à s'asseoir en face d'elle — si cérémonieux et exilé de la conversation — devant une table de marbre au café Sarraméa.

Une seconde fois, il sut glisser avec agrément un compliment et deux ou trois réflexions d'une bonne malice moyenne. Il sut vaincre sans trop d'effort sa timidité — l'habitude de payer les consommations lui ayant donné, peu à peu, de l'assurance.

Un jour, elle lui dit :

— Venez-vous avec moi au théâtre ce soir? Cazavon m'a donné deux fauteuils... Il débute dans *Roméo*.

Il fut avec elle une pleine soirée. Au premier entr'acte des gens courtois l'entourèrent ; au deuxième, elle monta faire ses compliments à Cazavon dans les coulisses ; au troisième, Jean Jacques courut les couloirs à la recherche d'une marchande de bonbons en boîtes. Mais, dès le rideau levé, l'obscurité de la salle et son silence leur faisaient un isolement merveilleux. La musique transportait Jean Jacques hors du temps — et loin de ce qu'il connaissait de lui-même.

Il se sentait une belle âme pure, dégagée de toute vilaine intention. C'était en vérité son âme de tous les jours, mais les instruments à corde l'aidaient à la mieux reconnaître.

Il passa son bras derrière l'épaule d'Olga, comme pour le dégourdir après une position fatigante. Peu à peu il l'appuya contre elle... Il sentit la chaleur de l'épaule.... Les yeux noirs le fixèrent avec une attention soutenue et amicale, puis se retournèrent vers le baryton maigre et le ténor trapu.

Jean Jacques prit une main, qui sut se faire assez discrète pour s'oublier dans la main de Jean Jacques sans que l'oubli pût passer pour un volontaire abandon.

Elle était un peu sèche, mais fine et chaude. Jean

Jacques la serra doucement, puis plus fort.... La petite main rendit l'étreinte, mais avec tant de grâce et d'à-propos, qu'en réponse au serrement de mains, suppliant et éperdu de l'homme, le serrement de mains de la jeune femme pouvait passer pour un shake hand tout amical, « d'une très charmante crânerie ».

.....Le rideau baissé une dernière fois, ils se levèrent. Olga se dirigea, par les couloirs, où de grosses dames, devant les vestiaires, chaussaient leurs caoutchoucs pour affronter la boue des rues, vers la porte de fer et la scène. Elle était invitée par Cazavon à un petit souper qui devait réunir la chanteuse légère, le chef d'orchestre, le courriériste et diverses personnalités. Jean Jacques avait rêvé de l'emmener ce soir-là dans une petite brasserie silencieuse et de la reconduire ensuite à sa porte. Il lui aurait pris le bras... la main peut-être... dans le manchon ; si la main lui avait été laissée, il aurait risqué un aveu, pétri de la fine fleur du respect — ou tout au moins posé des jalons...

Il fut déçu...

— Au revoir, Mademoiselle ; si vous n'aviez pas été invitée... je... enfin, Mademoiselle, ce sera peut-être pour une autre fois... Et puis, d'ici là... je vous offrirai le premier numéro de notre revue.

— Mais certainement, Monsieur, avec le plus grand plaisir. Je passe tous les mardis et les vendredis cours Cambronne vers onze heures, en sortant de ma leçon de diction.... J'y prends l'air cinq minutes.... Quand vous voudrez me voir.... A bientôt, Monsieur.

....Jean Jacques sortit, les mains dans les poches, le chapeau en bataille, le jarret ferme ; les marches du théâtre lui parurent élastiques. Il descendit et remonta la rue Crébillon, sans autre raison que de

régler sa marche sur les battements rapides et entraînants de son cœur. Il avait cette figure, fermée et lointaine à tout, par quoi les amoureux dissimulent un vaste sourire intérieur.

— Je l'aime.... je l'aime... je l'aime !

Il aurait voulu s'agenouiller pour le dire mieux.... Il sentait encore contre sa jambe le jeune genou rond qui l'avait frôlé un instant par mégarde... et il filait le long des rues — Ainsi un contact du genou lance un cheval ardent au galop.

Il pensa que le surlendemain était vendredi et, brusquement, à l'avance, il trembla, les jambes coupées : elle était devant lui.... il venait de dire les mots — il attendait la réponse... elle la laissait un peu attendre.... et faisait quatre petits trous dans le sable, du bout de son parapluie, avant de relever la tête... puis elle disait oui....

Et ce fut pour Jean Jacques comme si une pression des deux petits genoux — l'éperon — la cravache et la voix — le lançaient à toute allure sur une pente à perte de vue.

XXV

Le lendemain, il reçut le second numéro de « *En Route*. » Au sommaire figuraient deux articles de sociologie, deux poèmes décadents en prose, (l'un s'appelait « Soir de Névrose » et l'autre « Remenbrances »), une chronique sévère des livres et les vers à Marie Lucienne.

Jean Jacques se lut imprimé — tâta son poème sur le papier. Tony, qui avait le crayon habile, avait dessiné un encadrement de papillons, de marguerites et de petits oiseaux.

Jean Jacques pourtant ne comprit point pourquoi son poème figurait sous la rubrique : « Page humoristique ».

— C'est une erreur, mon vieux, lui dit doucement Hécube, une négligence de l'imprimeur.

— Ne pourrait-on pas faire corriger? hasarda Jean Jacques.

— Il est trop tard.... Les lecteurs rectifieront d'eux-mêmes.

— Bien sûr, dit Jean Jacques.

Il pensait qu'il y aurait peut-être de sa part une fine tactique sentimentale à mettre sous les yeux d'Olga ce poème de sa belle jeunesse, cette référence de la richesse de son cœur. Il avait souvent lu dans les romans psychologiques que les femmes aiment

orgueilleusement à effacer les traces des blessures que d'autres firent, et qu'un homme blessé — contre toute logique — leur en impose davantage.

... — Ton amie Olga, va bien? Polisson !

— Elle n'est pas mon amie, dit Jean Jacques.

— Vraiment, tu ne... non?... Petit cachottier !..

— Non. C'est une jeune femme qui m'est très chère.

Hécube jouait à la manille avec Tony et les deux plus mauvaises têtes de sa classe. Le rhétoricien versait de l'eau de seltz dans son verre avec soin et méthode, comme il eût dosé les matières explosibles d'une bombe, en vue des réformes sociales.

— Elle m'est très chère, je ne le cache pas.

...A travers les vitres et la buée, Jean Jacques apercevait, de l'autre côté de la place, la fenêtre d'Olga.

« ...Chérie... ma petite chérie.... »

Il n'avait jamais employé ces mots-là au cours de ses années de mariage, que par convenance ; ils lui montaient naturellement à la bouche... et, avec eux, une enthousiaste envie de pleurer, une émulation attendrie et le désir de l'héroïsme.

La jeune écuyère le regardait curieusement. Comme précédemment, elle avait les deux pieds sur une chaise voisine et sa robe se relevait haut sur ses jambes. Mais Jean Jacques, de bonne foi, trouva la teinte de ses bas vulgaire, et son attitude déplacée.

. . . .

XXVI

— Très jolis !... très amusants !... ».

Olga rendit à Jean Jacques sa mince revue.

— Elle est pour vous, Mademoiselle... »

Docilement elle en fit un petit rouleau et le glissa dans son manchon.

Ils ne s'étaient pas assis sur le banc, à cause d'une pluie récente...

« Elle dit « très amusants »... parce qu'elle a vu « Page humoristique », pense Jean Jacques. Elle n'a pas lu... elle a fait mine... Elle doit se douter de ce que je vais dire — elle attend... elle est un peu émue...

... — J'ai la gorge très sensible à l'humidité ; mon professeur m'a trouvé la voix couverte... je ne vais pas beaucoup m'attarder aujourd'hui.

Elle fait trois pas... son parapluie fait trois petits trous dans le sable... Elle se retourne.

— Eh bien ! cher Monsieur, que dites-vous de nouveau?

Il ferme les yeux... dit le mot... s'aperçoit qu'il l'a dit si bas — au moment précis où elle toussait — qu'elle n'a pas entendu et que c'est à recommencer, recommence, ajoute trois phrases de développement qui — de par le déplacement de sa voix — ont l'air d'être trois réticences... prend la belle main... s'assied

sur le banc ruisselant sans la lâcher, ni s'apercevoir qu'il la secoue comme un heurtoir de porte.

— ... Je vous aime ... oui, Olga.... je vous aime .... Je suis un homme qui vous aime, Olga... qui vous aime... j'avais le cœur si serré le jour des toboggans.

...Elle n'était point de ces jeunes femmes qui, tôt effarouchées, répondent avec décision avant d'avoir bien entendu.

Olga écouta Jean Jacques avec complaisance, au point de le gêner lui-même, car il fut vite à court de mots, et sentit combien manquaient leur but les quelques-uns auxquels il se tenait.

Elle n'eut point la réplique insolente ou aisément ironique :

— Monsieur, lui dit-elle, je n'aime pas ; je ne veux pas aimer. L'amour est une lourde chaîne.... C'est très gentil d'être aimée... mais être comprise ! Voyez-vous, je n'ai confiance en personne, et je désire rester libre

— Oui, dit Jean Jacques... je comprends très bien... j'ai compris au moment même où je vous ai dit... seulement, j'étais un peu lancé.

— Mais oui, mais oui, mais naturellement ! Je ne vous en veux pas. Le mieux est d'être libre chacun de son côté... Cela vaut mieux pour vous aussi !... pour vous aussi !... vous écrivez des vers très jolis, vous savez, très amusants !..

...Nous restons d'excellents amis, n'est-ce pas?

— Oui, Mademoiselle.

Il baisa les gants qui sentaient subtilement l'essence.

— Au revoir, cher Monsieur.

Elle le menaça tout gentiment du doigt, lui fit des vœux cordiaux d'existence libre et agréable et s'en alla — « avec un air d'une si naturelle crânerie ! »...

— Je n'ai pas insisté, pense Jean Jacques. Je ne suis pas digne d'elle.

L'odeur du cours Cambronne mouillé, était celle de toutes les terres quand la pluie les pénêtre... l'odeur du jardin de Sautron... Jean Jacques se sentit triste — inutile — et sans âge...

— Je ne suis pas digne... Eh bien ! vous voyez, je n'insiste pas, Olga... j'ai bien compris, Olga, ma chérie ; mais je vous aurais pourtant bien aimée, ma chérie... Je m'y suis pris trop tard !...

Il n'eût pas su dire au juste à quoi il ne s'était pas pris à temps...

L'humidité du banc le pénétrait de bas en haut ; il rentra chez lui changer de pantalon.

. . . .

XXVII

Il promena quelques jours la mélancolie de se sentir un homme sans prestige, au-dessous de son plus cher désir, indigne de disputer une jeune femme libre et sans attaches à son désir d'indépendance.

Il trouvait là matière à une tristesse, à base de résignation, qui ne laissait pas de l'enorgueillir. De toutes les manifestations de la faiblesse, la résignation est celle qui se présente le mieux — En apparence, elle va rejoindre de grands exemples. Ce sont en réalité des exemples de vertus plus hautes : l'héroïsme ou l'abnégation. Mais l'âme qui se résigne faiblit, et l'âme qui faiblit est très capable d'accepter, en place de certitude, une favorable confusion.

— Je suis indigne, murmurait-il.

Cela comportait une mélancolie à cause de son amour si tendu et qui se prolongeait ; cela comportait aussi — à son insu — une satisfaction d'amour-propre, car se déclarer indigne c'est avoir encore la faculté de se juger soi-même, et de se regarder de haut en bas...

Il revit Olga ; ses façons étaient toujours celles d'une franche camaraderie.

— Il y a pourtant un secret entre nous ! pensait Jean Jacques.

Et, de temps temps à la voir si jolie, à la sentir si

désirable, à la respirer si parfumée, à savoir qu'il y avait entre eux « un commencement de pourparlers » il reprenait courage.

— Suis-je donc si indigne?

Il se mirait en passant à la glace d'une boutique, s'apercevait guêtré de clair comme les plus raffinés, les épaules un peu voûtées, sans doute — mais la lassitude confère un charme. Il murmurait deux ou trois phrases mélancoliques surchargées d'intentions :

— Je passe à côté du bonheur » — ou : « Cette femme-là, c'est toute ma jeunesse qui s'en va ».

Il se sentait fier de les avoir dites, et d'avoir des préoccupations sentimentales d'un ordre si relevé ; il se sentait au niveau des plus belles âmes, et d'autant plus digne, qu'il trouvait des expressions plus définitivement mélancoliques de son indignité....

Là-dessus, il buvait un peu... et, dans la fumée des paroles et des pipes, recréait pour lui des scènes de revanche, où une Olga repentante se blottissait contre son épaule.

« Vous êtes grand, Jean Jacques ; gardez-moi — je me trompais ».

. . . .

— Hécube, ce n'était donc pas une erreur?

— Quoi donc, mon vieux?

— ...vous m'aviez dit : une négligence de l'imprimeur... et là encore, vous voyez, mon poème... à la page humoristique...

— ...Mon vieux...

— Pourquoi? Ce sont donc des plaisanteries, mes vers?... et ceux-ci justement :

« *Le temps a fauché comme une faux...* »

— Ce sont des vers humoristiques, alors?

— Je vous ai fait confiance, moi ; pourquoi me tournez-vous en ridicule?

— Allons, allons, vieux Jean Jacques... Mais non... mais la revue est un journal un peu grave... Nous disons « humoristique » par opposition...

— Voyons, dit le rhétoricien, par contraste !

— Et puis, c'est une réclame excellente pour toi... Le public voit : drolatique ; il cherche ce qui est drôle, il ne trouve pas, tu comprends... Il lit une seconde fois... et il retient le nom. Cela l'oblige en outre à un petit travail de pensée... il t'en sait gré...

...Ah ! ne fais pas cette tête-là, mon vieux ! C'est très bien ; si tu ne veux pas nous donner tes machins... nous nous en passerons, qu'est-ce que tu veux? Seulement, ce n'est pas très gentil de ta part : tu nous lâches au moment où le journal a des ennuis et où notre pauvre ami — il montrait le rhétoricien — va se faire flanquer à la porte, à cause de son article, par cet imbécile de proviseur !

— Tu restes gérant, au moins?... Bon ! cela vaut mieux... pour nous tous.

...Jean Jacques baisse la tête sur sa page de vers... D'où nous vient la connaissance de nous-même? D'un sourire aperçu.... d'une réflexion échappée... d'un espoir qui se dressa longtemps et qui, fatigué, ploye les jambes...? Jean Jacques lit ses poèmes, et connaît leur médiocrité. Elle est irrémédiable et l'accable. Son cœur de dix-huit ans s'exprimait avec une imbécile innocence. Voici ce cœur en noir sur blanc... et Jean Jacques n'ose plus relever les yeux de sur la page — parce qu'il a honte de ce cœur-là.

— ... Je plaisantais, vous savez... Ces vers-là... sont des âneries... Je ne sais même pas s'ils peuvent faire rire ! Bonsoir... A demain... si vous avez besoin de moi.

...« Olga ! Olga ! »

.....Cette fois, c'est l'indignité absolue — et sans espoir — le passé et le présent répondant de l'avenir.

.....« Olga ! Olga ! »

.....Il ne peut rien pour la rejoindre ou la retenir. Il ne peut que la laisser partir — là où elle va si sûre d'elle. — Elle sera tout à fait partie bientôt.... demain... tout à l'heure... Et dans son désarroi pitoyable,... Jean Jacques cherche un appui, une consolation, une parole réconfortante !... et c'est encore vers elle qu'il se tourne, tant nous prêtons encore de pouvoirs apaisants à la femme qui ne veut pas de nous.

. . . .

XXVIII

Deux jours plus tard, Tony apprit négligemment à Jean Jacques que, renseignements pris, Olga était, depuis sept ou huit mois, la maîtresse d'un gros fabricant de pianos....

— ...très discrètement, mon vieux ; c'est une justice à lui rendre. Il vient la voir deux fois par semaine. Elle ne s'affiche pas... Si je devenais, demain, son amant.... tout pointilleux que je suis... je n'aurais vraiment rien à dire.

....Jean Jacques ne fut pas persuadé, faute de vouloir l'être. Il consentait à ne plus croire en lui. Il n'acceptait pas de ne plus croire en elle.

Un matin pourtant, au cours Cambronne de la première explication, il dit à Olga :

— J'ai marchandé un piano chez X... Mais on me dit que c'est un voleur.

— C'est mon ami, dit Olga. Il a bien des défauts... mais n'a jamais volé un sou.

— C'est votre ami?

— Mais oui...

Il la regarda : une « légitime petite crânerie », lui colorait joliment les joues... Et son besoin de liberté...? de quelle liberté relative s'accommodait-elle donc?...

— Je n'en parle qu'à de bons amis comme vous...

Il ne tient pas à ce que cela soit su, à cause de sa femme...

Elle parla longtemps de sa liaison et des amabilités de ce « pauvre Arthur si gai, et que sa femme n'a pas compris. »

Jean Jacques lui donnait la réplique. La situation lui semblait si comique, qu'à son insu son visage s'épanouissait... Il avait en même temps l'impression de piétiner des fleurs, sur la terre fraîche d'une tombe.

— J'enterre !... j'enterre... je piétine !...

Il l'avait dit tout haut. Elle sourit comme à une aimable boutade ; elle n'avait pas compris.

Elle ne comprit pas non plus pourquoi il partit le premier, son chapeau enfoncé — pourquoi, à la grille, il résuma son impression, d'un « Hurodax ! Allons-y ! » ni pourquoi il s'éloigna en chantonnant un « poum, poum, poum, poum, » beaucoup plus farouche que jovial....

. . . .

XXIX

Jean Jacques boit. Les rues chères aux matelots le voient, le soir — Il a donné cinquante francs, une première nuit, à la petite écuyère, vingt-cinq la seconde et a rompu la troisième.

L'amour-propre est loin — l'amour aussi.

— Je tourne mal ! Cette fois je puis dire que je tourne mal ! Jean Jacques le mauvais sujet !... jusqu'à extinction des feux !...

L'argent file, mais, là-bas, du côté de Sautron, il y a du mobilier à vendre, et de la terre quand le mobilier sera vendu !

Il connut par leurs petits noms les actrices des beuglants, les figurantes du théâtre municipal, et les fils des meilleures familles...

La revue *En Route* sombra tragiquement. Devant les articles de sociologie du rhétoricien, espoir des examens à venir, le proviseur du lycée prit peur. Il vivait de façon continue dans la crainte des responsabilités et des menus scandales. En la circonstance il sut si habilement manœuvrer, que la presse locale s'empara de l'événement ; huit jours les colonnes des journaux imprimèrent des extraits d'articles, et les noms des collaborateurs de *En Route, mauvaise troupe.*

On négligea le gérant. Une seule feuille le nomma :

« un homme de paille, disait-elle, « qui écrit des vers de mirliton » — Le rhétoricien renvoyé à sa famille, la revue écrasée sous tant de publicité, on eut recours à Jean Jacques pour régler » certains faux frais ». Il paya et offrit un dîner de luxe aux collaboteurs malheureux.

....Les jours se suivirent, avec, pour Jean Jacques, une régulière exaltation, le soir, un régulier arrière-goût dans la bouche, le matin, et des après-midi régulièrement vides...

Deux ou trois fois, il était allé voir son père, par décence — Par la suite, un jour de quatorze Juillet, il l'aperçut à une terrasse de café, entre Clara et le lieutenant — qui l'appelait : « Mon oncle. »

Depuis ce jour, Jean Jacques ne retourna pas à l'épicerie.

Parfois il allait jusqu'à la grille du cimetière où était sa mère — de loin, regardait la longue allée, toute droite entre les chapelles et les deux rangées d'arbres courts... Il hésitait... et s'en retournait.

.......Il entrait au café, faisait des réussites, lisait les journaux, ou marchait devant lui, faisant mentalement ses comptes déplorables — ou rêvant sans objet.

. . . .

Et de temps en temps, il lui revenait à l'esprit qu'il avait vraiment beaucoup aimé une petite fille de sa jeunesse.

Elle portait des robes courtes et s'appelait Marie Lucienne. Deux prénoms à la suite. Un seul eût suffi, une vie durant, au fidèle cœur de Jean Jacques.

Il comprit qu'il l'avait aimée, seule et non d'autres.
— J'aurais peut-être fait quelque chose dans la vie, si elle ne m'avait pas manqué. »

Il se rendait compte qu'il avait laissé beaucoup de lui aux robes plissées et aux cheveux noirs de Marie-Lucienne — et c'était sans contredit le meilleur de sa jeunesse, et le plus sûr de son ancien espoir.

...Un jour, il revit à la devanture d'un libraire un livre rouge qu'elle lui avait prêté à lire du temps qu'il était petit garçon. Il s'arrêta longtemps à le regarder et à se rappeler des choses obscurcies. Un commencement d'émotion secouait sa tête de droite à gauche. Il acheta le livre et l'emporta...

Un désir le prit de revoir Marie-Lucienne — elle avait dû changer, depuis leur dernière promenade... Tout au moins il eût aimé savoir ce qu'elle était devenue. Il se mit donc à sa recherche — un jour.

Des gens très bien avaient succédé à ses parents dans la petite boutique de boulangerie où Jean Jacques l'avait connue. On lui donna une adresse dans un passage qui ouvre et ferme sur une rue peu fréquentée. Il s'y rendit un jour que le soleil baissait, allongeant des ombres violettes sur les pavés des places.

Il erra longtemps dans des petites rues propres. Les maisons avaient un air à la fois coquet et digne ; elles s'élevaient bien sagement avec leur costume de briques lavées, dans des miniatures de jardins.

La maison où vivait Marie-Lucienne était toute pareille aux autres. Sur la porte, on avait vissé une plaque en cuivre, un peu au-dessous du marteau. Jean Jacques lut :

« Louis Duverger — Maladies des yeux »

« Elle s'est mariée, dit-il... Et Léonard? Cela n'a pas duré non plus? »

Il restait là, sur la première marche de la porte, à

se remémorer des choses. Il haussa les épaules, leva le marteau et frappa.

Il la revit dans un petit salon aux meubles cirés. Elle parut très heureuse de recevoir son ancien camarade. Même elle l'accueillit avec un bon gros rire — et elle se mit à parler — à parler de tout en général — du passé en particulier ; et elle galopait dans les souvenirs de Jean Jacques avec autant de discernement et de délicatesse qu'un cheval emballé dans une rue populeuse.

De temps en temps, elle poussait son bon rire sonore ; elle avait des exclamations et des roulements d'yeux : « Comme on était jeune en ce temps-là ! » — « Comme c'est curieux tout de même ! » Elle se renversait sur sa chaise ; elle faisait les frais d'une mimique très « parlante » — et elle eût été bien amusante, si Jean Jacques eût été capable de s'amuser. Mais il avait toujours pris les choses au sérieux et comprenait mal l'humour.

— Je me suis mariée, disait-elle, Mon mari gagne très bien sa vie. Comme cela nous sommes dans l'aisance... voilà !

Elle avait beaucoup grossi. — « Dans quelque temps, pensa Jean Jacques, elle aura un double menton ». Il remarqua aussi qu'elle avait deux dents gâtées. Les mouvements de ses mains épaissies étaient devenus vulgaires.

Jean Jacques écoutait poliment, assis sur le bord de sa chaise. Des choses multiples et confuses tourbillonnaient dans sa tête — et il était à la conversation juste ce qu'il faut pour conserver les apparences.

— Il faudra revenir me voir, disait Madame Duverger ; vous me ferez bien plaisir et vous connaîtrez

mon mari. Un homme qui a bien de l'éducation, voyez-vous, Monsieur Jean Jacques — et, sérieusement, si bien de sa personne ». Elle baissa la voix... « Et ne parlez pas de Léonard — dites... Ça jetterait un froid ! Dame !...

Jean Jacques serra une main un peu molle et il promit tout ce qu'on voulut. Il était un peu ému — mais c'était d'une émotion à laquelle il ne s'était pas attendu, et qui le blessait comme un affront.

— Elle a bien changé, disait-il. »

Et il allait, répétant cela à la nuit descendante aux réverbères — aux chats sur les murs — aux tournesols que les petits jardins envoyaient vers lui à travers les grilles.

« Elle a bien changé, Marie-Lucienne ».

Il n'avait jamais possédé la moindre bribe d'éloquence et, pour exprimer bien des choses, il se contentait de peu de mots.

XXX

Il y eut un carnaval mouillé. Les masques traînèrent leurs velléités de joie, et leur besoin de bruit entre le pavé gras et le ciel couvert...

Quand Jean Jacques sortit de chez lui, sous une souquenille de Pierrot vert, il avait bu du porto dans sa chambre et des mélanges de vin cuit, pour se mettre, sans plus attendre, au niveau de ce qu'il exigeait de lui-même.

Il portait le loup et s'était fait raser les moustaches la veille...

En descendant du trottoir, il mit le pied dans une flaque d'eau : « Je patauge — ah ! je patauge ! cela commence bien ! »

Ce « je patauge » lui semblait une variante heureuse de « je piétine ».

De fait, tout l'après-midi, il fit de son mieux et se battit les flancs pour patauger le plus possible... Il lança des confettis, pinça des tailles, souffla dans des mirlitons enroués. Glissant au bord des ruisseaux ou sur les serpentins mouillés, il descendit les rues — un bras sous celui de Tony — l'autre sous celui d'une fille grêle qui se ployait en deux pour pousser de petits cris.

Ils suivirent le bœuf gras, culbutèrent un agent de police et lui échappèrent. Dans l'échauffourée,

ils laissèrent la fille en otage, mais ne la réclamèrent pas, et en cherchèrent une autre, qu'ils trouvèrent à la porte d'un café — dodue et tapageuse.

— Je patauge ! Hein? Jean Jacques, je crois que tu patauges !... et que tu piétines !... et que tu l'es, mauvais sujet !

Il se le répétait complaisamment pour en être bien sûr.

Il voulut absolument passer rue Porte-Neuve, « pour faire une sale plaisanterie à un type qu'il connaissait. »

Le mirliton à la bouche et la main pleine de confettis, il poussa la porte de l'épicerie....

L'épicier, les lunettes sur le nez, lisait le journal... Il avait vieilli, mais se teignait toujours la moustache... Un chat rôdait parmi les paniers de légumes vides ; il n'avait pas l'air de se porter très brillamment... il devait perdre ses poils lui aussi...

Dans l'arrière-boutique le couvert était mis sur la toile cirée à carreaux. L'horloge disait l'heure, comme toujours.

...Jean Jacques remit ses confettis dans sa poche... toucha son chapeau... et sortit...

— Sauvons-nous vite, dit-il,... filons !

Et, quand ils furent hors de portée,

— Il était temps de se sauver... Ils en ont fait une tête !

... et ils revinrent vers la ville....

. . . .

Ils buvaient. le dîner desservi, sous les lumières... La fille dodue avait mangé trop de hors-d'œuvre et montrait sur les joues des plaques rosâtres...

— Je ne me suis pas assez méfiée de la crevette, expliquait-elle.

Une « folie » entra... une folie de luxe, en satin soufre et feuille morte — grelots argentés, et loup incarnat. Elle avait des bas de soie moulant une jambe bien cambrée, et des escarpins qui n'avaient pas connu la boue...

—... Zut ! dit la fille dodue... elle regarde pas à la dépense, celle-là... Ils ont voulu me louer un costume comme ça, cinquante francs, chez Peignon. Tu penses si je les ai traités de tous les noms ! ! — Embrasse-moi, mon gros chéri, dis-moi que tu me trouves la plus belle?

— Je patauge... murmure Jean Jacques. »... et il tape sur la table... à coups répétés comme un homme qui n'en peut plus de joie..

— La boue ! la boue ! Oui ! ma fille ! T'es la plus belle !.. Va !... Bois, ma fille ! ça te coule dans la poitrine?... ça séchera... La boue ! je te dis ! Hein? Tony, crois-tu qu'on patauge !

....Et il reste bouche bée devant la belle folie, qui le regarde de loin avec intérêt, se lève, lui jette des confettis sous le nez... soulève son loup...

— Vous ne voulez donc pas me reconnaître?... et s'assied en face de lui.

. . . .

— Est-ce pour me plaire que vous avez fait couper votre moustache?

...Vous êtes très bien ainsi.

— Vous trouvez? Vous trouvez... Olga?

— Vous êtes splendide ! Vous n'avez pas vu mes amis? Figurez-vous que j'ai oublié où je leur ai donné rendez-vous ! Bah ! Pff ! Qui m'aime me cherche ! Donnez-moi à boire ! — Oh ! pardon ! C'est votre pied?

La fille dodue s'est éloignée — ulcérée...

Tony, renversé sur la banquette et moins ivre qu'il ne le paraît, fait l'article à un gros homme pour une marque méconnue de Champagne.

— ......Est-ce Jean ou Jacques, votre prénom?

— Les deux, Mademoiselle.

— Bien... Je vous dirai l'un et l'autre à tour de rôle... ce sera plus court et vous n'y perdrez rien !

Vous me regardez, cher ami, comme si vous aviez quelque chose à me reprocher. Hé?.. Jean? — Hé?.. Jacques?.. Il faut m'accepter comme je suis... vous savez !... Je vois bleu, un jour... rose, le lendemain... J'ai une nature tellement indépendante !...

....et elle le regarde avec une insistante et « si naturelle petite crânerie. »

— Vous n'êtes plus avec votre marchand de pianos? interroge Jean Jacques sévère.

— Non... il avait ses volontés, j'avais les miennes... je suis trop indépendante !.. D'ailleurs ce soir je suis toute à la joie !

Elle boit... la belle main semble cueillir le verre... et les lèvres poser de petits baisers sur le bord....

— Je la méprise ! Elle me dégoûte encore plus que moi-même... Je l'ai tant aimée... Elle me dégoûte !

Il le pense, et, pourtant d'un geste, éloigne Tony qui s'est approché d'Olga et lui baise hardiment l'épaule, et, lui-même, applique durement son genou contre celui de la jeune femme, qui s'affermit et ne cède pas....

—.... Mes amis doivent être inquiets.... — Voyons Jean ! Jacques ! mon petit Jean Jacques ! ....Mes amis....

Il la tient contre lui.... Chaque mouvement d'elle agite les grelots... Sa nuque sent l'orange mûre et le papier d'Arménie — et ce ne sont pas ses lèvres à lui qui s'appuient sur son cou à elle, mais bien son cou à elle qui s'appuie et s'étire sous ses lèvres à lui.... L'orchestre joue ; elle danse.... avec un autre.... un inconnu...

— Je la méprise !... Pourvu que le danseur ne l'emmène pas à sa table.... Je la méprise.... C'est qu'elle se laisserait faire !... Elle me dégoûte !... J'ai eu tort de la laisser danser !...

Elle revient... La tête lui tourne, comme à Jean Jacques... Il fait encore effort pour raidir une vieille douleur, et redresser devant lui cette silhouette qu'il eût pu aimer avec le goût du sacrifice. Il la tient un instant devant ses yeux... « Une Olga fière, aux belles manières et amusée avec « une si noble crânerie ! »... Mais Jean Jacques est capable de piétiner cela comme le reste !... Oh ! la belle boue pour ceux qui l'aiment !.. c'est presque aussi bon et complaisant que, pour les enfants, le sable des plages !

.....Piano... Tony a vendu son champagne — et boit celui des autres. La robe de la folie s'est fendue de haut en bas... et, sur les genoux de Jean Jacques, elle prend ses aises comme une dame du monde en visite, sur les coussins d'une bergère.

— Regarde, Tony... elle est tentante... hein?... Crois-tu qu'elle a un joli cou, dis? et le bras... hein?... crois-tu?

— Je suis toute à la joie, ce soir, Jean Jacques !... Tu as de la chance que mes amis ne m'aient pas rejointe !... Je n'aurais peut-être pas eu l'occasion de venir m'asseoir à côté de toi...

...Elle retrouva sa tenue de femme qui sait vivre pour sortir de l'établissement... la reperdit dans la voiture...

.....Elle même se déshabilla.....

. . . .

— Je voudrais tant aimer la joie — lui dit-elle, vers le matin — la joie que me donnerait un homme — sans avoir à penser à des questions d'argent !

— Tu m'aimerais, Olga?... tu serais heureuse près de moi, sans cette question d'argent?...

— Oh ! Jean Jacques !

— Tu étais avec lui... pour cette seule raison-là?...

— Oui....

— Tu ne l'aimais pas? Ce n'était pas pour le plaisir?...

— Oh !... mon amour !....

Alors il vint près d'elle et se mit à pleurer.

— Mais tu n'avais qu'à me dire !.. je croyais, moi !.. je croyais... Dis-moi qu'on peut se tromper, Olga... dis-moi qu'on peut se tromper !

— Mais oui, mon chéri...

— Alors, pardon — oh ! pardon ! oh ! pardon !

— Pourquoi, pardon?

Longtemps il pleura... se moucha... se meurtrit les genoux sur le plancher, sans avouer à la jeune femme si facilement offerte, qu'il ne se pardonnait pas de l'avoir — dans son cœur — piétinée... . . . . .

. . . .

XXXI

Ils vécurent ensemble.

Trois jours ils se virent, à l'hôtel, dans la chambre de Jean Jacques. Puis, pour des raisons de commodité, Olga préféra qu'il vînt habiter chez elle. Ainsi il prit la succession immédiate du marchand de pianos — et la suite des termes à payer, là où il les avait laissés....

Il avait souvent rêvé, au temps du toboggan sur la place, de monter l'escalier et de surprendre à sa fenêtre une Olga les yeux perdus. Il réalisa une partie au moins de son rêve, il monta les marches, un soir où l'escalier sentait la soupe aux légumes — Un commissionnaire suivait portant la malle.

Olga dit :

— Mettez cela là, mon ami. Donne-lui dix sous, Jean Jacques !...

L'homme parti, elle mena Jean Jacques à la fenêtre :

— Voilà où tu m'apercevais.... J'étais avec Christiane et Lucile, Henry Landrin, et le petit Jacquot.... Christiane va venir dîner avec nous ce soir... Voilà, mon chéri, le toboggan était là.

Christiane vint en effet, et le baryton d'opérette. Ils parlèrent ; Jean Jacques écouta... Au dessert, pendant qu'Olga débouchait le vin mousseux, il s'accouda un instant à la fenêtre, le temps de s'étonner

d'être là, et de saluer de loin, en bas sur la place, un Jean Jacques rétrospectif — tremblant — le cœur gros de désir — les yeux levés, et de lui dire : « Je voudrais être encore à la place. »

Il fut heureux — ou inattentif — trois jours, puis descendit lentement les échelons du bonheur.

.....Il y eut la « question d'argent. »

Pour l'épargner à Olga, il assuma toutes les charges, hypothéqua sur sa petite terre et la maison natale de son fils. Il tira ainsi quelques billets — de quoi allumer un feu de paille.... et chercha une fois de plus « la situation qui lui ferait la vie aisée ».

Depuis longtemps il avait abandonné le contrôle de l' « Élysée Palace ». Il ne pouvait accepter une place obscure quelque part, il sentait l'obligation absolue de tenir son rang à côté des amis de sa maîtresse... il se devait de rester lié au monde des arts et des lettres où, déjà, le ténor Cazavon et le critique de la *Feuille Hebdomadaire* ne le dominaient que de trop haut.

Tony lui trouva un débouché dans le journalisme : les interview d'artistes. Il s'agissait d'aller trouver l'une après l'un les artistes du théâtre, avec une série des questions établies une fois pour toutes.

— Comment avez-vous eu l'idée de faire du théâtre?

— C'est la vocation qui m'a appelée, répond la chanteuse légère.

— Quel est votre rôle préféré? et pourquoi?

— Napoléon, répond le grand premier rôle ; parce que là, je puis être moi-même.

— Avez-vous une devise?

— Et la danseuse étoile en a une : « *To be or not to be.* »

Les interviews lui permirent de circuler dans le monde cher à sa maîtresse.

Il trouva des écritures et d'accessoires travaux à domicile pour durer dans la place et dans le cœur d'Olga... et aussi pour combler le vide des journées creuses. Il en avait beaucoup ; l'étude de la diction préparatoire au théâtre implique une multitude d'obligations mondaines, de visites, de sorties... Olga partait après le déjeuner :

— Aimes-tu cette plume à mon chapeau, chéri?

— Oui, chérie.

D'en haut, il la voyait s'éloigner... Elle revenait quand il lui plaisait !

....Jean Jacques savait par expérience que lorsqu'on a fait dans sa vie, une première fois, une concession, on en fait beaucoup par la suite.

Elle posa chez un peintre régulièrement — de trois heures à cinq heures, le Mardi et le Jeudi. Elle prit des leçons de chant, indépendamment de ses leçons de diction.

— Il vaut mieux avoir deux cordes à son arc, n'est-ce pas, chéri?

Un ami la fit venir, huit jours de suite, pour lui dessiner une robe, en vue d'un concert.

— Il se donne beaucoup de mal, ce pauvre ami. Il essaye sur moi toutes les étoffes possibles. Ah ! il a tellement de goût !

Jean Jacques concède. Elle l'a prévenu : « Un jour bleu — un jour rose ». Il l'a laissée aller — « Elle a une nature tellement indépendante, se dit-il. » Et ces jours-là, dégoûté de ses modiques besognes, il va rêver au bord de l'eau comme au temps de sa prime jeunesse, ou recopie sur un cahier de petits

articles terribles et sans portée, que les journaux lui ont refusés.

« Moi aussi j'ai un esprit si indépendant que je les effraye ! » et il fait de grands efforts pour se bien persuader qu'il possède, loin des préjugés, une âme vraiment indépendante — et il veut le croire pour s'excuser de rester si désespérément accroché à une jeune femme parfumée qui couche à droite et à gauche et — sans le lui avouer bien nettement — le lui laisse entendre, avec « une si légitime petite crânerie »... .

. . . .

Un jour elle décida de partir pour l'Algérie. Par quel intermédiaire avait-elle obtenu un engagement pour une scène obscure, à Constantine, il ne lui demanda pas. Il vit un navire — le départ — et la femme aimée qui est là — et tout le mauvais passé qu'on laisse, avec les nuages, derrière les côtes.

... Il fallait de l'argent : Jean Jacques mit en vente la maison de Sautron. Les meubles étaient partis depuis longtemps, l'un après l'autre. La maison trouva acquéreur.

Le notaire remit la somme à Jean Jacques :

— Si vous avez encore quelque chose à vous, hâtez-vous de le faire enlever. Les nouveaux propriétaires ont l'intention d'emménager dans une huitaine de jours.

— Non. Je n'ai plus rien. Un ou deux meubles hors d'usage. C'est tout.

Olga se commanda des robes, des manteaux de voyage, de nouvelles plumes, Jean Jacques acheta des malles, et une paire de lorgnettes pour la traversée.

Il travaillait de bon cœur aux préparatifs et en assumait la fatigue ; Olga avait tant de courses à

faire ! tant de congés à prendre ! Elle rentrait le soir nerveuse et distraite.

— Tu es lassée, ma chérie. Mais tu vas voir la mer. Tu vas nous voir tous les deux sur la mer !

Jean Jacques avait retenu les billets pour le paquebot. Il restait à fermer les malles. Au dernier matin, Olga pria Jean Jacques de faire pour elle une commission et de porter son « au revoir » à une parente de banlieue. Il prit le train, erra dans un petit village, et, vers le soir, revint. Olga était partie entre temps.

L'impresario qui l'engageait comptait bien la voir venir seule et faire de cette jeune chair — orange et papier d'Arménie — les délices de sa saison.

« ....Cet homme est un monstre d'égoïsme, disait Olga dans une lettre laissée.... Il a mis à mon engagement cette condition que je viendrais sans toi. A la douleur que tu ressentiras peut-être et qui n'est rien près de la mienne, tu mesureras le prix que j'attache à mon art. Je lui sacrifie mon amour. »

....Jean Jacques tourna comme un ours dans les pièces vides... descendit l'escalier... resta longtemps sur la place à regarder la fenêtre où le soleil à son déclin donnait — puis marcha à travers la ville.

Au coin de la rue La Fayette, Tony l'appela. Il ne répondit pas. Tony le rejoignit, lui prit le bras en riant. Il le repoussa.

— Où vas-tu, mon vieux?.. Tu as perdu la tête? Olga te fait des traits? Dis-moi donc au moins où tu vas !

Et il se mit devant lui pour lui barrer le passage.... Jean Jacques le rejeta contre le mur — tourna les talons — et se mit à courir.

QUATRIÈME PARTIE

I

Il s'en revint par les routes de campagne où la nuit descendait sans indulgence, et, semblait-il, irrémédiable.

A la sortie de la ville, il s'était senti las. Il était entré au « Cheval blanc » et avait bu sans s'asseoir, coup sur coup, du café, du rhum et du marc. Deux employés de tramway, dans le fond de la buvette, riant gras et se poussant du coude, essayaient de battre en retraite devant le radotage d'un vieux en casquette de velours.

— Écoutez, les gars... Je vais vous dire celle du curé de Saint-Nicolas... que la fille aux Vallée m'a racontée un jour que je leur portais un demi-cent de poires... pour leurs confitures... Ça fait que...

— Laissez-les donc aller, père Challe, leur voiture attend après eux...

— Alors, au revoir la compagnie... Mais c'est pour vous dire qu'on m'a mis dehors, vu que je veux pas payer de loyer à des gens qui fréquentent les « quatre bras »,... mais que les curés, moi, les gars, je les crains

pas... et que j'ai mon livret de caisse d'épargne, et que personne ne sait où il est... »

Les employés du tramway étaient sortis. Le père Challe continuait à haranguer le fond de son verre ; un petit filet de vin lui coulait lentement autour du menton.

— ....Ça fait que... Es-tu pour les curés, toi, mon gars? dit-il à Jean Jacques.

Il ne le reconnaissait pas, et Jean Jacques n'avait pas envie de se faire reconnaître — ni de récapituler avec un témoin de son enfance l'apport des dernières années.

— Attends un peu, va ! pensa Jean Jacques... Encore deux ou trois stations au café... Je serai aussi saoul que toi... et je pourrai commencer à m'expliquer avec moi-même !...

— Si tu es pour les curés, tu n'as qu'à le dire... On peut toujours discuter...

...Jean Jacques haussa les épaules... Il dit « Bonsoir, père Challe », comme autrefois.

— Ça fait que... Bonsoir, mon gars.

Jean Jacques, la porte fermée, fit trois pas. L'image de sa mère payant le père Challe... un jeudi... au milieu des carrés de fraisiers, lui dansa un instant devant les yeux. Il entra au café en face, et but du kirsch pour voir plus clair.

II

...Il s'en revint le long des haies. Le chemin était long devant lui ; mais le monologue qu'il commençait eût été capable de l'accompagner jusqu'au bout du monde. Il marchait d'ailleurs d'un pas rapide comme si ses pieds se fussent hâtés pour empêcher le poids de sa tête de la faire basculer en avant.

Son chapeau lui serrait le front. — Les maisons se tassaient dans l'ombre au bord de la route, ou au bout des champs. Des chats s'appelaient dans les fossés — et d'autres se frôlaient aux murs avec des miaulements très doux.

De petits carrés de lumière s'allumaient. Il y en avait des blancs, des jaunes et des rouges.

— Ce sont les rideaux ! Ce sont les rideaux !

Il se le répéta vingt fois sur un air de chansonnette, songea à des rideaux tricolores pour les soirs de Quatorze Juillet, s'enthousiasma sur cette idée, de joie se tapa les cuisses.

— Tu auras donc toujours le mot pour rire ! Tu veux donc le faire mourir de rire, ton Jean Jacques !

Deux petites filles se cachèrent pour le laisser passer — et le suivirent longtemps des yeux, accroupies derrière un arbre.

L'excès même de son hilarité le dégrisa.

— Je fais exprès de faire mine de rire ! Il reprit

sa marche et l'un des carrés de lumière découpa sur la route l'ombre d'un homme aux jambes raides, qui s'en allait le buste en avant, avec un hochement de tête très drôle.

...Avec obstination, il remâchait sa dernière déconvenue, et en même temps d'autres événements de sa vie — plus loin — ça..., et puis... ça — des choses qui lui avaient manqué.

Il se plut à se remémorer, et à bafouer pour leur résultat pitoyable, ses bonnes volontés déçues, ses confiances mal placées, son désir de s'affranchir, tout ce qui lui apparaissait, avec la lucidité de l'ivresse à un certain degré, comme si puérilement impuissant, ridicule, et frappé dans l'œuf.

— J'ai été un bon petit garçon... !

Il le répétait sans lassitude :

— A ce point de vue-là, il n'y a rien à dire.... J'ai été un bon petit garçon !

Il se revit à tous les âges de sa vie. Tous les « Jean Jacques » pouvaient se tendre une même main molle, et se sourire avec des mêmes yeux d'enfant battu.

Il revit des gens, et les nomma, à haute voix, sur la route qui sans doute n'avait jamais entendu un plaidoyer aussi long et serré, contre une si durable malchance.

Il nomma son père qu'il n'avait jamais eu le courage de ne pas respecter.

— Là, c'est ma faute ! — Là, c'est ma faute ! — Ah ! imbécile ! Ah ! main molle ! Quand on est aussi imbécile on s'attache une pierre au cou... et on n'ennuie plus personne !.

Il nomma sa mère. Celle-là, il n'aurait pas voulu mal penser d'elle parce qu'elle avait fini son temps,

et qu'elle l'avait aimé à sa façon à elle, qu'elle eût voulue meilleure. Il lui parla très tendrement, de loin — la voix mouillée... puis, sentant qu'il allait s'attendrir une fois de plus, et désorienter sa colère, il entra au « Chêne vert » où la servante lavait le pavé, but sans parler, et repartit.

Il nomma sa femme :

— Quand je la croyais dans mon lit, c'était avec d'autres qu'elle couchait !

Il accusa Julien, qui n'avait pas été capable de se cramponner à la vie, ni à une branche, et qui avait laissé mourir dans le bouton la deuxième jeunesse de Jean Jacques.

Il accusa Auffray qui lui avait donné son bonheur à lui, sans la façon de s'en servir.

Il accusa ses amis, la bande charmante, la bande joyeuse, qui avait fait miroiter l'avenir, comme un ruban, aux yeux de Jean Jacques, sans lui dire qu'il n'en serait pas.

— C'est à Paris ! — ça a réussi ! c'est pris au sérieux !.. et ça se dit... de loin : Jean Jacques admire, Jean Jacques se gratte la tête et répète : « Ils sont étonnants ! Oh ! ils sont étonnants ! » Seulement Jean Jacques n'admire plus ! Jean Jacques n'admirera plus ! La seule chose pour l'instant qui puisse l'étonner, c'est lui-même !.... Et il vous le dit... et il ne ménage pas sa voix... il vous le crie, vous entendez !... et il ne s'appuie pas au poteau télégraphique pour se retenir de tomber, il le crie au bois du poteau pour que vous l'entendiez, parce que cela propage les sons !

Il sentait monter un flot d'amertume et de choses mauvaises qu'il n'eût pas soupçonnées en lui.

— Jean Cagoule... oui... Oui, toi... oui, lui... il m'au-

rait pris par les épaules, il m'aurait dit : « Tu vas faire cela... ! tu vas aller là ! »... Mais il a fui, celui-là aussi... Tu ne reviendras pas — n'est-ce pas — d'où tu es?... Pauvre vieux... je ne lui en veux pas, moi !... Seulement, puisqu'il n'est plus là pour parler... je m'en irai... très las... dans le soir violacé... avec un dandinement farouche... !

...Sur la route blanche, à la faveur de la lune, il vit son ombre devant lui, courte et titubante, et qui traînait un gourdin démesuré...

Il fit peur au cabaretier des « Pavillons » qui, les volets clos, lisait le journal avant de monter se coucher. Jean Jacques, au temps de son commerce de volailles, s'arrêtait quelquefois chez lui :

— Ça ne va donc pas?

— Ça va très bien — J'ai... j'ai manqué la diligence... Je rentre chez moi... Donne-moi un rhum... pour me remettre en route...

— Passez donc la nuit ici... il fera jour demain.

— Non ; si je n'étais pas chez moi à la première heure... cela me ferait manquer une affaire...

Il but son rhum... sortit... retrouva son ombre... — Je m'en irai... avec un dandinement farouche...

Il se sentait massif... énorme... tout puissant... comme Jean Cagoule... et il faisait tourner sa canne comme une massue...

— Ah ! les broyer sur mon genou... et repartir — avec un dandinement farouche !...

Il s'arrêta brusquement, les poings serrés, les mâchoires mauvaises, avec le sourire idiot et cruel d'un athlète qui aurait soudain la révélation de sa force...

— Les hommes sont méchants !... tous, tous !

Il restait là, au milieu de la route, à respirer

violemment, et à se sentir la haine au fond de la bouche — amère au goût.

— Je me vengerai des hommes... Ils ont tous été méchants... Je me vengerai de tous sur un !... Qu'aucun homme ne passe sur mon chemin... parce que je le tue !... je l'assomme !... et je rentre chez moi... avec un dandinement farouche !

III

Vingt mètres plus loin, il entendit un pas, rapide et sec sur la route... Une silhouette haute... le feu d'un cigare.

Jean Jacques, les mains froides, guetta, courbé en deux derrière un tas de cailloux. Quand l'homme fut passé, il bondit, leva sa canne...

Et il se trouva que le bâton vola en l'air... que Jean Jacques alla rouler sur le tas de cailloux... Quand il se redressa, l'autre le regardait, sans émotion, brossant d'un revers de la main son chapeau qui avait roulé dans la poussière.

— Alors? Combien en as-tu bu, pour te mettre dans cet état-là? »

...Jean Jacques le regardait...

— Tiens ! mon vieux, prends ton bâton » Et il lui tendit la canne recourbée, que l'épicière un jour lui avait offerte pour sa fête, enroulée dans du papier de soie.

— N'as pas besoin d'un coup de main pour te remettre d'aplomb... Non? Tu tiens debout? Oui... ! Eh bien ! mon vieux, tu as voulu faire le méchant... seulement tu n'as pas l'habitude...

— Non, dit Jean Jacques... l'habitude...

— Moi, tu comprends, je suis Gallimare ; alors tu peux toujours y aller... Tu ne fréquentes pas le vélodrome?

— Non...

— Eh bien ! quand t'auras l'occasion de t'y payer une tribune, tu demanderas à ton voisin, lequel qu'est Gallimare... Et puis tu regarderas les bras et les jambes de Gallimare. Tu n'auras pas de peine à comprendre que tu peux toujours t'aligner avec... et que s'il y a de la casse — elle sera pas pour lui...

Il tourna le dos et s'éloigna... La fumée de son cigare alla se perdre dans le feuillage blanc d'un bouleau.

...Alors Jean Jacques ricana comme on sanglote.

— Ah ! cette fois-ci ! Cette fois-ci !

Il ne cherchait pas à savoir si c'était une chance ou une malchance que l'autre ne l'eût pas assommé ou traîné chez le commissaire... Il savait seulement que sa révolte et sa colère avaient été aussi impuissantes, aussi ridicules que tout le reste — et que ce soir couronnait sa vie.

...Quand les pas de l'autre ne s'entendirent plus, il s'immobilisa un peu de temps, songeur, sur une borne. Les cailloux lui avaient déchiré la joue, et machinalement, il essuyait le sang avec son mouchoir défraîchi.

...Dans une villa de bourgeois en vacances... un phonographe chantait :

Le tambour-major
Tout galonné d'or
A partout la pomme.

Jean Jacques souriait de loin à la musique, la bouche tremblante, et lui faisait de petits signes de tête comme il eût dit à un ami : « Vous êtes bien gentil de songer à me consoler... Cela va mieux, allez ! Ne vous donnez

pas la peine ! Oh ! je suis faché de vous déranger ».

La voix du phonographe se tut ; il la regretta comme une parole d'amitié — Il mit son mouchoir dans sa poche, regarda les petites maisons qui le regardaient, résignées.

— Allons-y, dit-il.

Il se leva, raffermit sa marche et reprit sa route, à nouveau très sage.

IV

Passé Sautron, il prit, vers sa ferme, le chemin longé de barrières blanches qu'il avait suivi si souvent et, notamment, pour la première fois, un jour de sa jeunesse qu'il rêvait à Marie Lucienne — Son ivresse lui pesait lourdement dans les jambes, mais lui laissait les mains libres. Il ouvrit sans trembler le petit portail, et la porte de la maison, frotta ses pieds au paillasson, par habitude, alluma une bougie, il s'assit sur le fauteuil de cuir qu'avaient lentement usé les pantalons de velours de Louis Auffray — paysan.

Des yeux il chercha le buffet... se souvint qu'il l'avait vendu, avec le reste, et s'aperçut seulement que la pièce était vide.

— Et le fauteuil?... J'avais gardé le fauteuil...

Avec effort il se souvint, qu'il était assis dessus, et il resta là une heure, deux heures, regardant par la fenêtre ouverte la lune sur les prairies et la surface pâle de l'étang. Il avait la tête vide et légère comme une bulle d'air...

......La lune qui a monté... la lune qui redescend...

Alors il voulut penser à Marie-Lucienne parce que, celle-là, il l'avait tout de même bien aimée, et parce qu'en somme, elle avait été la bonne chose de sa jeunesse, une illumination qui avait peu duré, mais dont

le reflet encore conservait un grand prix. Il l'évoqua à l'âge des cheveux longs, des nattes et des rubans, à seize ans — au soir unique des fiançailles... dans toutes ses robes, avec les gestes qu'elle faisait... Elle avait peut-être été sincère. Lui, eût fait pour elle beaucoup de choses... C'était une petite fille qu'il avait bien aimée.

Puis, sans transition, il la revit ronde et cossue, une brave dame, « une grosse mère » avec des hanches, et de la poitrine, une bonne « grosse mère » qui raconte les histoires des autres et qui a oublié la sienne. En vain appelle-t-il à lui la Marie Lucienne enfantine, qui avait les chevilles si fines et la nuque si fragile, la seconde image chasse la première, sans que Jean Jacques puisse la retenir : c'est irrémédiable comme l'écoulement de l'eau sur un plan incliné.... Jean Jacques sentit que plus jamais dans sa vie, il ne pourrait songer à Marie-Lucienne petite fille. Il se retourna dans son fauteuil, tendit les mains vers quelque chose de tangible, de durable où fût resté un peu d'elle, « d'indiscutablement elle », et qui prouvât qu'elle avait vraiment existé.

— Mais voyons ! fit-il.

Il se rappelait tout à coup !

On cherche ! On s'affole et on a sous la main !

Butant aux marches, il monta à l'étage, traversa une chambre vide... une autre...

— Je sais que le bureau est là...

Il l'avait conservé... le seul meuble avec le fauteuil... Ils n'avaient de valeur ni l'un ni l'autre...

L'enveloppe avait jauni. Il la palpe — toute plate... ou presque... « Cela ne tient pas beaucoup de place... » Il l'ouvre — Allez-vous lui être fidèle, Marie-Lu-

cienne, ou le fuir définitivement? La mèche de cheveux avait perdu sa couleur, et il s'étonna que cette petite chose sèche et impondérable, eût été une fleur de clématite sur la tête qu'il avait aimée.

Elle avait les cheveux plus dorés... Ah ! oui ; plus... Non ! Elle les a roux ! Elle les teint ! Elle les teint ! Elle sent le blanc gras... Elle sent comme toutes les grosses femmes ! ...

Il roula les cheveux et la fleur dans le creux de sa main. Cela fit un petit craquement comme une déchirure, à cause de la fleur.

...Et soudain Jean Jacques se sent froid, grave et d'une rare lucidité. Pour la première fois, il va faire le compte, comme un homme d'affaires qui n'a pas de temps à perdre. « Pas même cela? Bon ! Marie-Lucienne?... fini... des cendres. Il tire une seconde enveloppe :

« Cendres de nos rêves » Bon ! Là, rien à dire — c'était inscrit d'avance.

Il déchire... et secoue l'enveloppe. Il n'y a plus rien — presque rien — de la poussière de poussière — « Bon ! » Il mettait son argent dans le tiroir à gauche. Il n'est pas nécessaire d'ouvrir.

— ..... je n'ai plus d'argent, ni ici. ni ailleurs ! Pourquoi suis-je revenu ici?... Pour revoir, avant qu'on vende ... Bon ! je n'ai plus d'argent, je n'ai plus de maison, je n'ai plus de femme, je n'ai plus de fils, je n'ai plus de mère .... Bon ! il vaut mieux savoir .... je n'ai plus rien que deux enveloppes vides...... Alors ça fait que... Bonsoir, la compagnie !

Il ferme la porte.

— Ah ! il ne reste plus rien dans les chambres?... Rien dans celle-ci... Rien dans celle-là !..

Dans la troisième, il se baissa.

— Tiens ! c'est une chance ! » ramassa un rouleau de corde — et descendit dans le jardin...

La lune, décline, la lune va tomber ; pour l'instant elle s'accroche à la ligne des pins parasols... Jean Jacques s'applique à fabriquer un nœud coulant. Il y met du soin — une vieille habitude ; le bout de la corde tient bon, là-haut, à la branche.

— Voilà. Il approche un tabouret, qu'il a trouvé devant la maison.

— Voilà.

Allons à quoi penser en dernier?... La première pensée qui se présente, il l'accueille et en fait sa dernière !... Le livre des contes de son enfance? — Soit !...

« Les années sont pour moi des siècles, mais reviens dans vingt ans, je n'aurai pas changé..... »

Et la cloche ! Oui. Il y avait une cloche sur les départs. Elle voulait dire : « Vous ne partez, que pour mieux revenir... ayez l'espoir en un bon retour... »

— Eh bien, oui, voilà, dit Jean Jacques ; je m'en vais — et je n'aurai pas de cloche ! ! »

Il donne une secousse sur sa corde pour l'éprouver, et tinte en haut, au ras de la branche, une clochette... une petite clochette, un grelot... Jean Jacques regarde... tâte la corde.... ferme les yeux...

— Joue, papa ! Tu seras le cheval, moi je serai le cocher !.....

V

.......La lune a fui... Jean Jacques a fui... la lumière pâle monte dans le ciel à la poursuite de la lune....

Jean Jacques lève un loquet... pousse une porte :

— Tiens, je croyais qu'on fermait la nuit... on a raison de laisser ouvert... C'est moi. Tu vois, je suis encore là, Julien... Je ne t'ai pas apporté de fleurs... ce sera pour la prochaine fois... Il ne faut pas m'en vouloir pour la corde, tu sais. Je l'avais prise au hasard. Elle traînait dans la maison. Il ne restait plus que cela d'ailleurs... dans la maison... Enfin je suis bien content que ce soit un objet à toi.

La voici, tu vois ; je l'emporte. De cette façon-là elle sera à l'abri, de mon vivant... Le petit grelot n'avait pas sonné, le battant devait être coincé... Il a fallu une secousse... Ah ! mon pauvre garçon, va !... on passe par de drôles de choses... Petit gars !... C'est que, si je n'étais pas là, personne ne se souviendrait plus de toi... C'est cela ! tu comprends... c'est cela ! Tu ne veux pas être oublié, toi... ce ne serait pas juste... c'est déjà assez malheureux de venir là où tu es... si jeune... Ah ! mon pauvre bonhomme ! il lui en arrive des histoires à ton père...

Jean Jacques pleure, comme on se délivre d'un secret... et il a l'impression que, plus il pleure, plus

lui sourit une petite ombre... qui lève la tête pour le regarder avec confiance — avec tendresse.

— Tu ris, toi, de me voir pleurer comme ça... Ah ! mon pauvre garçon, cela n'en finit pas... C'est comme la boîte à malices : quand il n'y en a plus... il y en a encore... Tu verras, va... Tu aurais vu !...

...Jean Jacques pleure... monologue... arrache machinalement les mauvaises herbes autour du petit carré...

Voici une heure que les premiers coqs ont chanté — une carriole roule... Une bande d'oiseaux s'abat sur le figuier, qui pousse ses racines en terre sainte...

— Voilà, mon petit gars ; je ne sais pas quand je reviendrai ; parce que je ne sais pas où je vais... Je sais que tu es là... Moi, de toute façon, je ne serai pas loin....

Il s'en va, admire encore une fois qu'on laisse la porte ouverte à toute heure.

— On ne peut jamais prévoir à l'avance, à quel instant de la vie on aura envie de voir les siens.

...Les chiens donnaient joyeusement de la voix dans les fermes — Jean Jacques évita de passer devant la sienne qui ne lui appartenait plus, et gagna la grand'route, à pas inégaux, les yeux clos de fatigue, son paquet de corde sous le bras.

. . . .

. . . .

VI

Jean Jacques est sonneur dans une église. L'église est dans un village au bord de la Loire.

Jean Jacques est arrivé là, après trois jours de marche vers le hasard et vers une destinée qu'il n'envisageait pas. Après trois jours de route sous le soleil, de stations au bord des fossés, des semblants de repas aux tables d'auberge, il est arrivé là au matin — Parce qu'il était las, il est allé s'asseoir à l'Église. La Messe a commencé, une petite Messe pour paysans levés de bonne heure et que réclame le travail. Jean Jacques a dit ses prières... par déférence pour le lieu... pour y justifier sa présence. Puis il a pensé à l'évêque de Nantes, à la crosse du berger, au troupeau sous la crosse. La sonnette a tinté, comme le grelot de Julien au bout de la corde, et, pour la première fois de sa vie, quand il s'est mis à genoux et a baissé la tête, Jean Jacques s'est senti chez lui.

La Messe dite, il sortit avec les autres, traversa le village, reprit la route — la route qui mène vers le chapelet des villes où personne ne l'attend... Au bout d'un kilomètre, il revint sur ses pas... tourna en rond autour du village... Il n'aurait pas su dire pourquoi. — C'est peut-être la faim, pensa-t-il.

Il attendit midi, s'attabla sous une tonnelle, mangea à sa faim, but à sa soif, fuma un petit cigare.

Il éprouvait le besoin de se donner un jour de fête. Quelque chose en lui suivait avec un plaisir libéré la fumée du cigare et le vol d'une mouche autour d'une tache de vin. Il paya, fit le compte de ses derniers sous, avec l'insouciance du voyageur qui rentre chez lui et qui n'a plus à calculer, et, une fois encore, tenta de repartir. Au sortir du village, il s'assit sous un berceau de verdure :

« Je vais laisser passer la chaleur... Il fait plus chaud que je ne pensais... »

Il songeait qu'il aimerait à fabriquer des sifflets... ou tourner des cannes.. et aussi attraper dans l'herbe des insectes... les regarder, les faire monter au bout d'une paille... et, le soir, fumer une petite pipe, tout seul, sous la tonnelle de l'auberge....

Le village, d'où il le voyait, était pareil à d'autres ; les heures y sonnaient comme ailleurs... et Jean Jacques eut l'impression que, s'il le quittait, jamais il ne taillerait de sifflets dans le roseau, ni n'aurait le loisir de se pencher sur les petites bêtes, et, malgré lui, instinctivement, il tourna le dos une fois encore à la grand'route et à ses mornes promesses, une fois de plus traversa le village et, comme le matin, monta les marches de l'église. Elle était vide, mais pleine d'un bon silence parfumé — plus fraîche encore que la tonnelle... Puis vint le curé. Il posa une chaise au pied du mur, monta dessus et à petits coups de marteau, s'efforça de consolider un clou dans le mur.

— Puis-je vous aider, Monsieur le Curé?

— Écoutez, je veux bien... Puisque vous avez la complaisance, je m'en vais soulever mon tableau... et vous le passer... J'ai un clou qui ne tient pas dans le mur et j'ai toujours peur, en tapant, de donner un coup à

côté. Je n'y vois plus beaucoup... ce sont les yeux...

Il tendit à Jean Jacques le tableau du chemin de croix, où Véronique essuie la figure de Jésus.

— Si je vous disais que les clous que je plante par ici ne tiennent jamais.

— Il y a peut être de l'humidité dans le mur, Monsieur le Curé?

— Vous croyez? vraiment vous croyez? oh !

Il descendit de sa chaise, tout atterré, comme devant la révélation d'une méchanceté triomphante.

— ...Ou alors peut-être plantez-vous les clous à même dans la pierre, Monsieur le Curé?

— Mais oui... je prends mon clou et je l'enfonce dans le mur..

— Si vous mettiez une cale en bois, cela tiendrait mieux.

— Une cale en bois... Eh bien ! vous voyez, on apprend à tout âge... Je vais vous dire : c'était mon pauvre Jean Bosselot qui s'occupait de tout cela. Il est mort dans les premiers jours de carême... Et les petits, je ne peux jamais les avoir quand j'ai besoin d'eux... Et puis, je vais vous dire la vérité : J'aime bien surveiller moi-même mes petites affaires et voir si tout est à sa place... Le jour où les enfants m'auront laissé tomber une de mes statues, ou crevé un de mes tableaux, ils ne le répareront pas avec du papier collant... C'est que c'est toute une affaire de peindre des tableaux comme ceux-ci ! Et, je ne sais pas si vous avez remarqué, mes Jésus sont très beaux, très bien peints !...

Jean Jacques écoutait le curé. Ce jour était le jour des révélations : voici qu'il rencontrait un homme candide, près duquel, lui, Jean Jacques, se sentait

soudain riche d'un lot de roueries, de malices, et d'expérience mal acquise.. Il avait envie de lui dire : « On peut donc vivre comme vous vivez ! Cela ne vous gêne pas, vous, l'innocence? »

La figure du prêtre était la réponse

« Si la paix touche ainsi un visage, pense Jean Jacques, elle peut bien en toucher deux. »

— Et vous croyez que je pourrai me procurer facilement des petites cales en bois?

— Je puis vous en tailler, Monsieur le Curé, et consolider vos clous.

— Ah ! mais ! ce serait le mieux... Je vous dis : à cause de ma vue — Mais, vous n'êtes pas du pays?

— Non, Monsieur le Curé.

— Vous êtes de passage ici?

— Maintenant, je suis partout dc passage...

— Ah ! vous êtes voyageur de commerce, peut-être?...

— Non... non... je suis un homme, qui n'a pas eu de chance, Monsieur le Curé. J'ai perdu, peu à peu, tous les miens. De façons différentes, bien sûr... Mais enfin, je ne les ai plus... J'ai perdu ma situation aussi... j'ai eu des malheurs. En réfléchissant, ils ont commencé pour moi très tôt.

— Racontez-moi cela. Comment cela s'est-il fait?

Le Curé ouvre sur Jean Jacques de grands yeux affectueux.

— Débarrassez-vous donc !

Il débarrasse Jean Jacques du paquet de corde — et Jean Jacques reconstitue son histoire pour ceux qui veulent bien l'écouter, un vieux prêtre, son marteau sous un bras, une corde roulée sous l'autre, Saint Vincent de Paul sur son socle et Celui vers qui vont

toutes les confessions, qu'on les proclame ou qu'on les taise.

Peut-être, ce qui à l'usage avait paru à Jean Jacques d'une si tragique et si continue ironie, le drame de cette bonne volonté sienne, toujours en éveil, jamais en défaut et toujours impayée, apparut-il au vieux prêtre sous un jour moins implacable.

Il pensait que la bonne volonté porte en elle-même sa vertu et sa récompense et que le paiement n'en est donné que par surcroît. Mais il vit aussi un homme faible, destiné à perdre pied dans tous les remous.

Il le vit comme un de ces enfants débiles et peu imaginatifs, qui entrent dans le jeu général sans en connaître la règle, qui ne la connaitront jamais et qui courent à droite avec une foi enthousiaste quand il faudrait rester à gauche, s'essoufflent et gênent chacun. Il le vit ainsi ; c'est ainsi qu'il fallait le voir. Il le prit parmi les siens et lui offrit, contre le monde, ses attaques et son jeu que tous ne savent pas, le rempart de sa propre certitude — de sa douceur — et de cette innocence conservée, qu'il appelait « sa vieille expérience ».

— Mon pauvre garçon, je vois que vous ne savez pas où aller : c'est une situation bien pénible pour un homme qui a eu son foyer et tout ce qu'il lui fallait... Et puis votre argent s'en va !... tout est si cher maintenant, on n'ose plus manger !... Pour vous, cela ne peut pas durer longtemps.

...Restez donc ici. Le pays est bien agréable, et les gens sont très gentils... Je ne les vois pas tous à l'église, mais je n'entends dire de mal de personne. Sauf, quelquefois, les uns... les autres.... pour se distraire un peu... Et puis, il faut bien le dire, il y en a qui croient me faire plaisir en me racontant ce qui se

passe dans leur entourage. J'ai beau leur répéter : « Ma chère dame, dites-moi de vous tout le mal que vous en savez. » Non ! non ! non ! ce sont les péchés de leurs voisins qui les intéressent.

......Le dimanche soir, nous avons quelquefois les marins des bateaux qui ne chantent pas précisément les cantiques... Mais le village est bien plaisant. Et puis... et puis, ici, vous avez un avantage : c'est que Jean Bosselot est mort. Il occupait une bonne petite maison de deux pièces, au bout du village. Qu'est-ce qui vous empêcherait d'y loger? Ah? La maison est à moi — je l'ai eue en héritage. Eh ! bien, mon cher ami, aux prix où va tout aujourd'hui ;... pour quatre cents francs vous n'auriez peut-être pas cette maison-là et son petit jardin. Moi, je vous la laisse... Vous vous y installez, vous faites vos légumes, vous êtes chez vous... et alors, le matin, vous venez me sonner mes cloches...

L'Église n'est pas riche, mais les jours de mariage, il y a toujours une bonne petite pièce pour le sonneur... Monseigneur non plus, ne l'oublie jamais quand il vient... Ah ! vous voyez, vous voyez !.. Bien certainement cela ne vous suffirait pas pour vivre. Mais puisque vous vous entendez au jardinage... Eh bien ! il y a de bonnes journées à faire... nous trouverons... nous trouverons !

Jean Jacques souriait à l'avenir avec un mélancolique plaisir. Ainsi les rois, au moment de signer l'acte d'abdication, sourient et disent : « Allons, maintenant, je vivrai tranquille ! » Puis ils signent. Et Jean Jacques dit :

« C'est entendu, Monsieur le Curé, je vous remercie et je sonnerai vos cloches. »

Alors le curé lui fit faire le tour de l'Église, lui

montra la sacristie ; on ouvrait une porte... on traversait une petite cour toute parfumée de giroflées... on entrait de plain-pied dans la cure.

« Une toute petite vie, pense Jean Jacques ! ! » Tiens ! l'expression lui est familière, une vieille connaissance !

« Une toute petite vie ».

Il se rappelle un soir de sa jeunesse et son indignation contre le destin qui l'avait si mal partagé.

« Je vais avoir une toute petite vie !... »

Cette fois, c'est lui qui la désire, et qui vient à elle de lui-même — et il lui est reconnaissant de s'annoncer matériellement et pécuniairement si médiocre, qu'il ne sera jamais en mesure d'avoir la tentation d'en sortir....

— Mon cher ami, vous m'avez parlé des grandes souffrances de votre cœur et moi je vous ai dit en réponse : « Allez donc habiter ma petite maison au bout du pays, je vous procurerai des journées et vous sonnerez les cloches ». Vous pensez peut-être : « Mon curé néglige le moral et il n'a même pas prononcé le nom de notre Seigneur qui pourrait seul me consoler. En voilà un drôle de curé ! » Mais mon idée est mon idée et Notre-Seigneur sait bien pourquoi je dis ce que je dis. Je crois qu'il nous faut beaucoup penser à Lui, pour qu'Il vienne à nous. Eh bien ! je ne crois pas qu'on puisse tourner son cœur vers Lui, quand on porte une tête toute pleine d'inquiétudes, quand on se dit : « Où vais-je? Où serais-je demain? Que vais-je faire? Aurais-je du travail? » On fait bien mine de penser à Lui, mais on pense surtout à soi — Vous me comprenez bien, mon ami? J'ai dit cela un jour en chaire. Je crois que personne n'a compris. On ne pense pas à Dieu sur les routes — C'est pourquoi je vous ai d'abord parlé de mes cloches et de ma petite

maison, pour que vous puissiez dire maintenant à Notre-Seigneur : « Mon Dieu, me voici dans mon jardin, qui n'est pas grand, dans ma maison, qui n'est pas belle. Mais j'y ai mes habitudes ; j'y serai demain ; j'y serai dans un an, si Vous me donnez un an de vie, et j'y suis bien pour penser à Vous. Quand je ne suis pas là, je ne suis pas loin... je fais mes journées, ou des courses dans le village, ou je sonne la cloche... Mais tout cela est tellement dans mes habitudes que je puis très bien penser à Vous en allant et venant. Vous auriez toujours su où me trouver. Mais, moi, je ne savais pas d'où Vous appeler ! »

...Une larme coulait doucement sur chacune des joues de Jean Jacques. Il n'osait espérer qu'un jour il pourrait croire... L'épicier était encore là à lui pousser le coude ! « Tu seras donc toujours aussi bête — vas-tu me faire honneur oui ou non? »... Mais la paix lui était promise et déjà le monde reculait dans l'espace et dans le souvenir.

On partit. Le Curé ferma la porte derrière eux.

— Quelle belle journée nous avons, dit le prêtre. Vous voyez, Dieu vous sourit... Pour ce qui est des cloches, Jean Bosselot me disait : il y a un petit tour de reins à attraper et, quand on l'a, on ne saurait plus sonner autrement.

...Une vieille dame passait, qui promenait une chèvre en laisse...

— J'ai un sonneur, ma mère Marie ! Regardez mon sonneur...

— Mais il n'est point du pays.

— Non, ma mère Marie... C'est un homme de la ville. Il n'était pas très bien portant. Il est venu chez nous chercher le calme.

VII

Jean Jacques trouva le calme.

— Ce fut d'abord l'oubli, l'oubli total des choses, des événements et des figures. Tout était là comme tassé dans une malle fermée. La clef était sur la serrure, mais il ne tournait pas la clef.

Aux premiers soirs, dans sa petite maison, aux premières nuits, dans le lit où était mort Jean Bosselot et sous lequel séchait une provision d'oignons, il eut une bizarre impression. Il se fit l'effet d'un gardien d'île déserte, qu'on vient de déposer avec des vivres ! « Nous ne pouvons aborder ici qu'avec une certaine marée, tous les dix ans. » Et quand la chaloupe s'éloigne le gardien a la certitude de mourir avant qu'on revienne le chercher.

Et un besoin d'enfant d'appeler !

Mais il y eut de beaux matins où le petit jour montait dans le ciel, comme, à l'horizon, une flotte pavoisée.

Le village, les champs, les maisons dans les champs, et les petits chemins qui y mènent dormaient encore et c'est lui qui sonnait l'éveil avec sa cloche.

Il tirait bon, il tirait fort — il attrapa le tour de reins.

Par la porte ouverte, il voyait, aux sons de la cloche, battre les volets contre les murs, s'ouvrir les portes et partout c'est le chat de la maison qui sort le pre-

mier. — Le boulanger aligne des pains dans sa carriole. — Les petites fumées montent, minces comme des fumées de cigarettes. — Les enfants de chœur lacent leurs souliers, sur les marches avant d'entrer. — La mère Marie arrive avant les autres. — Deux pigeons viennent boire à l'abreuvoir de pierre à la porte de l'aubergiste qui « loge à pied et à cheval ».

La messe finie, Jean Jacques balaye la sacristie, donne un coup d'œil au jardin du Curé. Puis ce sont les occupations régulières et le travail égal.

Le voici poussant une brouette ; le voici émondant des fusains ; le voici jetant des pelletées de sable ; le voici arrosant des plates-bandes... Voici les membres las et le besoin de sommeil...

Peu à peu l'île déserte se révèle ! elle est tempérée ; l'eau fraîche y coule ; les orages sont loin, et la foudre et, du sommet de l'île, on peut voir tout le ciel ! Le gardien abandonné ne pense plus au navire, que par intermittences et pour lui souhaiter de bonnes routes. Il est seul, mais entre un homme et lui-même, une grande présence a sa place.

Rien sur la mer. Le navire ne reviendra jamais ; mais l'isolé a le pressentiment qu'un jour de chères ombres viendront lui tenir compagnie — et que ce jour-là il sera en mesure de les accueillir avec un cœur pacifié...

VIII

Jean Jacques a trouvé le calme et il trouve la joie. D'abord, auprès des plantes.

Il aima les fleurs ; il les aima dans leur promesse et dans leur éclat : celles des jardins, où il travaillait — elles lui devaient leur épanouissement — et celles qui poussent au hasard, depuis toujours, sur toutes les terres.

Il aima les arbustes qui seront arbres, qui vivront peut-être cent ans et qu'il faut arroser bien pour qu'ils profitent dès leur jeune âge.

Il aima les bêtes, les oiseaux, les insectes, qui sont plus amusants que des jeux compliqués.

Il avait rêvé, toute sa vie, d'élever des hannetons ; il en éleva, et des vers à soie, et des chenilles qui firent leur cocon dans un vieux carton à souliers.

Il aima son travail ; il le faisait bien, complètement, s'efforçant d'apporter à la tâche délimitée quelque chose de son imagination, pour l'embellir et la parachever. Il n'était pas avare de son temps.

Il n'abandonnait un carré de terre ou un coin de pelouse que lorsqu'en conscience il ne pouvait plus rien pour lui. Ainsi il connut une vie plus pleine qu'aucune des heures d'espoir, qu'aucune des rares exaltations de son existence n'avaient su la lui procurer. Il avait eu des joies tremblantes ; celle-ci était ferme, et de bonne qualité.

Le soir il allumait sa petite pipe.

— Me voici bien tranquille, mon Dieu. Je vous remercie. Vous m'avez donné quelque chose, dont je n'aurais peut-être pas voulu, quand j'avais d'autres bonheurs en tête. Mais je les ai enterrés les uns après les autres, et j'espère bien cette fois-ci que ce bonheur-là m'enterrera. »

Toutefois, il craignait pour sa joie, les confrontations possibles avec l'ancien Jean Jacques et les anciens visages.

— Oh ! il ne faut pas toucher à tout cela ! Oh ! il ne faut pas revenir là dessus !

...et il tournait le dos aux ombres.

...Il craignait aussi pour sa tranquillité le bruit des paroles. On lui parlait, il répondait, cherchait un mot aimable et souvent le trouvait ; mais, très vite, il fuyait les conversations, qu'il faut bien finir par alimenter avec des retours sur soi-même.

Aussi, aux heures d'oisiveté il se retirait dans l'église et s'y sentait à l'abri. Il priait ; il avait réappris ses prières... Le curé lui avait donné à lire la « Vie des Saints » et les vitraux, peu à peu, lui avaient confié leurs symboles....

Un jour, il assista au catéchisme des petits.

« Êtes-vous chrétiens? — Oui, je suis chrétien, par la grâce de Dieu ».

Jean Jacques se rappela brusquement... Un orage, un soir dans l'épicerie... « Etes-vous chrétien? »... La plaisanterie de son père... les larmes de sa mère.... La malle s'était entr'ouverte... — Le souvenir d'une heure perdue revint entier à l'improviste... et trouva un Jean Jacques qu'il fit sourire doucement comme à un tendre enfantillage, sans l'assombrir, ni l'ébranler.

— ...Ma pauvre mère qui me faisait réciter mon catéchisme !

Et il fut si ému de penser à Elle sans amertume, que, d'enthousiasme, il se mit à chuchoter les réponses en même temps que les enfants « .... Eh ! bien, je ne l'ai pas oubliée, ma pauvre mère !.... »

« Qu'est-ce que la grâce? » « Qu'est-ce que le mystère de l'Incarnation? » Les petits enfants bafouillent : cherchent en l'air l'inspiration et Jean Jacques, répond pour eux à pleine voix, comme à l'école, quand il savait mieux que les autres !

— Il n'y a que le plus vieux, qui sache sa leçon, dit le curé, c'est le plus vieux qui aura le bon point !

Et quand le catéchisme fut fini il donna dix sous à Jean Jacques... Avec les dix sous du curé, Jean Jacques entra chez la mercière s'acheter un nœud de cravate blanc pour sonner ses cloches le dimanche.

La mercière grondait son fils, un petit barbouillé de confitures, et le fils répondait à la mercière sur un ton irrévérencieux.

— Croyez-vous, Monsieur, à huit ans, répondre comme cela à ses parents !

— Ah ! dit Jean Jacques, je n'aurais jamais parlé ainsi à ma mère !

— Tu vois ! tu vois ! dit la mercière, toi qui as envie de sonner les cloches ! M. Jean Jacques était gentil avec sa mère, lui... Si tu continues à te conduire comme tu fais... tu ne les sonneras jamais, les cloches !

— Oh ! non, dit Jean Jacques... s'il n'obéit pas bien à sa maman — s'il ne montre pas de bonne volonté — ni les cloches... ni rien... c'est moi qui le lui dis !...

Il partit, le cœur gonflé, saluant les paysans sur la route, par leur nom. Le présent acceptait la confrontation. Le présent était indulgent au passé ; et Jean Jacques remercia Dieu qui voulait bien lui permettre d'associer l'ombre de la mère à la joie nouvelle du fils.

IX

Alors il se rapprocha des uns et des autres. Il ne craignait plus de s'arrêter sur la route, sa brouette devant lui, de répondre et de questionner et de suivre la conversation sur tous les terrains où elle mêne.

De temps en temps avec le cantonnier, le bourrelier et le fossoyeur, il s'assit sous les tonnelles de l'auberge.

— L'élevage des poulets donne du mal !

Il discuta longuement un jour la question de l'élevage des poulets. Eh bien ! oui ! il en avait eu, il n'en avait plus... était-ce une raison, pour qu'il ne fît pas profiter les autres de ce qu'il avait appris devant son poulailler?

...Il consola le cantonnier. Le cantonnier avait une fille en place à Saint-Nazaire, et il craignait pour sa vertu, à cause des suites de l'inconduite.

— Saint-Nazaire, c'est plein de marins et de soldats. La Germaine qu'en vient, me dit qu'elle a vu ma fille en conversation avec un petit maréchal des logis.

— Toutes les femmes ne tournent pas mal. On peut bien parler à un officier, sans que la chose tire à conséquence. Ils sont agréables à écouter.

Il connaissait bien une femme, qui avait assez prêté l'oreille, pour bien entendre. Mais celle-là avait

peut-être eu ses raisons — Si elle cherchait le bonheur, c'est qu'elle ne l'avait pas....

....La malle est ouverte.... Que les ombres se présentent ! Jean Jacques n'en chassera aucune ! D'ailleurs elles ne s'imposent pas — Il semble qu'elles se sachent le temps de venir et que, par pudeur, elles attendent.

X

Et, le jour de la tournée pastorale, le jour des confirmations, Jean Jacques sonna pour l'évêque... Il entra crosse en main, mitre en tête — violet et blanc et or — sur de la musique.... Jean Jacques revit tout : le visage de sa mère (son père attendait à la porte) et les figures des petits camarades sans nom.

Mais il revit tout cela comme les détails d'une fête qu'on lui eût racontée — Pour lui, Jean Jacques, il était tout neuf ; il assistait pour la première fois à la cérémonie. Sa place était sur les bancs de devant avec un brassard au bras — et en même temps il était derrière. Il eût voulu recommencer sa vie là — et il lui était facile et doux d'imaginer qu'une petite silhouette allait marcher vers l'autel.

— *Tu es Johannes*... Lui la suivait des yeux.

« Va, mon petit ! Tu es Jean ! Tu vas être Jean. »

Le petit homme regagne sa place — et c'est lui-même — et il a l'âge que, dans la réalité, son fils ne serait pas loin d'avoir.

...Recommencer... ou voir un autre recommencer, en s'imaginant que c'est soi-même !

. . . .

. . . .

...Les jours suivants lui apportèrent de tendres joies. Il s'entendit pour faire des journées avec une vieille dame aimable, à l'aspect triste. La première fois qu'il y alla, il vit une jeune fille — seize ans — la

robe blanche et les cheveux blonds qu'elles ont dans les contes et dans les rêves des enfants sages.

— Comment vous appellerons-nous, Monsieur? De votre nom ou de votre prénom?

— Appelez moi Jean Jacques, Mademoiselle ».

Elle rougit beaucoup, tourna vite la tête, et, quand elle eut à lui parler, l'appela « Monsieur ».

L'après-midi, vint un jeune homme ; il avait dix-huit ans peut-être ; il était beau.

— Voilà ce que j'appelle un beau jeune homme », pensa Jean Jacques.

Il s'appelait lui aussi Jean Jacques.

— « Voilà pourquoi, il ne me sera dit que Monsieur »...

Et il eut une joie enfantine et paternelle à s'imaginer qu'il aurait pu être ce jeune homme.

— « Jean Jacques »... voilà, c'est lui... c'est moi ; c'est un moi qui a toute la belle part... une jolie figure.... l'intelligence... une voix agréable quand il parle.... et un bel amour dans le cœur pour une petite fille qui le lui rend ! »....

...Il les voit... dans les allées... derrière les massifs... dans les charmilles... Il y a des baisers pris et des baisers donnés...

Et Jean Jacques remercie Dieu, ce soir encore, d'avoir mis en son cœur le tendre besoin et le désir de faire pour ce jeune couple autant — et un peu plus — qu'il ne fit jamais pour lui même.

. . . .

. . . .

— Regarde la grosse dame qui passe et qui ressemble à un dindon !

Il s'agit de la femme du pharmacien, que deux

cyclistes à la porte du bureau de tabac regardent passer.

— Un dindon...? non; elle ressemblerait plutôt à une oie grasse — épilogue, Jean Jacques qui aime la précision... Qui donc me rappelle-t-elle?... une grosse comme cela... Non, je ne trouve pas.

Il ne s'avoue pas avoir trouvé. Mais, trois pas plus loin :

Elle avait changé, Marie Lucienne... Elle ne me plaisait plus beaucoup... Si je l'avais épousée je ne l'aurais pas empêchée de prendre du menton et de la poitrine. — Il y aurait eu l'habitude.... je sais bien.... et le souvenir des bonnes années... Pauvre Marie Lucienne elle a pris de l'âge, elle aussi... Et puis l'embonpoint, n'est pas un signe de bonne santé... j'espère que son mari veille sur elle... Qui sait? il y a des hommes si égoïstes !

Et doucement, il se réconcilie avec la lourde silhouette qui piétina un jour ses fleurs de jeunesse avec si peu de discernement....

Et, le jour même, Jean Jacques eut sa récompense. Dans un de ses jardins, il s'arrêta devant une clématite violette et rouge. Il se rappela : il vit les cheveux, la petite tête fine et la moue charmante et rieuse, et le cou, et toute la grâce puérile de Marie Lucienne au temps de leurs fragiles fiançailles... Il lui parla — elle lui répondit — ils retrouvèrent leurs dernières petites histoires, leurs dernières préoccupations au point où ils les avaient laissées.

Ils s'entretint avec son ombre affectueuse jusqu'à la fin du jour et un peu dans la nuit. La grosse dame ne les troubla pas. Elle avait sa place — la petite fille la sienne. Et, ce soir-là, Jean Jacques s'endormit avec la joie d'un homme, qui a retrouvé les siens et n'a plus rien à craindre pour eux.

XI

Le lendemain Jean Jacques, dans un journal, lut le nom de Simiane, d'un Simiane célèbre à Paris, riche et comblé, accablé de publicité et d'honneurs.

Il regarda le portrait : « Comme on change ! » Et il s'attendrit doucement, à la façon d'une nourrice qui pleure, parce que ses petits ont grandi et qu'elle ne les a pas vus grandir : « C'est Simiane ! je le reconnais bien ! » Et il aurait voulu l'avoir là pour lui confier :

— Les lecteurs des journaux ne le savent pas, mais vous n'aviez pas de moustache... et vous portiez les cheveux sur le front... Oh ! je sais bien... j'étais là... j'étais Jean Jacques... vous souvenez-vous?...

Il montra le journal au curé.

— Il est célèbre, monsieur le Curé — c'est un des hommes les plus en vue de Paris... Regardez ! un portrait de cette grosseur-là !.. Il avait tellement de talent ! Il avait écrit un poème... Oh ! je l'ai su par cœur — je les savais tous !

« Il y avait des arrivées,
Et il y avait des départs ;
Ce qui prouve que l'on arrive,
Ce qui prouve que l'on s'en va.

— Oui, dit le curé, ils sont très bien ; et au moins ils ne sont pas difficiles à comprendre.

— Oh ! oui, mais il devait y avoir un sens caché......

Ils mettaient toujours des dessous dans leurs poèmes. Il fallait être au courant.

— Certainement, dit le vieux prêtre. Et il pensa à autre chose.

...Mais, pour Jean Jacques, la gloire d'un de ces lointains amis, qui l'avaient accueilli puis maintenu à distance, l'enthousiasma toute la journée.

— Il a ce qu'il voulait... il doit être content... Il a eu beaucoup de chance !

Il comprit qu'il est bon que cette chance-là ne soit pas égale pour tous — que certains en aient une mesure pleine et qu'elle soit refusée aux autres.

Et en même temps affluaient en lui, et les raisons pour étayer cette vérité qui se dressait soudain dans son cœur, et des images pour l'illustrer devant son propre esprit, afin qu'il pût, tel le Christ aux foules de Judée, lui, Jean Jacques, montrer la vérité à Jean Jacques sous une forme simple, et s'enseigner la loi à lui-même par sentences et par paraboles.

— Dieu veut le bien des uns et leur accomplissement plutôt que celui des autres — et il voit plus loin que nous.

Il veut que tel arbre fleurisse et que l'autre soit sans fleurs, ni fruits..... J'ai vu cela tous les jours dans mes jardins.

Les plantes qui ont poussé dans la bonne terre à la bonne place, dont les racines vont rejoindre un bon engrais, que le jardinier lui-même ne soupçonnait pas — ces plantes-là sont les plus vigoureuses et donnent les plus beaux fruits. Elles sont les privilégiées, mais elles sont l'espoir du jardin et la joie du jardinier.

Eh bien ! Les années de sécheresse, s'il se trouve

que l'eau est mesurée, et qu'en la partageant également chaque plante en aurait moins que sa soif, ce sont ces plantes-là qu'il faut arroser largement, copieusement, et il est juste de laisser les autres à la terre sèche, et à l'attente des pluies, qui viendront ou qui ne viendront pas !

Ainsi un Jean Jacques éloquent explique la loi de la nature à un Jean Jacques qui l'écoute les larmes aux yeux.

— Mon Dieu, dit-il encore, je n'ai pas eu de chance dans la vie — moins que d'autres. Mais le mot d'égalité qui est déjà ridicule dans le sens où l'employait mon pauvre républicain de père, devient un blasphème dès qu'on l'emploie à propos de ce que Vous-même prenez la peine de distribuer, et je ne Vous reproche pas, Seigneur, de ne pas faire les parts égales. Toutefois, je puis dire, sans Vous offenser, que Vous ne m'avez pas donné de bonheur.

Mais je suis un peu comme Vous, Seigneur ; Vous m'avez donné une bonne âme capable de sourire aux belles fleurs qui ont bien profité de la belle terre, de la bonne eau, du soleil plus chaud pour elles et de la peine du jardinier.

Merci, mon Dieu ; il y a de belles fleurs dans Votre jardin et dans le nôtre. Je suis content pour elles et je suis content pour Vous. Et, vous voyez, content pour moi aussi ! Je Vous jure que je n'en veux plus à personne. Faites que soient contents de leur sort, comme je suis content du mien, ceux que Vous avez comblés.

XII

Voici les derniers orages d'été.

Voici les roses de Septembre, et l'époque où les jardiniers ratissent dans les allées les premières feuilles mortes. Jean Jacques constate que dans le jardin de la dame âgée et souriante, il en fait un tas chaque jour plus épais près de la grille.

La jeune fille a ramassé dans la serre le filet de tennis qui, tout l'été, passa la nuit à la belle étoile... La jeune fille a rangé ses raquettes, les arceaux du jeu de croquet et ses robes claires. Et, depuis quelques jours, on ne voit plus le jeune homme.

— Mademoiselle Lucie... Vous avez perdu votre beau sourire. Vous attristez-vous parce que j'emporte dans ma brouette toutes les feuilles de vos beaux arbres?.... Si je pensais ne plus les revoir, j'aurais trop de chagrin, moi aussi... Mais vous savez bien qu'elles nous seront rendues !

— Oh ! oui, elles nous seront rendues... », et de sourire si tristement, en roulant dans ses doigts une corde à sauter à laquelle elle ne saute plus... Est-il donc quelque chose qu'elle ne croit plus retrouver?

Jean Jacques s'afflige. Et ce jeune homme qui ne vient pas la consoler ! « Que fait-il donc, ce petit Jean Jacques? ».

Jean Jacques apprend la vérité par la bonne de la

maison. Elle n'est pas méchante, cette vieille fille, mais elle ignore l'importance des choses du cœur, ou l'a oubliée — depuis le temps :

— Le jeune homme, il ne demandait qu'à épouser la petite. Seulement son père ne veut pas entendre parler du mariage... C'est malheureux bien sûr... Seulement il faut dire aussi que, dans sa situation, il a ses raisons. Pensez : voilà un homme qui a peut-être vingt usines à lui... Son fils peut épouser une fille de ministre, ou de député au moins, s'il veut... Il le voit qui pense à une petite qui aura tout juste son trousseau — et encore c'est Madame et moi qui le ferons... Mettez-vous à sa place, à ce pauvre homme. Il a rompu la fréquentation. Et puis ce n'est pas un homme qu'on peut lui tenir tête... L'habitude de conduire les ouvriers et les employés, et tout... Faut pas regarder plus riche que soi non plus.

Jean Jacques est atterré d'abord...

Il pleurerait presque sur les chuchotements câlins, et les baisers qu'abritèrent les feuilles qui ne sont plus...

Puis il s'indigne :

— « Ah ! c'est trop fort !... C'est trop fort !.... Toujours alors ! toujours ! »

Et, sur la route, la rébellion lui agite le cœur. Il pousse fiévreusement sa brouette, s'arrête brusquement, jette son chapeau sur les feuilles craquantes, et, debout entre les deux brancards, les bras croisés :

— Alors ! Alors ! Il ne va tout de même pas accepter cela, ce petit Jean Jacques !

......Le lendemain, vers le soir, en sortant de la cure, il les aperçut tous les deux, assis sur un banc — derrière l'église, entre les deux massifs verts de lauriers.

Ils s'étaient donné un rendez-vous furtif à cet endroit où nul du village ne passe.

Le jeune homme parlait haut et ferme ; la jeune fille lui tenait les mains et levait sur lui deux yeux embellis de confiance.

..... — Il n'a pas consenti... mais je n'ai pas cédé, disait le jeune homme. Me voici, Lucie !... Je suis parti... il ne me verra plus... Je lui ai même évité le chagrin de me mettre à la porte...

— Vous lui en faites en le quittant.

— Je crois.

— Alors?

— Il a sa peine à lui... J'ai mon amour à moi !

— Qu'allons-nous faire, Jean Jacques?

— Je vais partir à Paris...

— Je ne veux pas vous quitter !

— Si !.... si !... Un mois... deux mois !... Mon oncle là-bas me fera entrer quelque part... n'importe où, n'est-ce pas... ? Oh ! Lucie ! Lucie ! N'est-ce pas amusant, dites, que j'aie notre vie à gagner?

— Oh ! Jean Jacques ! Comme vous avez du courage !

— Voilà... je pars demain... Oh ! au commencement je ne serai pas riche. Nous aurons une petite vie.

— Oui, Jean Jacques... tant mieux !.. une toute petite vie, avec vous !...

— Vous allez m'attendre?

— Je ne voudrais pas vous laisser partir !

— Vous allez m'attendre?

— Oui...

— Vous ne changerez pas?

— Si ! Mon visage changera si vous restez longtemps. Vous reviendrez vite?

— Je te le jure.

— ....Vous n'écouterez pas ceux qui vous conseilleront de m'oublier?

— Je n'écouterai que moi...

Il la prit dans ses bras, pencha sa figure vers celle qui se levait vers lui...

Jean Jacques, le vieux Jean Jacques les laissa à leur baiser... derrière les feuilles....

XIII

Ainsi, le courage qu'il n'avait pas eu — d'autres l'avaient...

D'autres allaient faire cette peine qu'il n'aurait pas osé faire, lui, et maintenant, il les approuvait, et il était « de leur côté », lui qui n'avait pas su être « du sien ».

Ainsi le bonheur allait à d'autres — celui qui autrefois lui eût été le plus accessible — celui-là même, celui qu'il avait touché de la main il y avait dix ans — vingt ans — non, moins ! c'était hier ! — et il acceptait que cela fût fini pour lui, et il se souriait à lui-même dans les autres, et il aurait voulu leur crier : « Hardi ! hardi ! ne craignez rien ! Allez-y, mes enfants ! Je suis là, ne vous inquiétez pas ! ».

Et il aurait voulu de ses mains assurer le bonheur d'un petit jeune homme, qui de loin, ressemblait à un Jean Jacques inutilisé et d'une jeune fille en qui revivait un peu d'une fillette d'un autre temps.

Il était avec eux — il aimait leur joie — son espoir était le leur — et c'était « par la grâce de Dieu ».

Jean Jacques s'aperçut qu'il était entré dans l'église et riait, appuyé au bénitier. Son bonheur le dépassait. Il se sentait si près de Dieu, qu'il eût voulu le lui témoigner afin que Dieu ne l'ignorât pas.

— « Tout va bien ! dit-il... tout va bien ! tout va bien !... »

Il chercha une parole de définitif hommage à la gloire de Dieu, mais la seule qui lui vînt à l'esprit était — à cause d'une lecture : « Allah ! seul est grand » ; elle n'était point ce qu'il eût souhaité, mais il la prononça tout de même, parce que « Allah » ! est encore Dieu, que la grâce tombe sans prévenir comme une pluie d'été, et que les mots ploient comme l'avoine sous cette pluie-là.

Les deux jeunes gens n'étaient pas encore repassés devant l'église. Le baiser des adieux, sans doute, se prolongeait.

— Voici deux enfants qui vont être heureux, dit Jean Jacques, comme je ne l'ai jamais été, mais moi j'étais né dans une mauvaise terre où je n'avais pas pris de vigueur. Eh bien ! il faut que cela dure pour eux ! Il faut qu'ils se sentent chez eux dans la vie, dans la nature et sous Votre ciel. Il y a des avertissements ; moi je n'en ai jamais entendu qui aient pu me donner confiance. Mais cela ne fait rien — c'est très bien, je suis hors de cause. Dans le livre que je lisais petit, une cloche sonnait sur les séparations. Elle voulait dire : « Vous vous retrouverez ! »... Seigneur, je n'ai pas entendu la cloche, je n'ai jamais retrouvé Marie Lucienne, ni personne. Eh bien ! pour leur donner courage, puisque Vous m'avez fait sonneur, laissez-moi leur sonner la cloche !

Et soudain il saisit la corde de la cloche, la tira, s'y suspendit, s'y balança.

A douze ans, un dimanche, il s'était suspendu ainsi au trapèze d'un portique dans une guinguette, et son père l'avait fait descendre et l'avait corrigé « pour lui

apprendre à vivre ». Cette fois, personne n'était là pour l'arracher à cette corde, et — près de Dieu qu'il était — pour la première fois, il osa juger bonne et judicieuse la mort de son père, sans se nommer en même temps « ingrat ».

La cloche sonnait à la volée. comme pour une fête carillonnée — ou pour un incendie. Par la porte, la campagne venait jusqu'à Jean Jacques. Il se sentait l'ami des arbres, des bêtes qui passaient sur la place, et l'interprète de tout ce qui n'a pas de voix.

Deux poules sautaient sur les marches :

« Pour vous aussi ! pour vous aussi !... » La corde le soulevait et le déposait à chaque battement : il pleurait sans le savoir, et n'aurait pu dire ce qui faisait si grande sa joie : « l'amour de deux enfants — la vie paisible des bêtes — ou la mort de tous les siens.

....« Jean Jacques, que faites-vous là? Jean Jacques, vous êtes fou, mon ami ! Voulez-vous, voulez-vous bien !... Jean Jacques !

— Je sonnais, Monsieur le Curé.

— Je le vois bien, mon ami... ! mais vous êtes fou ! Jamais on n'a sonné une cloche à cette heure-ci ! Pourquoi sonnez-vous?

— Monsieur le Curé, je sonnais... je sonnais... pour remercier Dieu.

— Mais, mon pauvre garçon...

— Je sonnais pour mon père qui est mort... pour ma mère, elle est morte aussi... Je sonnais parce qu'il fait beau ce soir... Je sonnais pour moi... pour Marie Lucienne qui a tellement grossi... Je sonnais pour Simiane qui a la chance et pour Jean Cagoule qui ne l'a pas eue... Je sonnais pour les bêtes... Je sonnais pour les poules... Je sonnais pour donner de la joie à

ceux qui en manquent, et de l'espoir à ceux qui en veulent — Dieu est bon, Monsieur le Curé !

Le curé le regarda — un peu inquiet. Cette sonnerie de cloches à une heure inusitée n'était point canonique. Ne portait-elle point une atteinte à l'exercice du divin culte? Ne demandait-elle pas une réparation? Dans sa tête, il chercha un précédent et n'en trouva pas. L'idée l'effleura qu'il pourrait à la rigueur en référer à l'évêché. Mais il n'aimait guère écrire, et ne savait point tourner les lettres, et n'écrivait jamais qu'en désespoir de cause.

— Quelle belle soirée, Monsieur le Curé, dit Jean Jacques.

— Oui, dit le Curé.

Puis, ayant consulté son cœur : « Une volée de cloches de plus ne peut pas déplaire à Dieu. »

— ...Monsieur le Curé, voici le moment, dit Jean Jacques, de mettre un épouvantail dans votre jardin, si vous ne voulez pas que les oiseaux vous mangent vos nèfles.

— Oui, dit le Curé.

— Je viendrai vous en mettre un demain.

Le Curé sourit, et remercia. Il était maladroit de ses mains — et, au printemps précédent, coiffé d'un vieux chapeau à lui, le mannequin qu'il avait planté, par l'effet d'un hasard évoquait cocassement son vieux maître du séminaire. Le curé s'en était voulu, mais son mannequin représentait tant de travail, qu'il l'avait laissé entre son cerisier et ses deux pêchers de plein vent.

XIV

Le curé parti, les portes fermées, Jean Jacques descendit les marches.

— Ah ! dame ! nous en avons un sonneur, dit l'ivrogne du pays — ah ! dame oui !

— J'ai sonné pour toute la nature, dit Jean Jacques.

Sans se l'avouer, il pensait aux pères de l'Église, à François d'Assise — à d'orgueilleuses humilités.

. . . .

Parce que c'était jour de fête, plutôt que de rentrer chez lui, il décida d'aller manger à l'auberge — Il en avait envie comme d'un plaisir délicat et la joie lui semblait la vraie terre promise.

Il entra. On le servit ; il mangea la soupe chaude. Il faisait bon ; l'odeur de la cuisine lui plaisait ; la servante était agréable à voir ; le cantonnier racontait une histoire intéressante ; avec le bouilli, il allait avoir des cornichons.

— Un autre verre de vin, père Jean Jacques?....

« Père Jean Jacques »? Déjà ! C'était fait ! Il avait combien? cinquante ans? Non ; quarante-sept ou huit. La précision des chiffres le fuyait.

Père Jean Jacques !..... Par quelle grâce miraculeuse, la longue vie lui était-elle abrégée... D'être déjà

un vieux à l'âge où les autres sont encore jeunes, il se sentit fier, et débarrassé.

Père Jean Jacques! Il allait peut-être encore vivre dix ans — vingt ans — trente ans — mais l'âge où l'on combat, où l'on dispute, où l'on se mesure avec les autres était passé. — Père Jean Jacques?... Voilà... Tout lui semblait près, hier. En réalité tout était loin. Il était entré désormais dans l'âge des témoins et des arbitres.

...Il y avait eu le père Challe... le père Auffray...

...Père Jean Jacques!....

. . . .

— Père Jean Jacques, lui dit le petit de l'auberge, faites-moi un bateau... » — et il lui tendit un bout de bois taillé en biseau où s'enfonçait un vieux crayon. Un papier carré servait de voile.

Jean Jacques prit l'objet, ouvrit son canif, tailla, ajusta, demanda du fil pour lier les vergues.

— Je veux un drapeau, disait l'enfant... Tu me feras un drapeau, père Jean Jacques?

— Oui... oui...

L'enfant le regardait, appuyé contre lui. Un instant Jean Jacques pensa à un autre enfant — à un autre bateau, qu'il avait gréé et orné... un jour de pluie. Une larme lui monta. Un instant, le canif resta en arrêt.

Puis Jean Jacques pensa que cet enfant-ci était bâti solidement, mangeait bien, riait, se battait, rudoyait son père et sa mère... que le sien était resté pâlot et maigre pour avoir été conçu un jour de doute et d'envie de pleurer.

....— Ce que le Père a fait est bien fait, dit Jean Jacques.....

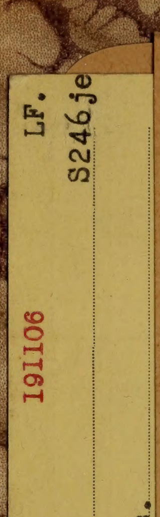
Il souffla très fort sur la voile en papier pour montrer à l'enfant comme elle gonflait bien au vent.

...Et, tout de même, sans colère ni amertume, une larme lui coula — la dernière — simplement parce que les créatures ne sont pas au niveau du Père.

Sautron 1913. — Schlangenbad 1922.

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 27293.




LF.
S246je
191106

